



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

~~Vol. Fr. II B. 552~~



VI. 1775 (11)

**ZAHAROFF
FUND**



A decorative rectangular border with ornate floral and scrollwork patterns at the corners and midpoints of the sides, framing the central text.

TOME ONZIÈME.

L A
P U C E L L E

D' O R L É A N S ,

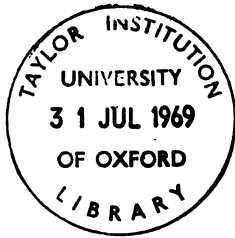
P O È M È ,

S U I V I E

D U T E M P L E D U G O U T ,

&c.

M. D C C. L X X V.



P R É F A C E

D E

D O N A P U L E I U S R I S O R I U S ,

B E N E D I C T I N .

R Emercions la bonne ame par laquelle une Pucelle nous est venue. Ce Poëme héroïque & moral fut composé vers l'an 1730 , comme les doctes le savent , & comme il appert par plusieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740 , imprimée dans le Recueil des Opuscules d'un grand Prince , sous le nom du *Philosophe de Sans-souci* , qu'une Princesse d'Allemagne , à laquelle on avait prêté le manuscrit , seulement pour le lire , fut si édifiée de la circonspection qui règne dans un sujet si scabreux , qu'elle passa un jour & une nuit à le faire copier , & à transférer elle-même tous les endroits les plus moraux. C'est cette même copie qui nous est enfin parvenue. On a souvent imprimé des lambeaux de notre Pucelle , & les vrais amateurs de la saine littérature ont été bien scandalisés de la voir si horriblement défigurée. Des Editeurs l'ont donnée en quinze chants , d'autres en seize , d'autres en dix-huit , d'autres en vingt-quatre , tantôt en coupant un chant en deux , tantôt en remplissant des lacunes par des vers

A

que le cocher de Vertamont fortant du cabaret pour aller en bonne fortune aurait défavoués. a)

Voici donc *Jeanne* dans toute sa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'Auteur à qui on attribue ce Poème épique. Il suffit que les lecteurs puissent tirer quelque instruction de la morale cachée sous les allégories du Poème. Qu'importe de connaître l'auteur ? il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes & les sages lisent avec délices, sans savoir qui les a faits, comme le *Pervigilium veneris*, la satyre sous le nom de *Pétrone*, & tant d'autres.

Ce qui nous console beaucoup, c'est qu'on trouvera dans notre Pucelle bien moins de choses hardies & libres, que dans tous les grands-hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verum enim vero, à commencer par le *Pulci*, nous serions bien fâchés que notre discret auteur eût approché des petites libertés que prend ce Docteur Florentin dans son *Morgante*. Ce *Luigi*

a) Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce Poème, le lecteur est indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci.

Chandos suant & souffant comme un bœuf,

Au Diable soit, dit-il, la sottise éguille.

Bientôt le Diable emporte l'étui neuf.

Il veut encor secouer sa guenille,

Chacun avait son trot & son allure.

Pulci, qui était un grave Chanoine, composa son Poème au milieu du quinzième siècle, pour la *Signora Lucrezia Tuornaboni*, mère de *Laurent de Médicis* le Magnifique; & il est rapporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette Dame. C'est le second Poème épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes disputes parmi les savans, pour savoir si c'est un ouvrage sérieux ou plaisant.

Ceux qui l'ont cru sérieux se fondent sur l'Exorde de chaque chant, qui commence par des versets de l'Écriture. Voici par exemple l'Exorde du premier chant.

*In principio era il verbo appresso a Dio ;
Ed era iddio il verbo, e e' verbo lui.
Questo era il principio al parer mio &c.*

Si le premier chant commence par l'Évangile, le dernier finit par le *Salve Regina*; & cela peut justifier l'opinion de ceux qui ont cru que

On y dit de *St. Louis* :

Qu'il eût mieux fait, certes le pauvre Sire,
De se gaudir avec sa Margoton,
Onc ne tâta de bisque d'ortolans, &c.

On y trouve *Calvin* du temps de *Charles VII*; tout est défiguré, tout est gâté par des absurdités sans nombre; c'est un Capucin

défroqué, lequel a pris le nom de *Maubert*; qui est l'auteur de cette infamie faite uniquement pour la canaille.

A ij

l'auteur avait écrit très-sérieusement , puisque dans ces tems-là les pièces de Théâtre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la passion , & des actes des saints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin , n'ont considéré que quelques hardiesses trop fortes , auxquelles il s'abandonne.

Morgante demande à *Margutte* s'il est Chrétien ou Mahométan.

*E se egli crede in Cristo o in Maometto
Rispose allor Margutte , per dir tel tosto
Io non credo piu al Nero che al Azurro
Ma nel cappone o lessò o voglia arrosto*

Ma sopra tutto nel buoz vino ho fede

*Or queste son' tre virtu cardinale ,
La gola , il dado , e' culo come io t'odetto ;*

Vous remarquerez , s'il vous plait , que le *Crescembeni* qui ne fait nulle difficulté de ranger le *Pulci* parmi les vrais Poètes épiques , dit , pour l'excuser , qu'il était l'écrivain de son tems le plus modeste & le plus mesuré ; *il piu modesto e moderato scrittore*. Le fait est qu'il fut le précurseur du *Boyardo* , & de l'*Arioste*. C'est par lui que les *Rolands* , les *Renauds* , les *Oliviers* , les *Dudons* furent célèbres en Italie , & il est presque égal à l'*Arioste* pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très-belle édition *col' licenza de' superiori*. Ce n'est pas moi assurément qui l'ai faite ; & si notre Pucelle parlait aussi impudemment que ce *Margutte*, fils d'un prêtre Turc, & d'une religieuse Grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans *Jeanne* les mêmes témérités que dans l'*Arioste* ; on n'y verra point un *St. Jean* qui habite dans la lune, & qui dit :

*Gli scrittori amo ; e fo il debito mio
 Che al vostro mondo fu scrittore anche io ;
 E ben convenne al mio lodato Cristo
 Rendermi guiderdon d'un sì gran sorte &c.*

Cela est gaillard ; & *St. Jean* prend là une licence qu'aucun saint de la Pucelle ne prendra jamais. Il semble que Jésus ne doive sa divinité qu'au premier chapitre de *St. Jean*, & que cet évangéliste l'ait flatté. Ce discours sent un peu son Socinien. Notre auteur discret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'est encor pour nous un grand sujet d'éducation, que notre modeste auteur n'ait imité aucun de nos anciens Romains, dont le savant *Huet* Evêque d'Avranche, & le compilateur l'abbé *Langlet* ont fait l'histoire. Qu'on se donne seulement le plaisir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre - ci - intitulé, *Comment Lancelot coucha avec la Royne, & comment le sire de Lagant la*

reprint. On verra quelle est la pudeur de notre Auteur , en comparaison de nos Auteurs antiques.

Mais *quid dicam* , de l'histoire merveilleuse de *Gargantua* , dédiée au Cardinal de *Tournon* ? On fait que le chapitre des *Torches* - *Cu* est un des plus modestes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes ; nous dirons seulement que tous les vieux contes imaginés en Italie , & mis en vers par *La Fontaine* , sont encor moins moraux que notre *Pucelle*. Au reste , nous souhaitons à tous nos graves Censeurs les sentimens délicats du beau *Mourose* ; à nos prudes , s'il y en a , la naïveté d'*Agnès* , & la tendresse de *Dorothée* ; à nos guerriers le bras de la robuste *Jeanne* , à tous les Jésuites le caractère du bon confesseur *Bonifoux* , à tous ceux qui tiennent une bonne maison , les attentions , & le savoir faire de *Bonneau*.

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre , un remède excellent contre les vapeurs , qui affligent en ce tems - ci plusieurs Dames & plusieurs Abbés ; & quand nous n'aurions rendu que ce service au public , nous croirions n'avoir pas perdu notre tems.



Chant I

L A
P U C E L L E.

C H A N T P R E M I E R.

Amours honnêtes de Charles VII, & d'Agnès Sorel. Siège d'Orléans par les Anglais. Apparition de St. Denis, &c. &c. &c.

J'E ne suis né pour célébrer les Saints : a)
Ma voix est faible, & même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit de ses pucelles mains
Des fleurs de lys la tige Gallicane,
Sauva son Roi de la rage Anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Rheims.
Jeanne montra sous féminin visage,
Sous le corset & sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux le soir pour mon usage
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, si lisez cet ouvrage.

A iiiij

Vous tremblerez de ses exploits nouveaux ;
 Et le plus grand de ses rares travaux
 Fut de garder un an son pucelage.

O Chapelain *b*), toi dont le violon
 De discordante & gothique mémoire ,
 Sous un archet maudit par Apollon
 D'un ton si dur a raclé son histoire ;
 Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art ,
 Tu voudrais bien me prêter ton génie.
 Je n'en veux point ; c'est pour la Motte-Houdart, *c*)
 Quand l'Iliade est par lui travestie.

Le bon Roi Charle , au printems de ses jours ,
 Au tems de Pâque , en la cité de Tours ,
 A certain bal (ce Prince aimait la danse)
 Avait trouvé pour le bien de la France
 Une beauté nommée Agnès Sorel. *d*)
 Jamais l'amour ne forma rien de tel.
 Imaginez de Flore la jeunesse :
 La taille & l'air de la Nympe des bois ,
 Et de Vénus la grace enchanteresse ,
 Et de l'amour le séduisant minois ,
 L'art d'Arachné , le doux chant des Sirènes ;
 Elle avait tout ; elle aurait dans ses chaines
 Mis les Héros , les Sages & les Rois .
 La voir , l'aimer , sentir l'ardeur brûlante
 Des doux désirs en leur chaleur naissante ,
 Lorgner Agnès , soupirer & trembler ,
 Perdre la voix en voulant lui parler ,
 Presser ses mains d'une main caressante ,

Laiffer briller fa flamme impatiente ,
Montrer fon trouble , en causer à fon tour ,
Lui plaie enfin , fut l'affaire d'un jour.
Princes & Rois vont très vite en amour.
Agnès voulut , favante en l'art de plaie ,
Couvrir le tout des voiles du myftère ,
Voiles de gaze , & que les courtifans
Percent toujours de leurs yeux malfaifans.

Pour colorer comme on put cette affaire ,
Le Roi fit choix du confeiller Bonneau , e)
Confident sûr , & très bon Tourangeau :
Il eut l'emploi qui certes n'est pas mince ,
Et qu'à la Cour où tout se peint en beau ,
Nous appellons être l'ami du Prince ,
Et qu'à la ville , & furtout en province ,
Les gens groffiers ont nommé Maquereau.
Monsieur Bonneau fur le bord de la Loire ,
Etait Seigneur d'un fort joli château.
Agnès un soir s'y rendit en bateau ;
Et le Roi Charle y vint à la nuit noire.
On y foupça ; Bonneau servit à boire.
Tout fut fans fafte , & non pas fans apprêts.
Festins des Dieux , vous n'êtes rien auprès.
Nos deux amans pleins de trouble & de joie ,
Yvres d'amour , à leurs défirs en proie ,
Se renvoyaient des regards enchanteurs ,
De leurs plaifirs brûlans avant-coueurs.
Les doux propos , libres fans indécence ,
Aiguillonnaient leur vive impatience.

Le Prince en feu des yeux la dévorait ;
Contes d'amour d'un air tendre il faisait,
Et du genou le genou lui ferrait.

Le souper fait on eut une musique,
Italienne en genre cromatique ; f)
On y méla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois.
Elles chantaient l'allégorique histoire
De ces héros qu'amour avait domptés,
Et qui pour plaire à de tendres beautés
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique était,
Près de la chambre où le bon Roi soupait.
La belle Agnès discrète & retenue,
Entendait tout, & d'aucuns n'était vue.

Déjà la Lune est au haut de son cours ;
Voilà minuit ; c'est l'heure des amours.
Dans une alcove artistement dorée,
Point trop obscure & point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissus,
D'Agnès Sorel les charmes sont reçus.
Près de l'alcove une porte est ouverte,
Que Dame Alix suivante très experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous amans, vous qui savez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont petillait notre bon Roi de France !
Sur ses cheveux en tresse retenus
Parfums exquis sont déjà répandus.

Il vient, il entre au lit de sa maitresse ;
 Moment divin de joie & de tendresse ;
 Le cœur leur bat ; l'amour & la pudeur ,
 Au front d'Agnès font monter la rougeur.
 La pudeur passè & l'amour seul demeure.
 Son tendre amant l'embrasse tout-à-l'heure.
 Ses yeux ardents , éblouis , enchantés ,
 Avidement parcourent ses beautés.
 Qui n'en ferait en effet idolâtre ?

Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,
 Sont deux tetons séparés , faits au tour ,
 Allans , venans , arrondis par l'amour ;
 Leur boutonnet a la couleur des roses.
 Teton charmant qui jamais ne repose ,
 Vous invitiez les mains à vous presser ,
 L'œil à vous voir , la bouche à vous baiser.
 Pour mes lecteurs tout plein de complaisance ,
 J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
 De ce beau corps les contours arrondis ;
 Mais la vertu qu'on nomme bienséance ,
 Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
 Tout est beauté , tout est charme dans elle.
 La volupté dont Agnès a sa part ,
 Lui donne encor une grace nouvelle ,
 Elle l'anime ; amour est un grand fard ;
 Et le plaisir embellit toute belle.

Trois mois entiers nos deux jeunes amans
 Furent livrés à ces raviffemens.
 Du lit d'amour ils vont droit à la table.

Un déjeuné, restaurant délectable,
Rend à leurs sens leur première vigueur ;
Puis pour la chasse épris de même ardeur,
Ils vont tous deux sur des chevaux d'Espagne,
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche, & polle,
Sont prodigués sur eux à pleines mains.

Le diner vient ; la délicate chère !
L'oiseau du phafe, & le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charment le nez ; le palais, & les yeux,
Du vin d'Aï la mouffe pétillante,
Et du Tokai la liqueur jaunissante,
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots,
Aussi brillans que la liqueur légère
Qui monte & faute & mouffe au bord du verre :
L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit
A son bon Roi qui montre de l'esprit,
Le diner fait, on digère, on raisonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des Docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un singe, un arlequin.
Le Soleil baisse ; une troupe choisie
Avec le Roi court à la Comédie ;
Et sur la fin de ce fortuné jour

Le couple heureux s'enyvre encor d'amour.

Plongés tous deux dans le sein des délices ,
 Ils paraissaient en goûter les prémices.
 Toujours heureux , & toujours plus ardents ,
 Point de soupçons , encor moins de querelles ,
 Nulle langueur ; & l'amour & le tems
 Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
 Charle souvent difait entre ses bras ,
 En lui donnant des baisers tout de flamme ,
 Ma chère Agnès , idole de mon ame ,
 Le monde entier ne vaut point vos appas.
 Vaincre & régner n'est rien qu'une folie.
 Mon Parlement *g*) me bannit aujourd'hui ;
 Au fier Anglais la France est asservie.
 Ah ! qu'il soit Roi , mais qu'il me porte envie :
 J'ai votre cœur , je suis plus Roi que lui.
 Un tel discours n'est pas trop héroïque ;
 Mais un héros , quand il tient dans un lit
 Maitresse honnête , & que l'amour le pique ,
 Peut s'oublier , & ne fait ce qu'il dit.

Comme il menait cette joyeuse vie ,
 Tel qu'un Abbé dans sa grasse Abbaïe ,
 Le Prince Anglais *b*) toujours plein de furie ,
 Toujours aux champs , toujours armé , botté ,
 Le pot en tête , & la dague au côté ,
 Lance en arrêt , la visière haussée ,
 Foulait aux pieds la France terrassée :
 Il marche , il vole , il renverse en son cours
 Les murs épais , les menaçantes tours ,

Répand le fang , prend l'argent , taxe , pille ,
 Livre aux foldats & la mère , & la fille ,
 Fait violer des Couvens de Nonains ,
 Boit le muscat des pères Bernardins ,
 Frappe en écus l'or qui couvre les Saints ;
 Et sans respect pour *Jesus ni Marie* ,
 De mainte église il fait mainte écurie :
 Ainsi qu'on voit dans une bergerie
 Des loups sanglans de carnage altérés ,
 Et sous leurs dents les troupeaux déchirés ,
 Tandis qu'au loin couché dans la prairie
 Colin s'endort sur le sein d'Egérie ,
 Et que son chien près d'eux est occupé
 A se saisir des restes du soupé.

Or ; du plus haut du brillant Apogée ,
 Séjour des Saints , & fort loin de nos yeux ,
 Le bon Denis i) prêcheur de nos ayeux ,
 Vit les malheurs de la France affligée ,
 L'état horrible où l'Anglais l'a plongée ,
 Paris aux fers , & le Roi très Chrétien
 Baisant Agnès , & ne songeant à rien.
 Ce bon Denis est patron de la France ,
 Ainsi que Mars fut le Saint des Romains ,
 Ou bien Pallas chez les Athéniens.
 Il faut pourtant en faire différence ,
 Un Saint vaut mieux que tous les Dieux payens.

Ah , par mon chef , dit-il , il n'est pas juste
 De voir ainsi tomber l'Empire auguste ,
 Où de la Foi j'ai planté l'étendart ;

Trône des lys, tu cours trop de hazard,
Sang des Valois, je ressens tes misères.
Ne souffrons pas que les superbes frères
De Henri cinq *k*), sans droit & sans raison,
Chassent ainsi le fils de la maison.
J'ai quoique Saint, & Dieu me le pardonne,
Aversion pour la race Bretonne :
Car si j'en crois le livre des destins,
Un jour ces gens raisonneurs & mutins
Se gaufferont des saintes Décrétales,
Déchireront les Romaines Annales,
Et tous les ans le Pape brûleront.
Vengeons de loin ce sacrilège affront ;
Mes chers Français seront tous catholiques ;
Ces fiers Anglais seront tous hérétiques :
Frappons, chassons ces dogues Britanniques,
Punissons-les par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

Des Gallicans ainsi parlait l'Apôtre,
De maudissons lardant sa patenôtre :
Et cependant que tout seul il parlait,
Dans Orléans un Conseil se tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée
Au Roi de France allait être extorquée.
Quelques Seigneurs & quelques Conseillers,
Les uns pedans & les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain disaient, Que faut-il faire ?
Poton, la Hire, & ce brave Dunois, /)

S'écriaient tous en se mordant les doigts ;
 Allons , amis , mourons pour la patrie ,
 Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
 Le Richemont criait tout haut , Par Dieu
 Dans Orléans il faut mettre le feu ;
 Et que l'Anglais qui pense ici nous prendre ,
 N'ait rien de nous que fumée & que cendre.

Pour la Trimouille , il disait , C'est en vain
 Que mes parens me firent Poitevin ;
 J'ai dans Milan laissé ma Dorothee ;
 Pour Orléans hélas je l'ai quittée !
 Je combattrai , mais je n'ai plus d'espoir :
 Faut-il mourir , ô ciel , sans la revoir !
 Le président Louvet *m*) grand personnage ,
 Au maintien grave , & qu'on eût pris pour sage ,
 Dit , Je voudrais que préalablement
 Nous fissions rendre arrêt de Parlement
 Contre l'Anglais , & qu'en ce cas énorme
 Sur toute chose on procédât en forme.
 Louvet était un grand clerc : mais hélas !
 Il ignorait son triste & piteux cas :
 S'il le savait , sa gravité prudente
 Procéderait contre sa Présidente.
 Le grand Talbot , le Chef des assiégeans ,
 Brûle pour elle & régne sur ses sens :
 Louvet l'ignore , & sa mâle éloquence
 N'a pour objet que de venger la France.
 Dans ce conseil de sages , de héros ,
 On entendait les plus nobles propos ,

Le

Le bien public , la vertu les inspire ;
 Surtout l'adroit & l'éloquent la Hire
 Parla longtems , & pourtant parla bien ;
 Ils disaient d'or , & ne concluaient rien.

Comme ils parlaient , on vit par la fenêtre
 Je ne fais quoi dans les airs apparaître,
 Un beau fantôme au visage vermeil
 Sur un rayon détaché du Soleil ,
 Des Cieux ouverts fend la voute profonde,
 Odeur de Saint se sentait à la ronde.
 Le bon Denis dessus son chef avait
 A deux pendants une Mitre pointue
 D'or & d'argent sur le sommet fendue.
 Sa dalmatique au gré des vents flottait ,
 Son front brillait d'une sainte auréole ;
 Son cou penché laissait voir son étole ,
 Sa main portait ce bâton pastoral
 Qui fut jadis *lituus augural. n*)
 A cet objet qu'on discernait fort mal ,
 Voilà d'abord Monsieur de la Trimouille ,
 Paillard dévot , qui prie & s'agenouille.
 Le Richement qui porte un cœur de fer ,
 Blasphémateur , jureur impitoyable ,
 Hauffant la voix dit que c'était le Diable
 Qui leur venait du fin fond de l'enfer ;
 Que ce serait chose très agréable ,
 Si l'on pouvait parler à Lucifer,
 Maître Louvet s'en courut au plus vite
 Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.

Poton , La Hire , & Dunois ébahis
 Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
 Tous les valets sont couchés sur le ventre.
 L'objet approche , & le saint fantôme entre
 Tout doucement porté sur son rayon ,
 Puis donne à tous sa bénédiction.
 Soudain chacun se signe & se prosterne.

Il les relève avec un air paterne ;
 Puis il leur dit ; „ Ne faut vous effrayer ,
 „ Je suis Denis o) , & Saint de mon métier ;
 „ J'aime la Gaule , & l'ai catéchifiée ,
 „ Et ma bonne ame est très scandalifiée
 „ De voir Charlot mon filleul tant aimé ,
 „ Dont le pays en cendre est consumé ;
 „ Et qui s'amuse au lieu de le défendre ,
 „ A deux tetons qu'il ne cesse de prendre.
 „ J'ai résolu d'assister aujourd'hui
 „ Les bons Français qui combattent pour lui.
 „ Je veux finir leur peine & leur misère.
 „ Tout mal , dit-on , guérit , par son contraire.
 „ Or si Charlot veut pour une Catin
 „ Perdre la France & l'honneur avec elle ,
 „ J'ai résolu , pour changer son destin ,
 „ De me servir des mains d'une pucelle.
 „ Vous si d'enhaut vous désirez les biens ,
 „ Si vos cœurs sont & Français & Chrétiens ,
 „ Si vous aimez le Roi , l'Etat , l'Eglise ,
 „ Assistez-moi dans ma sainte entreprise ;
 „ Montrez le nid où nous devons chercher

„ Ce vrai Phénix que je veux dénicher.

Ainsi parla le vénérable Sire.

Quand il eut fait , chacun se prit à rire.

Le Richemont né plaifant & moqueur ,

Lui dit ; Ma foi , mon cher Prédicateur ,

Monfieur le Saint , ce n'était pas la peine

D'abandonner le céleste domaine

Pour demander à ce peuple méchant

Ce beau joyau que vous estimez tant.

Quand il s'agit de fauver une ville ,

Un pucelage est une arme inutile.

Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays ?

Vous en avez tant dans le Paradis !

Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges

Que chez les Saints il n'est là-haut de vierges.

Chez les Français , hélas , il n'en est plus.

Tous nos moutiers font à sec là-dessus.

Nos francs-Archers , nos Officiers , nos Princes

Ont dès longtems dégarni les Provinces.

Ils ont tous fait , en dépit de vos Saints ,

Plus de bâtards encor que d'orphelins.

Monfieur Denis , pour finir nos querelles ,

Cherchez ailleurs , s'il vous plait , des pucelles.

Le Saint rougit de ce discours brutal ;

Puis auffi-tôt il remonte à cheval .

Sur fon rayon fans dire une parole ,

Pique des deux , & par les airs s'envole ,

Pour déterrer , s'il peut , ce beau bijou ,

B ij

Qu'on tient si rare & dont il semble fou.
Laiſſons-le aller ; & tandis qu'il ſe perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour ;
Ami lecteur , puiſſiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche.

N O T E S.

a) Plusieurs éditions portent,

Vous m'ordonnez de célébrer des Saints.

Cette leçon est correcte ; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus elle montre la grande modestie de l'auteur. Il avoue qu'il n'est pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs, qui dans une de leurs éditions lui ont attribué une ode à Sainte Geneviève, dont assurément il n'est pas l'auteur.

b) Tous les doctes savent qu'il y eut du tems du Cardinal de Richelieu un Chapelain auteur d'un fameux Poème de la Pucelle, dans lequel (à ce que dit Boileau,) il fit de méchans vers douze fois douze cent. Boileau ne savait pas que ce grand-homme en fit douze fois vingt-quatre cent, mais que par discrétion il n'en fit imprimer que la moitié. La maison de Longueville, qui descendait du beau bâtard Dunois, fit à l'illustre Chapelain une pension de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer son argent.

c) La Motte-Houdart auteur d'une traduction en vers de l'Iliade, traduction très abrégée, & cependant très

mal reçue. Fontenelle dans l'éloge académique de la Motte, dit que c'est la faute de l'original.

d) Agnès Sorel Dame de Fromentau près de Tours. Le Roi Charles VII lui donna le château de Beauté sur Marne, & on l'appella Dame de Beauté. Elle eut deux enfans du Roi son amant; quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, suivant les Historiographes de Charles VII, gens qui disent toujours la vérité du vivant des Rois.

e) Personnage feint. Quelques curieux prétendent que le discret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain Prince. Mais nous ne sommes pas de cet avis, & notre remarque subsiste comme dit Dacier.

f) Le Cromatique procède par plusieurs semi-tons consécutifs, ce qui produit une musique efféminée très convenable à l'amour.

g) Le Parlement de Paris fit ajourner trois fois à son de trompe le Roi alors Dauphin, à la table de marbre,

B iij

sur les conclusions de l'Avocat du Roi Marigni. Voyez les recherches de Paquier.

b) Ce Prince Anglais est le Duc de Bedford, frère puîné de Henri V. Roi d'Angleterre couronné Roi de France à Paris.

i) Ce bon Denis n'est point Denis le prétendu Aréopagite, mais un Evêque de Paris. L'Abbé Hildonin fut le premier qui écrivit que cet Evêque ayant été décapité porta sa tête entre ses bras de Paris jusqu'à l'Abbaie qui porte son nom. On érigea ensuite des croix dans tous les endroits où ce Saint s'était arrêté en chemin. Le Cardinal de Polignac conta cette histoire à Madame la Marquise du *** & ajoutant que Denis n'avait eu de peine à porter sa tête que jusqu'à la première station; cette Dame lui répondit, *Je le crois bien, il n'y a dans de telles affaires que le premier pas qui coûte.*

k) Henri V. Roi d'Angleterre, le plus grand-homme de son tems, beau-frère de Charles VII, dont il avait épousé la sœur, était mort à Valenciennes, après avoir été reconnu Roi de France à Paris; son frère le Duc de Bedford gouvernait la meilleure partie de la France au nom de son neveu Henri VI, reconnu aussi pour Roi de France à Paris par le Parlement,

l'Hôtel-de-Ville, le Châtelet, l'Evêque, les Corps de métiers & la Sorbonne.

l) Poton de Saintrailles, la Hire grands Capitaines, Jean de Dunois fils naturel de Jean d'Orléans & de la Comtesse d'Enguien; Richemont Connétable de France, depuis Duc de Bretagne; la Trimouille d'une grande maison du Poitou.

m) Le Président Louvet Ministre d'Etat sous Charles VII.

n) Le bâton des Augures ressemblait parfaitement à une crosse.

o) Ce Denis, patron de la France, est un Saint de la façon des Moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez sa légende dans les *Questions sur l'Encyclopédie* à l'article DENIS: vous apprendrez qu'il fut d'abord créé Evêque d'Athènes par St. Paul, qu'il alla rendre une visite à la Vierge Marie, & la complimenta sur la mort de son fils; qu'ensuite il quitta l'Evêché d'Athènes pour celui de Paris; qu'on le pendit, & qu'il prêcha fort éloquemment du haut de la potence; qu'on lui coupa la tête pour l'empêcher de parler; qu'il prit sa tête entre ses bras, qu'il la baissait en chemin en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de son nom.



Chant II.

CHANT SECOND.

Jeanne armée par St. Denis , va trouver Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin ; & comment elle eut son brevet de pucelle.

III

À l'Eureux cent fois qui trouve un pucelage !
 C'est un grand bien , mais de toucher un cœur
 Est à mon sens un plus cher avantage.
 Se voir aimé , c'est-là le vrai bonheur.
 Qu'importe hélas d'arracher une fleur ?
 C'est à l'amour à nous cueillir la rose.
 De très grands clercs ont gâté par leur glose
 Un si beau texte ; ils ont cru faire voir
 Que le plaisir n'est point dans le devoir.
 Je veux contr'eux faire un jour un beau livre ;
 J'enseignerai le grand art de bien vivre ;
 Je montrerai qu'en réglant nos desirs ,
 C'est du devoir que viennent nos plaisirs.
 Dans cette honnête & savante entreprise ,
 Du haut des cieux Saint Denis m'aidera ;
 Je l'ai chanté , sa main me soutiendra.
 En attendant il faut que je vous dise
 Quel fut l'effet de sa sainte entremise.

Vers les confins du pays Champenois ,
 Où cent poteaux marqués de trois merlettes , a)
 Disaient aux gens , en Lorraine vous êtes ,

B iiij

Est un vieux bourg peu fameux autrefois ;
Mais il mérite un grand nom dans l'histoire ;
Car de lui vient le salut & la gloire
Des fleurs de lys , & du peuple Gaulois.
De Dom Remy chantons tous le Village ;
Faisons passer son beau nom d'âge en âge.
O Dom Remy ! tes pauvres environs
N'ont ni muscats , ni pêches , ni citrons ,
Ni mine d'or , ni bon vin qui nous damne ,
Mais c'est à toi que la France doit Jeanne.
Jeannè b) y naquit : certain Curé du lieu ,
Faisant partout des serviteurs à Dieu ,
Ardent au lit , à table ; à la prière ,
Moine autrefois , de Jeanne fut le père.
Une robuste & grasse Chambrière
Fut l'heureux moule où ce pasteur jetta
Cette beauté , qui les Anglais dompta.
Vers les seize ans en une hôtellerie
On l'engagea pour servir l'écurie ,
A Vaucouleurs ; & déjà de son nom
La renommée emplissait le canton.
Son air est fier , assuré , mais honnête ;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête ;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de sa bouche vermeille ,
Qui semble aller de l'une à l'autre oreille ,
Mais bien bordée & vive en sa couleur ,
Appétissante & fraîche par merveille.
Ses tetons bruns , mais fermes comme un roe ,
Tentent la robe , & le casque , & le froc :

Elle est active , adroite , vigoureuse ;
Et d'une main potelée & nerveuse
Soutient fardeaux , verse cent brocs de vin ,
Sert le bourgeois , le noble , le robin :
Chemin faisant , vingt soufflets distribue
Aux étourdis dont l'indiscrette main
Va tâtonnant sa cuisse ou gorge nue ;
Travaille & rit du soir jusqu'au matin ,
Conduit chevaux , les panse , abreuve , étrille ;
Et les pressant de sa cuisse gentille ,
Les monte à cru comme un soldat Romain. c)

O profondeur ! ô Divine Sageffe !
Que tu confonds l'orgueilleuse faiblesse
De tous ces grands si petits à tes yeux !
Que les petits sont grands quand tu le veux !
Ton Serviteur Denis le bienheureux
N'alla roder aux Palais des Princeses ,
N'alla chez vous , Mesdames les Duchesses ,
Denis courut , amis , qui le croirait ?
Chercher l'honneur , où ? dans un Cabaret.

Il était tems que l'Apôtre de France
Envers sa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand hazard.
De Satanas la malice est connue ;
Et si le Saint fût arrivé plus tard
D'un seul moment , la France était perdue.
Un Cordelier qu'on nommait Grisbourdon ,
Avec Chandos arrivé d'Albion ,
Était alors dans cette hôtellerie :

Il aimait Jeanne autant que sa patrie.
 C'était l'honneur de la penailerie ,
 De tous côtés allant en mission ,
 Prédicateur , confesseur , espion ,
 De plus , grand clerc en la forcellerie , d)
 Savant dans l'art en Egypte sacré ,
 Dans ce grand art cultivé chez les Mages ,
 Chez les Hébreux , chez les antiques Sages ,
 De nos savants dans nos jours ignoré.
 Jours malheureux ! tout est dégénéré.

En feuilletant ses livres de cabale ,
 Il vit qu'aux siens Jeanne serait fatale ,
 Qu'elle portait dessous son court jupon
 Tout le destin d'Angleterre & de France.
 Encouragé par la noble assistance
 De son génie , il jura son cordon ,
 Son Dieu , son Diable , & Saint François d'Assise ,
 Qu'à ses vertus Jeanne serait foudrife ,
 Qu'il fairsirait ce beau Palladion. e)
 Il s'écriait , en faisant l'oraison ,
 Je servirai ma patrie & l'Eglise :
 Moine & Breton je dois faire le bien
 De mon pays , & plus encor le mien.

Au même tems , un ignorant , un rustre ,
 Lui disputait cette conquête illustre :
 Cet ignorant valait un cordelier :
 Car vous saurez qu'il était muletier ,
 Le jour , la nuit , offrant sans fin , sans terme ,
 Son lourd service & l'amour le plus ferme.

L'occasion, la douce égalité,
 Faifait pencher Jeanne de son côté :
 Mais fa pudeur triomphait de fa flamme,
 Qui par les yeux se gliffait dans son ame.
 Le Grisbourdon vit fa naiffante ardeur.
 Mieux qu'elle encor il lifait dans son cœur.
 Il vint trouver son rival fi terrible ;
 Puis il lui tint ce discours très plaufible.

Puiffant héros qui paffez au befoin
 Tous les mulets commis à votre foin,
 Vous méritez fans doute la Pucelle ;
 Elle a mon cœur, comme elle a tous vos vœux :
 Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,
 Et comme vous je fuis amant fidèle ;
 Ça partageons : & rivaux fans querelle,
 Tâtons tous deux de ce morceau friand,
 Qu'on pourrait perdre en fe le disputant.
 Conduifez-moi vers le lit de la belle,
 J'évoquerai le Démon du dormir,
 Ses doux pavots vont foudain l'affoupir,
 Et tour-à-tour nous veillerons pour elle.

Incontinent le père au grand cordon
 Prend fon grimoire, évoque le Démon,
 Qui de Morphée eut autrefois le nom :
 Ce pefant Diable eft maintenant en France.
 Vers le matin, lorsque nos Avocats
 Vont s'enrouer à commenter Cujas,
 Avec Messieurs il ronfle à l'audience.
 L'après-dinée il affifte aux sermons

Des apprentifs dans l'art des Maffillons ,
A leurs trois points , à leurs citations ,
Aux lieux communs de leur belle éloquence.
Dans le parterre il vient bâiller le soir.

Aux cris du moine il monte en fon char noir ,
Par deux hiboux trainé dans la nuit sombre.
Dans l'air il gliffe , & doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés il arrive en bâillant ,
Se met fur Jeanne , & tâtonne & s'étend ;
Et fecouant fon pavot narcotique ,
Lui souffle au fein vapeur soporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard , f)
En confeffant la gentille Cadière ,
Infinuait de fon souffle paillard
De diablotaux une autre fourmillière.

Nos deux galans , pendant ce doux fommeil ,
Aiguillonnés du démon du réveil ,
Avaient de Jeanne ôté la couverture.
Déjà trois dés roulant fur fon beau fein ,
Vont décider au Jeu de Saint Guilain ,
Lequel des deux doit tenter l'avanture.
Le moine gagne ; un Sorcier eft heureux !
Le Grisbourdon fe fait des enjeux ;
Il fond fur Jeanne. Oh foudaine merveille !
Denis arrive , & Jeanne fe réveille.
O Dieu ! qu'un Saint fait trembler tout pécheur !
Nos deux rivaux fe renverfent de peur.
Chacun d'eux fuit , en portant dans le cœur ,
Avec la crainte un défir de mal faire.

Vous avez vû fans doute un Commissaire
 Cherchant de nuit un couvent de Vénus ;
 Un jeune effain de tendrons demi-nus
 Saute du lit , s'esquive , se dérobe
 Aux yeux hagards du noir pedant en robe.
 Ainsi fuyaient mes paillards confondus.

Denis s'avance , & reconforte Jeanne
 Tremblante encor de l'attentat profane.
 Puis il lui dit : „ Vase d'élection ,
 „ Le Dieu des Rois , par tes mains innocentes ,
 „ Veut des Français venger l'oppression ,
 „ Et renvoyer dans les champs d'Albion
 „ Des fiers Anglais les Cohortes sanglantes.
 „ Dieu fait changer d'un souffle tout-puissant
 „ Le roseau frêle en cèdre du Liban ,
 „ Secher les mers , abaïsser les collines ,
 „ Du monde entier réparer les ruines.
 „ Devant tes pas la foudre grondera ,
 „ Autour de toi la terreur volera ,
 „ Et tu verras l'Ange de la victoire
 „ Ouvrir pour toi les sentiers de la gloire.
 „ Sui-moi , renonce à tes humbles travaux ;
 „ Vien placer Jeanne au nombre des héros.

A ce discours terrible & patétique ,
 Très consolant & très théologique,
 Jeanne étonnée ouvrant un large bec ,
 Crut quelque tems que l'on lui parlait Grec.
 La Grace agit : Cette augustine Grace
 Dans son esprit porte un jour efficace.

Jeanne sentit dans le fond de son cœur
Tous les élans d'une sublime ardeur.
Non , ce n'est plus Jeanne la chambrière ,
C'est un héros , c'est une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble , simple , grossier ,
Qu'un vieux richard a fait son héritier ,
En un palais fait changer sa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière ;
Les grands surpris admirent sa hauteur ,
Et les petits l'appellent *Monseigneur*.

Or pour hâter leur auguste entreprise ,
Jeanne & Denis s'en vont droit à l'Eglise.
Lors apparut dessus le maître Autel ,
(Fille de Jean quelle fut ta surprise !)
Un beau harnois tout frais venu du Ciel ;
Des arsenaux du terrible Empirée ,
En cet instant , par l'Archange Michel ,
La noble armure avait été tirée :
On y voyait l'armet de Débora ; g)
Ce clou pointu , funeste à Sizara ;
Le caillou rond , dont un Berger fidèle
De Goliath entama la cervelle ;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samson , qui ses cordes rompit ,
Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle ;
Le coutelet de la belle Judit ,
Cette beauté si saintement perfide ,
Qui , pour le Ciel , galante & homicide ,
Son cher Amant massacra dans son lit.

A ces objets , la Sainte émerveillée ,
De cette armure est bientôt habillée ;
Elle vous prend & casque & corselet ,
Brassars , cuissars , baudrier , gantelet ,
Lance , clou , dague , épieu , caillou , mâchoire ,
Marche , s'essaie , & brûle pour la gloire .

Toute héroïne a besoin d'un courfier ,
Jeanne en demande au triste Muletier :
Mais aussi - tôt un âne se présente ,
Au beau poil gris , à la voix éclatante ,
Bien étrillé , sellé , bridé , ferré ,
Portant arçons , avec chanfrein doré ,
Caracolant , du pied frappant la terre ,
Comme un coursier de Thrace , ou d'Angleterre .

Ce beau grifon deux ailes possédait
Sur son échine , & souvent s'en servait .
Ainsi Pégase , au haut des deux collines ,
Portait jadis neuf Pucelles Divines ;
Et l'Hypogriphe à la Lune volant ,
Portait Astolphe au pays de Saint Jean .
Mon cher Lecteur veut connaître cet âne ,
Qui vint alors offrir sa croupe à Jeanne ,
Il le saura , mais dans un autre Chant : *b*)
Je l'avertis cependant qu'il révere
Cet âne heureux , qui n'est pas sans mystère .

Sur son grifon Jeanne a déjà sauté ,
Sur son rayon Denis est remonté :
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire ,

Porter au Roi l'espoir de la victoire.
 L'âne , tantôt trotte d'un pied léger ,
 Tantôt s'élève & fend les champs de l'air.
 Le Cordelier toujours plein de luxure,
 Un peu remis de sa triste aventure,
 Usant enfin de ses droits de Sorcier ,
 Change en mulet le pauvre Muletier ,
 Monte dessus , chevauche , pique & jure ,
 Qu'il suivra Jeanne au bout de la nature.
 Le Muletier en son mulet caché ,
 Bât sur le dos , crut gagner au marché ;
 Et du vilain , l'ame terrestre & crasse ,
 A peine vit qu'elle eût changé de place.

Jeanne & Denis s'en allaient donc vers Tours ,
 Chercher ce Roi plongé dans les amours.
 Près d'Orléans , comme ensemble ils passèrent ,
 L'ost des Anglais de nuit ils traversèrent.
 Ces fiers Bretons ayant bu tristement ,
 Cuvaient leur vin , dormaient profondément.
 Tout était yvre , & goujeats & vedettes :
 On n'entendait ni Tambours ni Trompettes ;
 L'un dans sa tente était couché tout nu ,
 L'autre ronflait sur son page étendu.

Alors Denis , d'une voix paternelle ,
 Tint ces propos tout bas à la pucelle ;
 Fille de bien , tu sauras que Nifus i)
 Etant un soir aux tentes de Turnus ,
 Bien secondé de son cher Euriale ,
 Redit la nuit aux Rutulois fatale.

Le

Le même advint au quartier de Rhesus , k)
Quand la valeur du preux fils de Tidée ,
Par la nuit noire & par Ulyffe aidée ,
Sut envoyer fans danger , fans effort ,
Tant de Troyens du sommeil à la mort.
Tu peux jouir de semblable victoire,
Parle , di-moi , veux-tu de cette gloire ?
Jeanne lui dit , Je n'ai point lû l'histoire ;
Mais je ferais d'un courage bien bas ,
De tuer gens qui ne combattent pas.
Disant ces mots elle avise une tente ,
Que les rayons de la lune brillante
Faisaient paraitre à ses yeux éblouis ,
Tente d'un Chef , ou d'un jeune Marquis :
Cent gros flacons remplis de vin exquis ,
Sont tout auprès. Jeanne avec assurance
D'un grand pâté prend les vastes débris ,
Et boit fix coups avec Monsieur Denis ,
A la fanté de son bon Roi de France.

La tente était celle de Jean Chandos , l)
Fameux guerrier qui dormait sur le dos.
Jeanne saisit sa redoutable épée ,
Et sa culotte en velours découpée,
Ainsi jadis , David aimé de Dieu ,
Ayant trouvé Saül en certain lieu ,
Et lui pouvant ôter très bien la vie ,
De sa chemise il lui coupa partie ,
Pour faire voir à tous les Potentats
Ce qu'il put faire , & ce qu'il ne fit pas.

C

Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre amour.
Non loin du Page était une écritoire,
Dont se servait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faisait,
Pour la beauté qui son cœur séduisait.
Jeanne prend l'encre, & sa main lui dessine
Trois fleurs de lys, juste dessous l'échine;
Présage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ses Rois.
Le bon Denis voyait, se pâmant d'aïse,
Les lys Français sur une fesse Anglaise.

Qui fut penaut le lendemain matin ?
Ce fut Chandos, ayant cuvé son vin;
Car s'éveillant il vit sur ce beau Page
Les fleurs de lys. Plein d'une juste rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A son épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain; l'épée est disparue;
Point de culotte; il se frotte la vue,
Il gronde, il crie, & pense fermement
Que le grand Diable est entré dans le camp.

Ah! qu'un rayon de Soleil & qu'un âne,
Cet âne ailé qui sur son dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour!
Jeanne & Denis arrivent à la Cour.
Le doux Prélat fait par expérience

Qu'on est railleur à cette Cour de France.
Il se souvient des propos insolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus à pareille aventure
D'un saint Evêque exposer la figure.
Pour son honneur il prit un nouveau tour ;
Il s'affubla de la triste encolure
Du bon Roger Seigneur de Baudricour , *m*)
Preux Chevalier , & ferme Catholique ,
Hardi parleur , loyal & véridique ,
Malgré cela pas trop mal à la Cour.

„ Eh jour de Dieu , dit-il parlant au Prince ,
„ Vous languissez au fond d'une Province ,
„ Esclave Roi , par l'amour enchaîné ,
„ Quoi votre bras indignement repose !
„ Ce front Royal , ce front n'est couronné
„ Que de tiffus , & de mirthe , & de rose !
„ Et vous laissez vos cruels ennemis
„ Rois dans la France & sur le Trône assis !
„ Allez mourir , ou faites la conquête
„ De vos Etats ravis par ces mutins :
„ Le Diadème est fait pour votre tête ,
„ Et les lauriers n'attendent que vos mains.
„ Dieu dont l'esprit allume mon courage ,
„ Dieu dont ma voix annonce le langage ,
„ De sa faveur est prêt à vous couvrir.
„ Osez le croire , osez vous secourir :
„ Suivez du moins cette auguste Amazone ,
„ C'est votre appui , c'est le soutien du Trône ,

C ij

„ C'est par son bras que le Maître des Rois
„ Veut rétablir nos Princes & nos Loix.
„ Jeanne avec vous chassera la famille
„ De cet Anglais si terrible & si fort :
„ Devenez homme , & si c'est votre sort
„ D'être à jamais mené par une fille ,
„ Fuyez au moins celle qui vous perdit ,
„ Qui votre cœur dans ses bras amollit ;
„ Et digne enfin de ce secours étrange ,
„ Suivez les pas de celle qui vous venge.

Un Roi de France eut toujours dans le cœur
Avec l'amour un très grand fonds d'honneur.
Du vieux soldat le discours patétique
A dissipé son sommeil létargique ,
Ainsi qu'un Ange un jour du haut des airs
De sa trompette ébranlant l'univers ,
Rouvrant la tombe , animant la poussière ,
Rappellera les morts à la lumière :
Charle éveillé , Charle bouillant d'ardeur ,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.
Les seuls combats à ses yeux ont des charmes.
Il prend sa pique , il brûle de fureur.

Bientôt après la première chaleur
De ces transports où son ame est en proie ,
Il voulut voir si celle qu'on envoie
Vient de la part du Diable ou du Seigneur ,
Ce qu'il doit croire , & si ce grand prodige
Est en effet ou miracle ou prestige.
Donc se tournant vers la fière beauté ,

Le Roi lui dit d'un ton de majesté ,
Qui confondrait toute autre fille qu'elle ,
Jeanne , écoutez ; Jeanne , êtes-vous pucelle ?
Jeanne lui dit , O grand Sire , ordonnez
Que médecins lunettes sur le nez ,
Matrones , Clercs , Pedants , Apoticaïres ,
Viennent fonder ces féminins mystères ;
Et si quelqu'un se connaît à cela ,
Qu'il trouffe Jeanne , & qu'il regarde là .
A sa réponse & sage & mesurée ,
Le Roi vit bien qu'elle était inspirée .

Or fus , dit-il , si vous en savez tant ,
Fille de bien , dites-moi dans l'instant ,
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle ;
Mais parlez net. Rien du tout , lui dit-elle .
Le Roi surpris soudain s'agenouilla ,
Cria tout haut miracle , & se signa .
Incontinent la cohorte fourrée ,
Bonnet en tête , Hippocrate à la main ,
Vient observer le pur & noble sein
De l'Amazonie à leurs regards livrée : n)
On la met nuë , & monsieur le Doyen
Ayant le tout considéré très bien ,
Dessus , dessous , expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle .

L'esprit tout fier de ce brevet sacré ,
Jeanne soudain d'un pas délibéré
Retourne au Roi , devant lui s'agenouille ,

Et déployant la superbe dépouille
 Que sur l'Anglais elle a prise en passant ,
 Permets , dit-elle , ô mon Maître puissant ,
 Que sous tes loix la main de ta Servante
 Ose venger la France gémissante.
 Je remplirai tes oracles divins :
 J'ose à tes yeux jurer par mon courage ,
 Par cette épée , & par mon pucelage ,
 Que tu seras huilé bientôt à Rheims.
 Tu chasseras les Anglaises cohortes ,
 Qui d'Orléans environnent les portes.
 Viens accomplir tes augustes destins ,
 Viens , & de Tours abandonnant la rive ,
 Dès ce moment souffre que je te suive.

Les Courtisans autour d'elle pressés ,
 Les yeux au Ciel & vers Jeanne adressés ,
 Battent des mains , l'admirent , la secondent.
 Cent cris de joie à son discours répondent.
 Dans cette foule il n'est point de guerrier
 Qui ne voulût lui servir d'écuyer ,
 Porter sa lance , & lui donner sa vie ;
 Il n'en est point qui ne soit possédé
 Et de la gloire & de la noble envie
 De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
 Prêt à partir chaque Officier s'empresse :
 L'un prend congé de sa vieille maîtresse ,
 L'un sans argent , va droit à l'usurier ,
 L'autre à son hôte , & compte sans payer.
 Denis a fait déployer l'oriflamme. q)

A cet aspect le Roi Charles s'enflamme,
 D'un noble espoir à sa valeur égal.
 Cet étendart aux ennemis fatal,
 Cette Héroïne, & cet Âne aux deux ailes,
 Tout lui promet des palmes immortelles.

Denis voulut, en partant de ces lieux,
 Des deux Amants épargner les adieux.
 On eût versé des larmes trop amères,
 On eût perdu des heures toujours chères.

Agnès dormait, quoiqu'il fût un peu tard :
 Elle était loin de craindre un tel départ.
 Un songe heureux dont les erreurs la frappent,
 Lui retraçait des plaisirs qui s'échappent.
 Elle croyait tenir entre ses bras
 Le cher amant dont elle est Souveraine ;
 Songe flatteur, tu trompais ses appas :
 Son Amant fuit, & St. Denis l'entraîne.
 Tel dans Paris un Médecin prudent
 Force au régime un malade gourmand,
 A l'appétit se montre inexorable,
 Et sans pitié le fait sortir de table.

Le bon Denis eut à peine arraché
 Le Roi de France à son charmant péché,
 Qu'il courut vite à son ouaille chère,
 A sa pucelle, à sa fille guerrière ;
 Il a repris son air de bienheureux,
 Son ton dévot, ses plats & courts cheveux,
 L'anneau béni, la croffe pastorale,

40 LA PUELLE, CHANT SECOND.

Ses gants , fa croix , fa mitre Episcopale ;
Va , lui dit-il , fers la France & ton Roi ;
Mon œil benin fera toujours fur toi .
Mais au laurier du courage héroïque
Joins le rofier de la vertu pudique .
Je conduirai tes pas dans Orléans .
Lorsque Talbot , le Chef des mécréans ,
Le cœur saisi du démon de luxure ,
Croira tenir sa Présidente impure ,
Il tombera sous ton robuste bras .
Puni son crime , & ne l'imité pas ,
Sois à jamais dévôte avec courage .
Je pars , adieu ; pense à ton pucelage .
La belle en fit un serment solemnel ;
Et son patron repartit pour le Ciel .

N O T E S.

a) I L y avait alors sur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du Duc, qui sont trois Alérions, ils ont été ôtés en 1738.

b) Elle était en effet native du village de Dom Remy, fille de Jean d'Arc; & d'Isabeau, âgée alors de vingt-sept ans, & servante de cabaret; ainsi son père n'était point Curé. C'est une fiction poétique qui n'est peut-être pas permise dans un sujet grave.

c) *Montait chevaux à poil, & faisait appertifes qu'autres filles n'ont point coutume de faire*, comme dit la chronique de Monstrelet.

d) La Sorcellerie était alors si en vogue, que Jeanne d'Arc elle-même fut brûlée depuis comme forcière, sur la Requête de la Sorbonne.

e) Figure de Pallas, à laquelle le destin de Troye était attaché; presque tous les Peuples ont eu de pareilles superstitions.

f) Le jésuite Girard vaincu d'avoir eu de petites privautés avec la Demoiselle Cadière sa pénitente, fut ac-

cusé de l'avoir enforcélée en soufflant sur elle. Voyez les notes du chant troisième.

g) Débora est la première femme guerrière dont il soit parlé dans le monde. Jahel autre héroïne, enfonça un clou dans la tête du Général Sizar: on conserve ce clou dans plusieurs couvens Grecs & Latins, avec la mâchoire dont se servit Samson, la fronde de David, & le coutelet avec lequel la célèbre Judith coupa la tête du Général Holoferne, ou Olfern, après avoir couché avec lui.

b) NB. Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre auteur qui en a aussi & qui est au-dessus des préjugés, rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *beau-me*. Une brève n'a pas le même son, & ne se prononce pas comme une longue. *Jean* & *chant* se prononcent de même.

i) *Avanture décrite dans l'Enéide.*

k) *Avanture de l'Iliade.*

l) *L'un des grands Capitaines de ce tems-là.*

m) Il ne s'appellait point Roger , mais Robert : cette faute est légère ; ce fut lui qui mena Jeanne d'Arc à Tours en 1429 , & qui la présenta au Roi. C'était un bon Champenois qui n'y entendait pas finesse. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu sa devise sur la porte de ce pauvre château : c'était un sep de vigne avec la légende *Beau, dru & court.*

On peut juger par-là de l'esprit du tems.

n) Effectivement des Médecins & des Matrones visitèrent Jeanne d'Arc , & la déclarèrent Pucelle.

o) Etendart apporté par un Ange dans l'Abbaye de St. Denis , lequel était autrefois entre les mains des Comtes de Vexin.



Chant III.

CHANT TROISIEME.

Description du Palais de la sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son Amant : elle est prise par les Anglais, & sa pudeur souffre beaucoup.

C E n'est le tout d'avoir un grand courage,
 Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
 D'être tranquille à l'aspect du carnage,
 Et de conduire un monde de soldats,
 Car tout cela se voit en tous climats,
 Et tour-à-tour ils ont cet avantage.
 Qui me dira si nos ardens Français
 Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
 Sont plus savans que l'intrepide Anglais?
 Si le Germain l'emporte sur l'Ibère?
 Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
 Le grand Condé fût battu par Turenne; a)
 Le fier Villars fût vaincu par Eugène. b)
 De Stanislas le vertueux support,
 Ce Roi soldat, Don Quichote du Nord,
 Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
 N'a-t-il pas vû dans le fond de l'Ukraine,
 A Pultava tous ses lauriers flétris, c)
 Par un rival objet de ses mépris?

Un beau secret serait, à mon avis,

De bien favoir éblouir le vulgaire ,
De s'établir un divin caractère ,
D'en imposer aux yeux des ennemis ;
Car les Romains , à qui tout fut soumis ,
Domtaient l'Europe au milieu des miracles.
Le Ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter , Mars , Pollux & tous les Dieux
Guidaient leur Aigle , & combattaient pour eux .
Ce grand Bacchus qui mit l'Asie en cendre ,
L'antique Hercule & le fier Alexandre ,
Pour mieux régner sur les peuples conquis ,
De Jupiter ont passé pour les fils :
Et l'on voyait les Princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre ,
Tomber du trône & leur offrir des vœux .

Denis suivit ces exemples fameux ;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle ,
Et que Bedford , & l'amoureux Talbot ,
Et Tirconel , & Chandos l'indévoth ,
Crussent la chose , & qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane .
Il s'en va prendre un vieux Bénédictin ,
Non tel que ceux dont le travail immense
Vient d'enrichir les Libraires de France ;
Mais un Prieur engraisé d'ignorance ,
Et n'ayant lû que son Missel Latin :
Frère Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage .

Devers la Lune où l'on tient que jadis
Était placé des fous le Paradis, *d*)
Sur les confins de cet abîme immense,
Où le chaos, & l'Érèbe, & la nuit,
Avant les tems de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puissance.
Il est un vaste & caverneux séjour
Peu caressé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuse,
Froide, tremblante, incertaine & trompeuse :
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air est peuplé de petits farfadets.
De ce pays la Reine est la sottise.
Ce vieil enfant porte une barbe grise,
Oeil de travers, & bouche à la Danchet. *e*)
Sa lourde main tient pour sceptre un hochet.
De l'ignorance elle est, dit-on, la fille.
Près de son trône est sa sotte famille,
Le ~~roi~~ orgueil, l'opiniâtreté,
Et la paresse & la crédulité.
Elle est servie, elle est flattée en Reine ;
On la croirait en effet Souveraine ;
Mais ce n'est rien qu'un fantôme impuissant,
Un Chilperic, un vrai Roi fainéant.
La fourberie est son ministre avide.
Tout est réglé par ce Maire perfide ;
Et la sottise est son digne instrument.
Sa Cour plénière est à son gré fournie
De gens profonds en fait d'Astrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,

Dupes , fripons , & partant toujours crus.

C'est là qu'on voit les maîtres d'alchimie
Faisant de l'or , & n'ayant pas un sou ,
Les Roses-croix , & tout ce peuple fou
Argumentant sur la Théologie.

Le gros Lourdis pour aller en ces lieux
Fut donc choisi parmi tous ses confrères.
Lorsque la nuit couvrait le front des Cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères ,
Enveloppé dans le sein du repos ,
Il fut conduit au Paradis des sots. f)
Quand il y fut , il ne s'étonna guères :
Tout lui plaisait , & même en arrivant ,
Il crut encor être dans son couvent.

Il vit d'abord la suite emblématique
Des beaux tableaux de ce séjour antique.
Caco-Démon qui ce grand temple orna ,
Sur la muraille à plaisir grifonna
Un long croquis de toutes nos sottises ,
Traits d'étourdi , pas de clerc , balourdifes ,
Projets mal faits , plus mal exécutés ,
Et tous les mois du mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuses ,
Parmi ces flots d'imposteurs & de buses ,
On voit surtout un superbe Ecoffais ,
Lafs est son nom ; nouveau Roi des Français ,
D'un beau papier il porte un diadème ,
Et sur son front il est écrit *système* , g)

Environné de grands balots de vent ;
 Sa noble main les donne à tout venant :
 Prêtres , Catins , guerriers , gens de justice ,
 Lui vont porter leur or par avarice.

Ah quel spectacle ! Ah vous êtes donc là ,
 Tendre Escobar , *suffisant b*) Molina ,
 Petit Doucin dont la main pateline
 Donne à baïser une bulle Divine,
 Que le Tellier *i*) lourdement fabriqua ,
 Dont Rome même en secret se moqua ,
 Et qui chez nous est la noble origine
 De nos partis , de nos divisions ,
 Et qui pis est , de volumes profonds
 Remplis , dit-on , de poisons hérétiques ,
 Tous poisons froids , & tous soporifiques.
 Les combattans nouveaux Bellérophons ,
 Dans cette nuit montés sur des chimères ,
 Les yeux bandés cherchent leurs adversaires ;
 De longs sifflets leur servent de clairons ,
 Et dans leur docte & sainte frénésie ,
 Ils vont frappant à grands coups de vessie.
 Ciel , que d'écrits , de disquisitions ,
 De mandemens & d'explications ,
 Que l'on explique encor peur de s'entendre !
 O Croniqueur des héros du Scamandre ,
 Toi qui jadis des grenouilles , des rats
 Si doctement as chanté les combats ,
 Sors du tombeau , vien célébrer la guerre
 Que pour la bulle on fera sur la terre.

Le Janféniſte eſclave du deſtin ,
 Enfant perdu de la *grace efficace* ,
 Dans ſes drapeaux porte un Saint Auguſtin ,
 Et pour *plusieurs* il marche avec audace. *k*)
 Les ennemis s'avancent tout courbés
 Deſſus le dos de cent petits Abbés.

Ceſſez , ceſſez , ô diſcordes civiles ;
 Tout va changer , place , place , imbéciles.
 Un grand tombeau ſans ornement , ſans art ,
 Eſt élevé non loin de Saint Médard. *l*)
 L'eſprit divin pour éclairer la France
 Sous cette tombe enferme ſa puiffance ;
 L'aveugle y court , & d'un pas chancelant
 Aux quinze - vingt retourne en tâtonnant.
 Le boiteux vient clopinant ſur ſa tombe ,
 Crie *hoſanna* , faute , gigotte , & tombe.
 Le ſourd approche , écoute , & n'entend rien.
 Tout auſſi-tôt de pauvres gens de bien
 D'aïſe pâmés , vrais témoins de miracle ,
 Du bon *Paris* baiſent le tabernacle. *m*)
 Frère Lourdis fixant ſes deux gros yeux ,
 Voit ce ſaint œuvre , en rend graces aux Cieux ,
 Joint les deux mains , & riant d'un ſot rire ,
 Ne comprend rien , & toute choſe admire.

Ah ! le voici ce ſavant tribunal ,
 Moitié Prélats , & moitié monacal ;
 D'inquiſiteurs une troupe ſacrée ,
 Eſt là pour Dieu de sbires entourée.
 Ces ſaints Docteurs aſſis en jugement ,

Ont

Ont pour habit plumes de chat-huant ;
 Oreilles d'âne ornent leur tête auguste :
 Et pour peser le juste avec l'injuste ,
 Le vrai , le faux , balance est dans leurs mains.
 Cette balance a deux larges bassins ;
 L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent ,
 Le bien , le sang des pénitens qu'ils croquent ;
 Dans l'autre sont bulles , brefs , orémus ,
 Beaux chapelets , scapulaires , agnus.
 Aux pieds bénits de la docte assemblée ,
 Voyez-vous pas le pauvre Galilée , n)
 Qui tout contrit leur demande pardon ,
 Bien condamné pour avoir eu raison ?

Murs de Loudun , quel nouveau feu s'allume ?
 C'est un Curé que le bucher consume :
 Douze faquins ont déclaré forcier ,
 Et fait griller Messire Urbain Grandier. o)

Galigai , ma chère Mârechale , p)
 Ah , qu'aux savans notre France est fatale !
 Car on te chauffe en feu brillant & clair ,
 Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
 Je vois plus loin cet arrêt authentique , q)
 Pour Aristote , & contre l'émétique.

Venez , venez , mon beau père Girard , r)
 Vous méritez un long article à part.
 Vous voilà donc , mon confesseur de fille ,
 Tendre dévot qui prêchez à la grille ;
 Que dites-vous des pénitens appas
 De ce tendron converti dans vos bras ?

D

J'estime fort cette douce aventure.
Tout est humain , Girard , en votre fait :
Ce n'est pas là pécher contre nature :
Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais , mon ami , je ne m'attendais guère
De voir entrer le Diable en cette affaire.
Girard , Girard , tous tes accusateurs ,
Jacobin , Carme , & faiseur d'écriture ,
Juges , témoins , ennemis , protecteurs ,
Aucun de vous n'est forcier , je vous jure.
Lourdis enfin voit nos vieux Parlemens
De vingt Prélats brûler les Mandemens ,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme saint Ignace ;
Mais , à leur tour , eux-même on les proscriit :
Quênél en pleure & saint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur destin tragique ,
Et s'en console à l'Opéra-comique.

O toi , sottife ! ô grosse Dêité :
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cibèle féconde
N'avait jadis donné de Dieux au monde ,
Qu'avec plaisir ton grand œil hébété
Voit tes enfans dont ma patrie abonde ;
Sots traducteurs , & sots compilateurs ,
Et sots auteurs , & non moins sots lecteurs :
Je t'interroge , ô suprême puissance !
Daigne m'apprendre en cette foule immense
De tes Enfans qui sont les plus chéris ,

Les plus féconds en lourds & plats écrits ,
 Les plus constans à broncher comme à braire
 A chaque pas dans la même carrière :
 Ah ! je connais que tes soins les plus doux
 Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.

Tandis qu'ainfi Denis notre bon père
 Devers la lune en secret préparait
 Contre l'Anglais cet innocent mystère ,
 Une autre scène en ce moment s'ouvrait ,
 Chez les grands fous du monde sublunaire.
 Charle est déjà parti pour Orléans ,
 Ses étendarts flottent au gré des vents.
 A ses côtés Jeanne le casque en tête ,
 Déjà de Rheims lui promet la conquête.
 Voyez-vous pas ces jeunes écuyers ,
 Et cette fleur de loyaux Chevaliers ?
 La lance au poing cette troupe environne
 Avec respect notre sainte Amazone.
 Ainsi l'on voit le sexe masculin
 A Fontevraux servir le féminin. s)
 Le Sceptre est là dans les mains d'une femme ;
 Et père Anselme est béni par Madame.

La belle Agnès en ces cruels momens ,
 Ne voyant plus son amant qu'elle adore ,
 Cède au chagrin dont l'excès la dévore ;
 Un froid mortel s'empare de ses sens.
 L'ami Bonneau toujours plein d'industrie ,
 En cent façons la rappelle à la vie.
 Elle ouvre encor ses yeux , ces doux vainqueurs ,

Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs :
Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre ,
C'en est donc fait , dit-elle , on me trahit.
Où va-t-il donc ? que veut-il entreprendre ?
Etait-ce là le serment qu'il me fit ,
Lorsqu'à sa flamme il me fit descendre ?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre
Sans mon amant , seule au milieu d'un lit :
Et cependant cette Jeanne hardie ,
Non des Anglais , mais d'Agnès ennemie ,
Va contre moi lui prévenir l'esprit.
Ciel ! que je hais ces créatures fières ,
Soldats en jupe , hommages Chevalières , t)
Du sexe mâle affectant la valeur ,
Sans posséder les agrémens du nôtre ,
A tous les deux prétendant faire honneur ,
Et qui ne font ni de l'un ni de l'autre.
Disant ces mots elle pleure & rougit ,
Frémit de rage , & de douleur gémit.
La jalousie en ses yeux étincelle ,
Puis tout-à-coup d'une ruse nouvelle
Le tendre amour lui fournit le dessein.

Vers Orléans elle prend son chemin ,
De Dame Alix & de Bonneau suivie.
Agnès arrive en une hôtellerie ,
Où dans l'instant lasse de chevaucher ,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme ,
Et cependant subtilement s'informe

Où couche Jeanne , où l'on met son harnois :
Puis dans la nuit se glisse en tapinois ,
De Jean Chandos prend la culotte , & passe
Ses cuisses entre , & l'aiguillette lace ;
De l'amazone elle prend la cuirasse.
Le dur acier forgé pour les combats ,
Presse & meurtrit ses membres délicats.
L'ami Bonneau la soutient sous les bras.

La belle Agnès dit alors à voix basse ,
Amour , amour , maître de tous mes sens ,
Donne la force à cette main tremblante ,
Fai-moi porter cette armure pesante ,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière ,
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire :
Je le suivrai ; qu'il permette aujourd'hui
Que ce soit moi qui combatte avec lui ;
Et si jamais la terrible tempête
Des dards Anglais vient menacer sa tête ,
Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas ,
Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas ,
Qu'il vive heureux , que je meure pâmée
Entre ses bras , & que je meure aimée.
Tandis qu'ainsi cette belle parlait ,
Et que Bonneau ses armes lui mettait ,
Le Roi Charlot à trois milles était.

La tendre Agnès prétend à l'heure même
Pendant la nuit aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vêtue & pliant sous le poids ,

N'en pouvant plus , maudissant son harnois ,
 Sur un cheval elle s'en va juchée ,
 Jambe meurtrie , & la fesse écorchée.
 Le gros Bonneau sur un normand monté ,
 Va lourdement & ronfle à son côté.
 Le tendre amour , qui craint tout pour la belle ,
 La voit partir & soupire pour elle.

Agnès à peine avait gagné chemin ,
 Qu'elle entendit devers un bois voisin
 Bruit de chevaux , & grand cliquetis d'armes.
 Le bruit redouble ; & voici des gendarmes ,
 Vêtus de rouge , & pour comble de maux ,
 C'était les gens de Monsieur Jean Chandos.
 L'un d'eux s'avance , & demande *qui vive ?*
 A ce grand cri notre amante naïve
 Songeant au Roi , répondit sans détour ,
Je suis Agnès , vive France , & l'amour.
 A ces deux noms que le Ciel équitable
 Voulut unir du nœud le plus durable ,
 On prend Agnès , & son gros confident ;
 Ils sont tous deux menés incontinent
 A ce Chandos , qui terrible en sa rage
 Avait juré de venger son outrage ,
 Et de punir les brigands ennemis
 Qui sa culotte & son fer avaient pris.

Dans ces momens où la main bienfaisante
 Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts ,
 Quand les oiseaux reprennent leurs concerts ,
 Qu'on sent en soi sa vigueur renaissante ,

Que les désirs pères des voluptés
Sont par les sens dans notre ame excités,
Dans ces momens, Chandos, on te présente
La belle Agnès, plus belle & plus brillante
Que le soleil au bord de l'Orient.
Que sentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lors que tu vis cette nymphe si belle
A tes côtés, & tes grégues sur elle ?

Chandos pressé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de son regard lascif.
Agnès en tremble, & l'entend qu'il marmotte
Entre ses dents : *je r'aurai ma culotte.*
A son chevet d'abord il la fait seoir :
Quittez, dit-il, ma belle prisonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainsi parlant plein d'ardeur & d'espoir,
Il la décasque, il vous la décuirasse :
La belle Agnès s'en défend avec grace ;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Pensant à Charles, & soumise au vainqueur.
Le gros Bonneau que le Chandos destine
Au digne emploi de chef de sa cuisine,
Va dans l'instant mériter cet honneur ;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô Nation Française,
Pâtés d'anguille, & gigots à la braise.

Monsieur Chandos, hélas que faites-vous ?
Disait Agnès d'un ton timide & doux.
Pardieu, dit-il (tout Héros Anglais jure), u)

Quelqu'un m'a fait une sanglante injure.
 Cette culotte est mienne ; & je prendrai
 Ce qui fut mien où je le trouverai.
 Parler ainsi , mettre Agnès toute nue ,
 C'est même chose ; & la belle éperdue
 Tout en pleurant était entre ses bras ,
 Et lui disait , Non je n'y consens pas.

Dans l'instant même un horrible fracas
 Se fait entendre ; on crie , alerte , aux armes ,
 Et la trompette , organe du trépas ,
 Sonne la charge , & porte les allarmes.
 A son réveil Jeanne cherchant en vain
 L'affublement du harnois masculin ,
 Son bel armet ombragé de l'aigrette ,
 Et son haubert , x) & sa large braguette , y)
 Sans raisonner saisit soudainement ,
 D'un Ecuyer le dur accoutrement ,
 Monte à cheval sur son âne , & s'écrie ,
 Venez venger l'honneur de la patrie.
 Cent Chevaliers s'empresseient sur ses pas ,
 Ils sont suivis de six cent vingt soldats,

Frère Lourdis , en ce moment de prise ,
 Du beau palais où règne la sottise
 Est descendu chez les Anglais guerriers ,
 Environné d'atômes tout grossiers ,
 Sur son gros dos portant balourderies ,
 Oeuvres de Moine , & belles âneries,
 Ainsi bâti , si-tôt qu'il arriva ,
 Sur les Anglais sa robe il secoua ,

Son ample robe , & dans leur camp versa
Tous les trésors de sa crasse ignorance ,
Trésors communs au bon pays de France.
Ainsi des nuits la noire Dèité ,
Du haut d'un char d'ébène marqueté ,
Répand sur nous les pavots & les songes ,
Et nous endort dans le fein des mensonges.

N O T E S.

a) A La fameuse bataille des Dunes près de Dunkerke.

b) A Malplaquet près de Mons en 1709.

c) Aussi en 1709.

d) On appelloit autrefois *Paradis des fous*, *Paradis des fots*, les Limbes ; & on plaça dans ces Limbes les ames des

imbécilles & des petits enfans morts sans batême. *Limbe* signifie *bord*, *bordure*, & c'étoit vers les bords de la Lune qu'on avoit établi ce Paradis. Milton en parle ; il fait passer le Diable par le Paradis des fots : *the Paradise of fools*.

e) Ceci paraît une allusion aux fameux couplets de Rouseau.

Je te vois , innocent Danchet ,
Grands yeux ouverts , bouche béante.

Une bouche à la Danchet, étoit devenu une espèce de proverbe. Ce Danchet étoit un poète médiocre , qui a fait quelques pièces de Théâtre, &c.

f) Ce sont les Limbes inventés, dit-on, par un nommé Pierre Chrisologue. C'est là qu'on envoie tous les petits enfans qui meurent sans avoir été batisés. Car, s'ils meurent à 15 ans, ils sont damnés sans difficulté.

g) Le système fameux du Sieur *Lafs* ou *Lam* Ecoffais, qui bouleversa tant de fortunes en France depuis 1718 jusqu'à 1720, avoit encor lais-

sé des traces funestes, & l'on s'en ressentait en 1730, qui fut le tems où nous jugeons que l'auteur commença ce Poème.

h) On connoit assez par les excellentes *Lettres Provinciales*, les Casnistes *Escobar* & *Molina*. Ce *Molina* est appelé ici *suffisant*, par allusion à la grace *suffisante* & *versatile*, sur laquelle il avoit fait un système absurde, comme celui de ses adverfaires.

i) Le Tellier jésuite, fils d'un Procureur de Vire en Basse-Normandie, Confesseur de LOUIS XIV, auteur de *la Bulle*, & de tous les trou-

bles qui la suivirent; exilé pendant la Régence, & dont la mémoire est abhorrée de nos jours. Le Père Doucin était son premier Ministre.

k) Les Jansénistes disent que le Messie n'est venu que pour plusieurs.

l) Ceci désigne les Convulsionnaires, & les miracles attestés par des milliers de Jansénistes, miracles dont Carré Mongeron fit imprimer un gros recueil qu'il présenta au Roi Louis XV.

m) Le bon *Paris* était un

Un décroteur à la Royale
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grace spéciale
D'être boiteux de l'autre pié.

Ce St. Paris fit trois ou quatre cent miracles de cette espèce: il aurait ressuscité des morts

Diacre imbécille, mais qui étant un des Jansénistes les plus zélés, & les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un Saint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier sur la tombe de ce bon homme au cimetière d'une Eglise de Paris, érigée à un Saint Médard, qui d'ailleurs est peu connu. Ce St. Médard n'avait jamais fait de miracles, mais l'abbé Paris en fit une multitude. Le plus marqué est celui que Madame la Duchesse du Maine célébra dans cette chanson.

si on l'avait laissé faire, mais la police y mit ordre: de là ce distique connu.

De par le Roi, défense à Dieu,
D'opérer miracle en ce lieu.

n) Galilée, le fondatent de la philosophie en Italie, fut condamné par la congrégation du Saint Office, mis en prison, & traité très durement, non-seulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

de Loudun, condamné au feu en 1629 par une commission du Conseil, pour avoir mis le Diable dans le corps de quelques religieuses. Un nommé la Menardaye a été assez imbécille pour faire imprimer en 1749. un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces possessions.

o) Urbain Grandier curé.

p) *Galigai*. Eléonore Galigai, fille de grande qualité attachée à la Reine Marie de Médicis, & sa Dame d'honneur, épouse de *Concino Concini* Florentin, Marquis d'Ancre, Maréchal de France, fut non-seulement décapitée à la Grève en 1617, comme il est dit dans l'abrégé chron. de l'Hist. de France, mais fut brûlée comme sorcière, & ses biens furent donnés à ses ennemis. Il n'y eut que cinq Conseillers qui indignés d'une horreur si absurde, ne voulurent pas assister au jugement.

q) Le Parlement sous *Louis XIII* défendit sous peine des galères qu'on enseignât une autre doctrine que celle d'Aristote, & défendit ensuite l'émétique, mais sans condamner aux galères les Médecins ni les malades. *Louis XIV* fut guéri à Calais par l'émétique, & l'arrêt du Parlement perdit de son crédit.

r) L'histoire du Jésuite Girard & de la Cadière est assez publique; le Jésuite fut condamné au feu comme sorcier par la moitié du Parlement d'Aix, & absous par l'autre moitié.

s) *Fontevraud*, *Fontevraux*; *Fons - Ebraaldi* est un bourg en Anjou à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre Abbaye de filles, chef-d'ordre, érigée par Robert d'Arbrissel né en 1047, &

mort en 1117. Après avoir fixé ses tabernacles à la forêt de Fontevraud, il parcourut nus pieds les Provinces du Royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, & les attirer dans son cloître; il fit de grandes conversions en ce genre, entr'autres dans la ville de Rouen. Il persuada à la célèbre Reine Bertrade de prendre l'habit de Fontevraux, & il établit son ordre par toute la France. Le Pape Paschal II le mit sous la protection du St. Siège en 1106. Robert quelque tems avant sa mort, en conféra le Généralat à une Dame, nommée Pétronille du Chemillé, & voulut que toujours une femme succédât à une autre femme dans la dignité de Chef de l'ordre, commandant également aux Religieux comme aux Religieuses. Trente-quatre ou trente-cinq abbeses ont succédé jusqu'à ce jour à Pétronille, parmi lesquelles on compte quatorze Princesses, & dans ce nombre, cinq de la maison de Bourbon. Voyez sur cela Ste. Marthe dans le 4^e. vol. du *Gallia Christiana* & le *Clypeus ordinis Fontevrauldensis* du Père de la Mainferme.

t) Il y a grande apparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'Arioste & du Tasse. Elles devaient être un peu mal-propres; mais les Chevaliers n'y regardaient pas de si près.

u) Les Anglais jurent *by god, damn me, blood* &c. les Allemands *sacrement* ; les Français par un mot qui est au jurement des Italiens ce que l'action est à l'instrument ; les Espagnols *voto à Dios*. Un révérend Père Récollet a fait un livre sur les juremens de toutes les nations, qui sera probablement très exact & très instructif. On l'imprime actuellement.

x) *Haubert, Aubergeon*, cotte d'armes ; elle était d'ordinaire composée de mailles de fer, quelquefois convertie de soie ou de laine blanche ; elle avait des manches larges & un gorgerin. Les fiefs de *Haubert*, sont ceux dont le Seigneur avait droit de porter cette cotte.

y) *Braguette*, de *Braye, Bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chausses, & souvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on présentait aux Dames. Rabelais parle d'un beau livre, intitulé, *De la dignité des braguettes* : c'était la prérogative distinctive du sexe le plus noble ; c'est pourquoi la Sorbonne présenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six Evêques de France assistés de l'Evêque de Vinchester la condamnèrent au feu ; ce qui était bien juste ; c'est dommage que cela n'arrive pas plus souvent, mais il ne faut désespérer de rien.



Chant IV

CHANT QUATRIÈME.

Jeanne & Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château de Conculix.

SI j'étais Roi , je voudrais être juste ,
 Dans le repos maintenir mes sujets ,
 Et tous les jours de mon empire auguste
 Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
 Que si j'étais Contrôleur des finances ,
 Je donnerais à quelques beaux esprits ,
 Par-ci , par-là , de bonnes ordonnances ;
 Car après tout leur travail vaut son prix.
 Que si j'étais Archevêque à Paris ,
 Je tâcherais avec le Moliniste
 D'appivoiser le rude Janséniste :
 Mais si j'aimais une jeune beauté ,
 Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle ;
 Et chaque jour une fête nouvelle ,
 Chassant l'ennui de l'uniformité ,
 Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
 Heureux Amants , que l'absence est cruelle !
 Que de danger on effuye en amour !
 On risque hélas , dès qu'on quitte sa belle ,
 D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandos à peine avait la joie
 De s'ébaudir sur sa nouvelle proie ,
 Quand tout-à-coup Jeanne de rang en rang

Porte la mort & fait couler le sang.
 De Débora la redoutable lance
 Perce Dildo si fatal à la France ,
 Lui qui pillà les trésors de Clervaux ,
 Et viola les sœurs de Fontevraux.
 D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
 A Fonkinar digne d'aller en Grève.
 Cet impudent né dans les durs climats
 De l'Hibernie au milieu des frimats ,
 Depuis trois ans faisait l'amour en France ,
 Comme un enfant de Rome ou de Florence.
 Elle terrasse & Milord Halifax ,
 Et son cousin l'impertinent Borax ,
 Et Midarblou qui renia son père ,
 Et Bartonay qui fit cocu son frère.
 A son exemple on ne voit Chevalier ,
 Il n'est gendarme , il n'est bon écuyer ,
 Qui dix Anglais n'enfile de sa lance.
 La mort les fuit , la terreur les devance.
 On croyait voir en ce combat affreux
 Un Dieu puissant qui combat avec eux.

Parmi le bruit de l'horrible tempête
 Frère Lourdis criait à pleine tête ;
*Elle est pucelle ; Anglais , frémissez tous ,
 C'est Saint Denis qui l'arme contre vous ,
 Elle est pucelle , elle a fait des miracles ;
 Contre son bras vous n'avez point d'obstacles.
 Vite à genoux , excréments d'Albion ,
 Demandez-lui sa bénédiction.*

Le

Le fier Talbot écumant de colère ,
 Incontinent fait empoigner le Frère ;
 On vous le lie , & le Moine content
 Sans s'émouvoir continuait criant :
 Je suis Martyr ; Anglais , il faut me croire ;
 Elle est pucelle , elle aura la victoire ,

L'homme est crédule , & dans son faible cœur
 Tout est reçu ; c'est une molle argile.
 Mais que surtout il paraît bien facile
 De nous surprendre & de nous faire peur !
 Du bon Lourdis le discours extatique
 Fit plus d'effet sur le cœur des soldats ,
 Que l'amazone & sa troupe héroïque
 N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
 Ce vieil instinct qui fait croire aux prodiges ,
 L'esprit d'erreur , le trouble , les vertiges ,
 La froide crainte & les illusions
 Ont fait tourner la tête des Bretons,
 De ces Bretons la nation hardie
 Avait alors peu de philosophie ;
 Mains Chevaliers étaient des esprits lourds.
 Les beaux esprits ne font que de nos jours ,

Le preux Chandos toujours plein d'assurance ,
 Criait aux siens : Conquérans de la France ,
 Marchez à droite ; il dit , & dans l'instant
 On tourne à gauche , & l'on fuit en jurant.
 Ainsi jadis dans ces plaines fécondes ,
 Que de l'Euphrate environnent les ondes ,

Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des Cieux, a)
Dieu ne voulant d'un pareil voisinage,
En cent jargons transmua leur langage.
Si-tôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait;
Et cette gent de qui Dieu se moquait,
Se sépara, laissant là son ouvrage.

On fait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les assiégeans.
La renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la *pucelle*;
Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français; ces fous sont pleins d'honneur:
Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, & la Hire, & Saintrailles,
Et Richemont, sont sortis des murailles,
Croyant déjà chasser les ennemis,
Et criant tous; Où font-ils? où font-ils?

Ils n'étaient pas bien loin; car près des portes
Sire Talbot, homme de très grand sens,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,
En embuscade avait mis dix cohortes.

Sire Talbot a depuis plus d'un jour
Juré tout haut par St. George & l'amour,

Qu'il entrerait dans la ville assiégée ;
 Son ame était vivement partagée :
 Du gros Louvet , la superbe moitié
 Avait pour lui plus que de l'amitié ,
 Et ce héros qu'un noble espoir enflamme
 Veut conquérir & la ville & sa Dame.
 Nos Chevaliers à peine ont fait cent pas ,
 Que ce Talbot leur tombe sur les bras ;
 Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
 Champs d'Orléans , noble & petit théâtre
 De ce combat terrible , opiniâtre ,
 Le sang humain dont vous futes couverts
 Vous engraisa pour plus de cent hivers.
 Jamais les champs de Zama , *b*) de Pharsale , *c*)
 De Malplaquet la Campagne fatale , *d*)
 Célèbres lieux couverts de tant de morts ,
 N'ont vû tenter de plus hardis efforts.
 Vous eussiez vû les lances hérissées ,
 L'une sur l'autre en cent tronçons cassées ;
 Les Ecuyers , les chevaux renversés ,
 Dessus leurs pieds dans l'instant redressés ;
 Le feu jaillir des coups de cimenterre ,
 Et du soleil redoubler la lumière ;
 De tous côtés , voler , tomber à bas
 Epaules , nés , mentons , pieds , jambes , bras.

Du haut des Cieux les Anges de la guerre ,
 Le fier Michel , & l'exterminateur ;
 Et des Persans le grand flagellateur , *e*)
 Avaient les yeux attachés sur la terre ,

Et regardaient ce combat plein d'horreur.

Michel alors prit les vastes balances f)
 Où dans le Ciel on pèse les humains.
 D'une main sûre il pesa les Destins ,
 Et les Héros d'Angleterre & de France.
 Nos Chevaliers pesés exactement ,
 Légers de poids par malheur se trouvèrent :
 Du grand Talbot les destins l'emportèrent :
 C'était du Ciel un secret jugement.
 Le Richemont se voit incontinent
 Percé d'un trait de la hanche à la fesse ;
 Le vieux Saintraille au dessus du genou ,
 Le beau la Hire , ah je n'ose dire où ;
 Mais que je plains sa gentille maîtresse !
 Dans un marais la Trimouille enfoncé
 N'en put sortir qu'avec un bras cassé :
 Donc à la ville il falut qu'ils revinssent
 Tout éclopés , & qu'au lit ils se tinssent.
 Voilà comment ils furent bien punis ;
 Car ils s'étaient moqués de Saint Denis.

Comme il lui plaît Dieu fait justice ou grace :
 Quelnel g) l'a dit , nul ne peut en douter.
 Or il lui plut le bâtard excepter
 Des étourdis dont il punit l'audace.
 Un chacun d'eux laidement ajusté
 S'en retourna sur un brancard porté ,
 En maugréant & Jeanne & sa fortune.
 Dunois n'ayant égratignure aucune ,
 Pouffe aux Anglais plus prompt que les éclairs :

Il fend leurs rangs , se fait jour à travers ,
 Passe , & se trouve aux lieux où la pucelle
 Fait tout tomber , où tout fuit devant elle.
 Quand deux torrens , l'effroi des laboureurs ,
 Précipités du sommet des montagnes ,
 Mêlent leurs flots , rassemblent leurs fureurs ,
 Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes :
 Plus dangereux étaient Jeanne & Dunois ,
 Unis ensemble & frappans à la fois.

Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent ,
 Si rudement les Anglais ils chassèrent ,
 Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
 La nuit survint ; Jeanne & l'autre Héros
 N'entendant plus ni Français ni Chandos ,
 Font tous deux halte en criant *vive France*.
 Au coin d'un bois où régnait le silence :
 Au clair de Lune ils cherchent le chemin ,
 Ils viennent , vont , tournent , le tout en vain ;
 Enfin rendus ainsi que leur monture ,
 Mourans de faim & lassés de chercher ,
 Ils maudissaient la fatale aventure
 D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
 Tel un vaisseau sans voile , sans bouffole ,
 Tournoie au gré de Neptune & d'Eole.

Un certain chien qui passa tout auprès ,
 Pour les sauver sembla venir exprès ;
 Ce chien approche , il jappe , il leur fait fête ,
 Virant sa queue & portant haut sa tête :
 Devant eux marche , & se tournant cent fois ,

Il paraissait leur dire en son patois :
 Venez par-là , Messieurs , suivez-moi vite ;
 Venez , vous dis-je , & vous aurez bon gîte.
 Nos deux Héros entendirent fort bien
 Par ces façons ce que voulait ce chien.
 Ils suivent donc guidés par l'espérance ,
 En priant Dieu pour le bien de la France ,
 En se faisant tous deux de tems en tems
 Sur leurs exploits de très beaux complimens.
 Du coin lascif d'une vive prunelle
 Dunois lorgnait malgré lui la pucelle ,
 Mais il savait qu'à son bijou caché
 De tout l'Etat le sort est attaché ,
 Et qu'à jamais la France est ruinée ,
 Si cette fleur se cueille avant l'année.
 Il étouffait noblement ses desirs ,
 Et préférerait l'Etat à ses plaisirs.
 Et cependant quand la route mal sûre
 De l'âne saint faisait clocher l'allure ,
 Dunois ardent , Dunois officieux ,
 De son bras droit retenait sa guerrière ,
 Et Jeanne d'Arc en clignotant des yeux ,
 De son bras gauche étendu par derrière
 Serrait aussi ce héros vertueux :
 Dont il advint , tandis qu'ils chevauchèrent ,
 Que très souvent leurs bouches se touchèrent ,
 Pour se parler tous les deux de plus près
 De la patrie & de ses intérêts.

On m'a conté , ma belle Konismare , b)

Que Charle douze , en son humeur bizarre ,
Vainqueur des Rois & vainqueur de l'amour ,
N'osa t'admettre à sa brutale Cour.
Charle craignit de te rendre les armes ;
Il se sentit , il évita tes charmes :
Mais tenir Jeanne , & ne point y toucher ,
Se mettre à table , avoir faim sans manger ,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois ressemble à Robert d'Arbrisselle i) ,
A ce grand Saint qui se plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes fessues ,
A caresser quatre cuisses dodues ,
Quatre tetons , & le tout sans pécher.

Au point du jour apparut à leur vue
Un beau Palais d'une vaste étendue :
De marbre blanc était bâti le mur ;
Une Dorique & longue colonade
Porte un balcon formé de jaspe pur ;
De porcelaine était la balustrade.
Nos Paladins enchantés , éblouis ,
Crurent entrer tout droit en Paradis.
Le chien aboye ; aussi-tôt vingt trompettes
Se font entendre , & quarante estafiers
A pourpoints d'or , à brillantes braguettes ,
Viennent s'offrir à nos deux Chevaliers.
Très galamment deux jeunes écuyers
Dans le Palais par la main les conduisent ,
Dans des bains d'or filles les introduisent
Honnêtement ; puis lavés , essuyés ,

E iij

D'un déjeuner amplement festoyés,
 Dans de beaux lits brodés ils se couchèrent ;
 Et jusqu'au soir en Héros ils ronfièrent.

Il faut savoir que le Maître & Seigneur
 De ce logis digne d'un Empereur,
 Etait le fils de l'un de ces Génies
 Des vastes Cieux habitans éternels,
 De qui souvent les grandeurs infinies
 S'humanifiaient chez les faibles mortels.
 Or cet esprit mêlant sa chair divine
 Avec la chair d'une Bénédicteine,
 En avait eu le noble Hermaphrodix,
 Grand Négromant, & le très digne fils
 De cet incube & de la mère Allix.
 Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
 Son géniteur descendant de sa sphère,
 Lui dit, Enfant, tu me dois la lumière ;
 Je viens te voir, tu peux former des vœux ;
 Souhaite, parle, & je te rends heureux.
 Hermaphrodix né très voluptueux,
 Et digne en tout de sa belle origine,
 Dit : Je me sens de race bien divine,
 Car je rassemble en moi tous les desirs ;
 Et je voudrais avoir tous les plaisirs.
 Des voluptés rassasiez mon antre ;
 Je veux aimer comme homme & comme femme ;
 Etre la nuit du sexe féminin,
 Et tout le jour du sexe masculin.
 L'incube dit : *Tel sera ton destin ;*

Et dès ce jour la ribaude figure
 Jouit des droits de sa double nature.
 Ainsi Platon le confident des Dieux, &)
 A prétendu que nos premiers ayeux
 D'un pur limon pétri des mains divines,
 Nés tous parfaits, & nommés androgines,
 Egalement des deux sexes pourvus,
 Se suffisaient par leurs propres vertus.
 Hermaphrodix était bien au-dessus ;
 Car se donner du plaisir à soi-même
 Ce n'est pas là le sort le plus divin,
 Il est plus beau d'en donner au prochain,
 Et deux à deux est le bonheur suprême.
 Ses courtisans disaient que tour-à-tour
 C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
 De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
 Des Bacheliers ou des veuves gentilles.

Hermaphrodix avait oublié net
 De demander un don plus nécessaire,
 Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
 Un don charmant, eh quoi ? celui de plaire.
 Dieu pour punir cet effrené paillard,
 Le fit plus laid que Samuël Bernard ;
 Jamais ses yeux ne firent de conquêtes ;
 C'est vainement qu'il prodiguait les fêtes,
 Les longs repas, les danses, les concerts,
 Quelquefois même il composait des vers.
 Mais quand le jour il tenait une belle,
 Et quand la nuit sa vanité femelle

Se foumettait à quelque audacieux ,
Le Ciel alors trahissait tous ses vœux ;
Il recevait pour toutes embrassades ,
Mépris , dégoûts , injures , rebufades.
Le juste Ciel lui faisait bien sentir
Que les grandeurs ne sont pas du plaisir.
Quoi ! disait-il , la moindre chambrière
Tient son galant étendu sur son sein ;
Un Lieutenant trouve une Conseillère ,
Dans un mou tiers un moine a sa nonnain :
Et moi Génie , & riche , & souverain ,
Je suis le seul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde !
Lors il jura par les quatre élémens ,
Qu'il punirait les garçons & les belles
Qui n'auraient pas pour lui des sentimens ,
Et qu'il ferait des exemples sanglans
Des cœurs ingrats , & surtout des cruelles.

Il recevait en Roi les survenans :
Et de Saba la Reine bazanée , /)
Et Talestris dans la Perse amenée ,
Avaient reçu de moins riches présens
Qu'il n'en faisait aux Chevaliers errans ,
Aux Bacheliers , aux gentes Demoiselles.
Mais si quelqu'un d'un esprit trop rétif
Manquait pour lui d'un peu de complaisance ,
S'il lui faisait la moindre résistance ,
Il était sûr d'être empalé tout viv.

Le soir venu , Monseigneur étant femme ,

Quatre huiffiers de la part de Madame
 Viennent prier notre aimable Bâtard
 De vouloir bien descendre sur le tard
 Dans l'entresol , tandis qu'en compagnie ,
 Jeanne soupait avec cérémonie.
 Le beau Dunois tout parfumé descend ,
 Au cabinet où le soupé l'attend ,
 Tel que jadis la sœur de Ptolomée *m*)
 De tout plaisir noblement affamée ,
 Sut en donner à ces Romains fameux ,
 A ces Héros fiers & voluptueux ,
 Au grand César , au brave yvrogne Antoine ,
 Tel que moi-même en ai fait chez un moine ,
 Vainqueur heureux de ses pesans rivaux ,
 Quand on l'élut Roi tondu de Clervaux :
 Ou tel encor aux voûtes éternelles ,
 Si l'on en croit frère Orphée & Nazon ,
 Et frère Homère , Hésiode , Platon ,
 Le Dieu des Dieux patron des infidelles ,
 Loin de Junon soupe avec Sémelé ,
 Avec Isis , Europe ou Danaé ;
 Les plats sont mis sur la table divine
 Des belles mains de la tendre Euphrosine ,
 Et de Thalie & de la jeune Eglé ,
 Qui , comme on fait , sont là-haut les trois Graces ,
 Dont nos pédans suivent si peu les traces.
 Le doux nectar est servi par Hebé ,
 Et par l'enfant du fondateur de Troye *n*) ,
 Qui dans Ida par un aigle enlevé ,
 De son Seigneur en secret fait la joye.

Ainsi soupa Madame Hermaphrodix
Avec Dunois , juste entre neuf & dix.

Madame avait prodigué la parure ,
Les diamans surchargeaient sa coëffure ;
Son gros cou jaune & ses deux bras quarrés ,
Sont de rubis , de perles entourés ,
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le presse au fortir de la table.
Dunois trembla pour la première fois.
Des Chevaliers c'était le plus courtois :
Il eût voulu de quelque politesse
Payer au moins les soins de son hôtesse :
Et du tendron contemplant la laideur ,
Il se disait , J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point : le plus brillant courage
Peut quelquefois ~~essuyer~~ cet outrage.
Hermaphrodix en son affliction
Eut pour Dunois quelque compassion ;
Car en secret son ame était flattée
Des grands efforts du triste champion.
Sa probité , sa bonne intention ,
Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain , dit-elle , on pourra vous offrir
Votre revanche. Allez , faites enforte
Que votre amour sur vos respects l'emporte ,
Et soyez prêt , Seigneur , à mieux servir.

Déjà du jour la belle avant-courière
De l'Orient entr'ouvrait la barrière.
Or vous savez que cet instant préfix

En Cavalier changeait Hermaphrodix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la pucelle,
Les rideaux tire, & lui fourant au sein
Sans compliment son impudente main,
Et lui donnant un baiser immodeste,
Attente en maître à sa pudeur céleste :
Plus il s'agite, & plus il devient laid.
Jeanne qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un soufflet
A poing fermé sur son vilain visage.
Ainsi j'ai vû dans mes fertiles champs,
Sur un pré verd une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux pieds légers, aux jarrets bondissants,
Reprimander d'une fière ruade
Un bouriquet de sa croupe amoureux,
Qui dans sa lourde & grossière embrassade
Dressait l'oreille, & se croyait heureux.
Jeanne en cela fit sans doute une faute ;
Elle devait des égards à son hôte.
De la pudeur je prends les intérêts :
Cette vertu n'est point chez moi bannie :
Mais quand un Prince, & surtout un génie,
De vous baiser a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des soufflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vû de femme assez hardie
Pour l'oser battre en son propre palais.
Il crie, on vient ; ses pages, ses valets,

Gardes , lutins , à ses ordres sont prêts :
L'un d'eux lui dit que la fière pucelle
Envers Dunois n'était pas si cruelle.
O calomnie ! affreux poison des Cours ,
Discours malins , faux rapports , médifance ,
Serpents maudits , siffierez-vous toujours
Chez les amans comme à la Cour de France ?

Notre Tyran doublement outragé ,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la sentence fatale :
Allez , dit-il , amis , qu'on les empale.
On obéit ; on fit incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Jeanne & Dunois , l'honneur de leur patrie ,
S'en vont mourir au printems de leur vie.
Le beau Bâtard est garrotté tout nu ,
Pour être affis sur un bâton pointu.
Au même instant une troupe profane
Mène au poteau la belle & fière Jeanne ;
Et ses soufflets , ainsi que ses appas ,
Seront punis par un affreux trépas.
De sa chemise aussi-tôt dépouillée ,
De coups de fouet en passant flagellée ,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois soumis à leurs fureurs ,
N'attendant plus que son heure dernière ,
Faisait à Dieu sa dévote prière ;
Mais une œillade impérieuse & fière ,
De tems en tems étonnait les bourreaux ,

Et ses regards disaient , c'est un Héros.
Mais quand Dunois eut vû son Héroïne ,
Des fleurs de lys vengereffe divine ,
Prête à subir cette effroyable mort ,
Il déplora l'inconstance du fort :
De la pucelle il parcourait les charmes ;
Et regardant les funestes apprêts
De ce trépas , il répandit des larmes ,
Que pour lui-même il ne versa jamais.

Non moins superbe , & non moins charitable ,
Jeanne aux frayeurs toujours impénétrable ,
Languissamment le beau bâtard lorgnait ,
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.
Leur nudité , leur beauté , leur jeunesse
En dépit d'eux réveillait leur tendresse.
Ce feu si doux , si discret & si beau
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau :
Et cependant l'animal amphibie
A son dépit joignant la jalousie ,
Faisait aux siens l'effroyable signal
Qu'on empalât le couple déloyal.

Dans ce moment une voix de tonnerre ,
Qui fit trembler & les airs & la terre ,
Crie , *arrêtez , gardez-vous d'empaler ,
N'empalez pas.* Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde , on avise
Sous le portail un grand-homme d'Eglise ,
Coëffé d'un froc , les reins ceints d'un cordon ,
On reconnut le Père Grisbourdon.

Ainsi qu'un chien dans la forêt voisine ,
Ayant senti d'une adroite narine
Le doux fumet , & tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors ,
Il le poursuit d'une course légère ,
Et sans le voir , par l'odorat mené ,
Franchit fossés , se glisse en la bruyère ,
Et d'autres cerfs il n'est point détourné ;
Ainsi le fils de Saint François d'Assise ,
Porté toujours sur son lourd muletier ,
De la pucelle a suivi le sentier ,
Courant sans cesse & ne lâchant point prise.

En arrivant il cria , Fils d'Alix ,
Au nom du Diable & par les eaux de Stix ,
Par le Démon qui fut ton digne père ,
Par le psautier de sœur Alix ta mère ,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux ,
Regarde-moi , je viens payer pour deux ,
Si ce guerrier & si cette pucelle
Ont mérité ton indignation ,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle ;
Tu fais quelle est ma réputation.
Tu vois de plus cet animal insigne ,
Ce mien mulet de me porter si digne ;
Je t'en fais don , c'est pour toi qu'il est fait ;
Et tu diras , tel moine , tel mulet.
Laissons aller ce gendarme profane ;
Qu'on le délie , & qu'on nous laisse Jeanne ;
Nous demandons tous deux pour digne prix

Cette

Cette beauté dont nos cœurs sont épris :

Jeanne écoutait cet horrible langage
 En frémissant : sa foi , son pucelage ,
 Ses sentimens d'amour & de grandeur
 Plus que la vie étaient chers à son cœur.
 La grace encor , du Ciel ce don suprême ,
 Dans son esprit combattait Dunois même.
 Elle pleurait , elle implorait les Cieux ;
 Et rougissant d'être ainsi toute nue ,
 De tems en tems fermant ses tristes yeux ,
 Ne voyant point , pensait n'être point vue.

Le bon Dunois était désespéré ;
 Quoi , disait-il , ce pendart décloîtré
 Aura ma Jeanne & perdra ma Patrie !
 Tout va céder à ce forciér impie ,
 Tandis que moi discret jusqu'à ce jour ,
 Modestement je cachais mon amour.
 Et cependant l'offre honnête & polie
 De Grisbourdon , fit un très bon effet
 Sur les cinq sens , sur l'ame du Génie.
 Il s'adoucit , il parut satisfait.
 Ce soir , dit-il , vous & votre mulet
 Tenez vous prêts : je cède , je pardonne
 A ces Français ; je vous les abandonne.

Le Moine gris possédait le bâton
 Du bon Jacob , o) l'anneau de Salomon ,
 Sa clavicule , & la verge enchantée
 Des conseillers forciers de Pharaon ,

Et le balay sur qui parut montée
 Du preux Saül la Sorcière édentée,
 Quand dans Endor à ce Prince imprudent
 Elle fit voir l'ame d'un revenant.
 Le Cordelier en savait tout autant ;
 Il fit un cercle, & prit de la poussière,
 Que sur la bête il jetta par derrière,
 En lui disant ces mots toujours puissans,
 Que Zoroastre enseignait aux Persans. p)
 A ces grands mots dits en langue du Diable,
 O grand pouvoir, ô merveille ineffable !
 Notre mulet sur deux pieds se dressa,
 Sa tête oblongue en ronde se changea,
 Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent,
 Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
 Ainsi jadis ce sublime Empereur q),
 Dont Dieu punit le cœur dur & superbe,
 Devenu bœuf & sept ans nourri d'herbe,
 Redevint homme, & n'en fut pas meilleur.

Du ceintre bleu de la céleste sphère
 Denis voyait avec des yeux de père
 De Jeanne d'Arc le déplorable cas ;
 Il eût voulu s'élancer ici-bas,
 Mais il était lui-même en embarras.
 Denis s'était attiré sur les bras
 Par son voyage une fâcheuse affaire.
 Saint George était le Patron d'Angleterre ; r)
 Il se plaignit que Monsieur Saint Denis,
 Sans aucun ordre & sans aucun avis,

A ses Bretons eût fait ainsi la guerre.
 George & Denis de propos en propos,
 Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
 Les Saints Anglais ont dans leur caractère
 Je ne fais quoi de dur & d'insulaire :
 On tient toujours un peu de son pays.
 En vain notre ame est dans le paradis ;
 Tout n'est pas pur ; & l'accent de province
 Ne se perd point , même à la Cour du Prince.

Mais il est tems , lecteur , de m'arrêter ;
 Il faut fournir une longue carrière ;
 J'ai peu d'haleine , & je dois vous conter
 L'événement de tout ce grand mystère ,
 Dire comment ce nœud se débrouilla ,
 Ce que fit Jeanne , & ce qui se passa
 Dans les Enfers , au Ciel , & sur la Terra.

N O T E S.

a) **L**ATour de Babel fut élevée, comme on fait, cent vingt ans après le Déluge universel. Flavien Joseph croit qu'elle fut bâtie par Nemrod, ou Nembrod ; le judicieux Dom Calmet a donné le profil de cette tour élevée jusqu'à onze étages, & il a orné son Dictionnaire de tailles-douces dans ce goût d'après les monumens : le livre du savant Juif Jaleus donne à la Tour de Babel vingt-sept mille pas de hauteur, ce qui est bien vraisemblable. Plusieurs voyageurs ont vû les restes de cette Tour.

Le saint Patriarche Alexandre Eutychius, assure dans ses Annales que soixante & douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut comme on le fait, l'époque de la confusion des langues : le fameux Becan prouve admirablement que la langue Flamande fut celle qui retint le plus de l'Hébraïque.

b) Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre Publius Scipion & Annibal, il y avait des Français qui servaient dans l'armée Carthaginoise selon Polybe : ce Polybe, contemporain & ami de Scipion, dit que le nombre était égal de part & d'autre ; le Chevalier de Folard n'en convient

pas : il prétend que Scipion attaqua en colonnes ; cependant il paraît que la chose n'est pas possible, puisqu'Polybe dit que les troupes combattaient toutes de main à main, c'est sur quoi nous nous en rapportons aux Doctes.

c) NB. Qu'à Pharfale Pompée avait cinquante-cinq mille hommes, & César vingt-deux mille : le carnage fut grand : les vingt-deux mille Césariens après un combat opiniâtre vainquirent les cinquante-cinq mille Pompéiens : cette bataille décida du sort de la République Romaine, & mit sous la puissance du mignon de Nicomède, la Grèce, l'Asie mineure, l'Italie, les Gaules, l'Espagne &c. &c.

Cette bataille eut plus de suites que le petit combat de Jeanne, mais enfin c'est Jeanne, c'est notre Pucelle : s'achons gré à notre cher compatriote, d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de César qui n'avait pas son pucelage. Les révérends Pères Jésuites n'ont-ils pas comparé Saint Ignace à César, & Saint François Xavier à Alexandre : ils leur ressembloient comme les vingt-quatre vieillards de Pascal ressemblent aux vingt-quatre vieillards de l'Apoca-

Iypse : on compare tous les jours le premier Roi venu à César : pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne, d'avoir comparé un petit choc de *Bibus* aux batailles de Zama & de Pharfale.

d) Il y eut à cette bataille vingt-huit mille sept cent hommes, couchés, non pas sur le carreau, comme le dit un Historien, mais dans la boue & dans le sang; ils furent comptés par le Marquis de Crévecœur, Aide de Camp du Maréchal de Villars, chargé de faire enterrer les morts. Voyez le Siècle de Louis XIV. année 1709.

e) Apparemment que notre profond auteur donne le nom de *Persans* aux soldats de Sennacherib qui étaient Assyriens, parce que les Persans furent longtems dominateurs en Assyrie; mais il est constant que l'Ange du Seigneur tua tout seul, cent quatre-vingt-cinq mille soldats de l'armée de Sennacherib qui avait l'insolence de marcher contre Jérusalem; & quand Sennacherib vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293. comme on dit: cependant plusieurs Doctes prétendent que cette aventure toute simple est de l'an 3295: nous la croyons de 3296. comme nous le prouverons ci-dessous.

f) Cet endroit paraît imité d'Homère. Milton fait peser les destins des hommes dans le signe de la Balance.

g) Allusion aux sentimens répandus dans les livres de Quésnel prêtre de l'oratoire.

b) Aurore de Konifmare, maîtresse du Roi de Pologne Auguste I^{er}. & mère du célèbre comte de Saxe.

i) Robert d'Arbriffel, fondateur du bel Ordre de Fontevraux: il convertit en 1100 d'un coup de filet par un seul sermon toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'impofa un nouveau genre de martyre: ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes Religieuses pour tromper le Diable, qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi falique; car il fit une femme Abbé Général des Moines & Moineses de son Ordre.

k) Selon Platon l'homme fut formé avec les deux sexes. Adam apparut tel à la dévote Bourignon & à son Directeur Abadie.

l) La Reine de Saba vint voir Salomon, dont elle eut un fils, qui est certainement la tige des Rois d'Ethiopie, comme cela est amplement prouvé. On ne fait pas ce que devint la race d'Alexandre & de Taleftris.

m) Cléopâtre.

n) Ganimède.

o) Les Charlatans ont le bâton de Jacob, les Magiciens, les livres de Salomon intitulés l'anneau & la claviole. Les Conseillers du Roi, sorciers à la cour de Pharaon, qui firent les mêmes prodiges que Moïse, s'appelaient Jannès & Mambres. On ne fait pas le nom de la pytonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuel; mais tout le monde sait ce que c'est qu'une ombre, & que cette femme avait un esprit de Python, ou de Python.

p) Zoroastre, dont le nom propre est *Zardust*, était un grand Magicien, ainsi qu'Albert le grand, Roger Bacon, & le révérend père Grisbourdon.

q) *Nébuchadnetzar*, *Nabuchodonosor*, fils de *Nabo-Polassar* Roi des Caldéens, assiégea Jérusalem, la prit, & fit charger de fers Joakim Roi de Juda, qu'il envoya prisonnier à Bablone, l'an du monde 3429. *Nébuchadnetzar* fit un songe, & l'oublia; les Magiciens, les Astrologues ni les Sages ne purent le deviner; en conséquence, Arioc officier de sa maison eut ordre de les faire mourir: le jeune Daniel devina le songe & l'expliqua. Ce songe était une belle statue, &c. A quelque temps de-

là, *Nébuchadnetzar* fit élever une colosse d'or pur, haut de soixante coudées & large de six; il obligea tout son peuple assemblé d'adorer ce colosse au son du cor, du clairon, de la harpe, de la saquebute & du psalterion; & sur le refus qu'en firent *Sadrac*, *Misac*, & *Habed-nego*, jeunes Hébreux compagnons de Daniel, le Roi les fit jetter dans une fournaise, qu'on chauffa cette fois là sept fois plus qu'à l'ordinaire; & ils en sortirent sains & saufs. *Nébuchadnetzar* songea encore: il vit un arbre grand & fort; le sommet touchait les Cieux, & les oiseaux habitaient dans ses branches. Un Saint alors descendit & cria: *Coupez l'arbre & l'ébranchez, &c.* Daniel expliqua encore ce songe; il prédit au Roi qu'il serait chassé d'entre les hommes, que pendant sept ans son habitation serait avec les bêtes, qu'il paltrait l'herbe comme les bœufs, jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle & ses ongles comme ceux des oiseaux: ce qui arriva. Tertullien & St. Augustin disent que *Nabuchodonosor* s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *Lycanthropie*. Au bout de sept ans ce Prince reconvra sa raison, & remonta sur le trône: il ne vécut qu'un an depuis son rétablissement; mais à l'employa si bien, que Saint-Augustin, St. Jérôme, St. Epiphane, Théodoret &c.

cités par Pererius , comptent sur son salut.

r) Il ne faut pas confondre George Patron de l'Angleterre & de l'Ordre de la Jarretière , avec St. George le moine , tué pour avoir soulevé le peuple contre l'Empereur Zénon. Notre St. George est le Cappadocien colonel au service de Dioclétien , martyrisé , dit-on , en Perse dans

une ville nommée Diospole. Mais comme les Persans n'avaient point de ville de ce nom , on a placé depuis son martyre en Arménie à Mitilène. Il n'y a pas plus de Mitilène en Arménie que de Diospole en Perse. Mais ce qui est constant , c'est que George était colonel de cavalerie puisqu'il a encor son cheval en Paradis.



Chant V

CHANT CINQUIEME.

*Le Cordelier Grisbourdon , qui avait voulu violer
Jeanne , est en Enfer très justement. Il raconte
son aventure aux Diables.*

O Mes amis , vivons en bons Chrétiens ,
C'est le parti , croyez-moi , qu'il faut prendre.
A son devoir il faut enfin se rendre.
Dans mon printems j'ai hanté des vauriens ;
A leurs désirs ils se livraient en proie ,
Souvent au bal , jamais dans le saint lieu ,
Soupant , couchant chez des filles de joie ,
Et se moquant des serviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il ? La mort , la mort fatale ,
Au nez camard , à la tranchante faux ,
Vient visiter nos diseurs de bons mots ;
La fièvre ardente , à la marche inégale ,
Fille du Styx , huissière d'Atropos ,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux ;
A leur chevet une garde , un notaire ,
Viennent leur dire : Allons , il faut partir ;
Où voulez-vous , Monsieur , qu'on vous enterre ?
Lors un tardif & faible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche .
L'un à son aide appelle Saint Martin ,
L'autre Saint Roch , l'autre Sainte Mitouche. a)

On psalmodie , on braille du Latin ,
 On les asperge , hélas , le tout en vain.
 Aux pieds du lit se tapit le malin ,
 Ouvrant la griffe , & lorsque l'ame échappe
 Du corps chétif , au passage il la happe ,
 Puis vous la porte au fin fond des Enfers ,
 Digne séjour de ces esprits pervers.

Mon cher Lecteur , il est tems de te dire ,
 Qu'un jour Satan , Seigneur du sombre Empire b) ,
 A ses vassaux donnait un grand régal.
 Il était fête au manoir infernal :
 On avait fait une énorme recrue ,
 Et les démons buvaient la bien-venue
 D'un certain Pape & d'un gros Cardinal ,
 D'un Roi du Nord , de quatorze chanoines ,
 Trois Intendans , deux Conseillers , vingt moines ,
 Tous frais venus du séjour des mortels ,
 Et dévolus aux brasiers éternels.
 Le Roi cornu de la huaille noire
 Se déridait entouré de ses Pairs.
 On s'enyvrait du nectar des Enfers ,
 On fredonnait quelques chansons à boire ,
 Lorsqu'à la porte il s'élève un grand cri :
 Ah , bon jour donc , vous voilà , vous voici ,
 C'est lui , Messieurs , c'est le grand émissaire ,
 C'est Grisbourdon notre féal ami ,
 Entrez , entrez , & chauffez-vous ici ;
 Et bras dessus & bras dessous , beau-père ,
 Beau Grisbourdon , Docteur de Lucifer ,

Fils de Satan , Apôtre de l'Enfer.

On vous l'embrasse , on le baise , on le ferre ;
On vous le porte en moins d'un tour de main ,
Toujours baisé , vers le lieu du festin.

Satan se lève , & lui dit : Fils du Diable ,
O des fraparts ornement véritable , c)
Certes si-tôt je n'espérais te voir ;
Chez les humains tu m'étais nécessaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir ?
Par toi la France était mon féminaire ;
En te voyant je perds tout mon espoir.
Mais du destin la volonté soit faite ,
Bois avec nous , & pren place à ma droite.

Le cordelier plein d'une sainte horreur ,
Baïse à genoux l'ergot de son Seigneur ;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste & brûlante étendue ,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort , les tourmens , les forfaits ;
Trône éternel où sied l'esprit immonde ,
Abîme immense où s'engloutit le monde ;
Sépulchre où git la docte antiquité ,
Esprit , amour , savoir , grace , beauté ,
Et cette foule immortelle , innombrable ,
D'enfans du Ciel créés tous pour le Diable.
Tu fais , lecteur , qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs Rois font avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin , Marc-Aurèle ,
Ce bon Trajan des Princes le modèle ,

Ce doux Titus l'amour de l'Univers ,
 Les deux Catons ces fléaux des pervers ,
 Ce Scipion maître de son courage ,
 Lui qui vainquit & l'amour & Carthage ;
 Vous y grillez , sage & docte Platon ,
 Divin Homère , éloquent Cicéron ;
 Et vous , Socrate , enfant de la sagesse ,
 Martyr de Dieu dans la profane Grèce ;
 Juste Aristide , & vertueux Solon ,
 Tous malheureux morts sans confession.

Mais ce qui plus étonna Grisbourdon ,
 Ce fut de voir en la chaudière grande
 Certains quidams Saints ou Rois , dont le nom
 Orne l'histoire & pare la Légende.
 Un des premiers était le Roi Clovis d).
 Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne ,
 Qu'un si grand Roi , qui tout son peuple a mis
 Dans le chemin du benoît Paradis ,
 N'ait pû jouir du salut qu'il nous donne.
 Ah ! qui croirait qu'un premier Roi Chrétien
 Fût en effet damné comme un Payen ?
 Mais mon lecteur se souviendra très-bien ,
 Qu'être lavé de cette eau salutaire
 Ne suffit pas , quand le cœur est gâté.
 Or ce Clovis dans le crime empâté
 Portait un cœur inhumain , sanguinaire ;
 Et Saint Remi ne put laver jamais
 Ce Roi des Francs cangrené de forfaits.

Parmi ces grands , ces Souverains du Monde ,

Enfevelis dans cette nuit profonde,
 On discernait le fameux Constantin.
 Est-il bien vrai ? criait avec surprise
 Le moine gris ; ô rigueur ! ô destin !
 Quoi , ce Héros fondateur de l'Eglise ,
 Qui de la terre a chassé les faux Dieux ,
 Est descendu dans l'Enfer avec eux ?
 Lors Constantin dit ces propres paroles : e)
 J'ai renversé le culte des idoles ;
 Sur les débris de leurs Temples fumans
 Au Dieu du Ciel j'ai prodigué l'encens ,
 Mais tous mes soins pour sa grandeur suprême ,
 N'eurent jamais d'autre objet que moi-même ;
 Les saints autels n'étaient à mes regards
 Qu'un marchepié du Trône des Césars.
 L'ambition , les fureurs , les délices
 Etaient mes Dieux , avaient mes sacrifices.
 L'or des Chrétiens , leurs intrigues , leur sang
 Ont cimenté ma fortune , & mon rang.
 Pour conserver cette grandeur si chère ,
 J'ai massacré mon malheureux beau-père.
 Dans les plaisirs , & dans le sang plongé ,
 Faible & barbare en ma fureur jalouse ,
 Yvre d'amour , & de soupçons rongé ,
 Je fis périr mon fils , & mon épouse.
 O Grisbourdon ne sois plus étonné ,
 Si comme toi Constantin est damné.

Le Révérend de plus en plus admire
 Tous les secrets du ténébreux Empire.

Il voit partout de grands Prédicateurs,
 Riches Prélats, Casuistes, Docteurs,
 Moines d'Espagne, & nonnains d'Italie;
 De tous les Rois il voit les Confesseurs;
 De nos beautés il voit les Directeurs;
 Le Paradis ils ont eu dans leur vie.
 Il apperçut dans le fond d'un dortoir
 Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
 Portant crinière en écuelle arrondie.
 Au fier aspect de cet animal pie,
 Le cordelier riant d'un ris malin,
 Se dit tout bas, Cet homme est Jacobin. f)
 Quel est ton nom ? lui cria-t-il soudain.
 L'ombre répond d'un ton mélancolique,
 Hélas, mon fils, je suis Saint Dominique. g)

A ce discours, à cet auguste nom,
 Vous eussiez vû reculer Grisbourdon;
 Il se signait, il ne pouvait le croire.
 Comment, dit-il, dans la caverne noire
 Un si grand Saint, un Apôtre, un Docteur !
 Vous de la foi le sacré promoteur,
 Homme de Dieu, prêcheur évangélique,
 Vous dans l'Enfer ainsi qu'un hérétique !
 Certes ici la grace est en défaut.
 Pauvres humains qu'on est trompé là-haut !
 Et puis allez dans vos cérémonies,
 De tous les Saints chanter les litanies.

Lors repartit avec un ton dolent
 Notre Espagnol au manteau noir & blanc :

Ne songeons plus aux vains discours des hommes ;
 De leurs erreurs qu'importe le fracas ?
 Infortunés , tourmentés où nous sommes ,
 Loués , fêtés où nous ne sommes pas :
 Tel sur la terre a plus d'une chapelle ,
 Qui dans l'Enfer est cuit bien tristement ;
 Et tel au monde on damne impunément ,
 Qui dans les Cieux a la vie éternelle.
 Pour moi je suis dans la noire séquelle ,
 Très justement pour avoir autrefois
 Persécuté ces pauvres Albigeois.
 Je n'étais pas envoyé pour détruire ,
 Et je suis cuit pour les avoir fait cuire.
 Oh , quand j'aurais une langue de fer
 Toujours parlant , je ne pourrais suffire ,
 Mon cher lecteur , à te nombrer & dire ,
 Combien de Saints on rencontre en Enfer.

Quand des damnés la cohorte rôtie
 Eut assez fait au fils de Saint François
 Tous les honneurs de leur triste patrie ,
 Chacun cria d'une commune voix ,
 Cher Grisbourdon , conte-nous , conte , conte ;
 Qui t'a conduit vers une fin si prompte ;
 Conte-nous donc par quel étonnant cas
 Ton ame dure est tombée ici-bas.
 Messieurs , dit-il , je ne m'en défends pas ,
 Je vous dirai mon étrange aventure ,
 Elle pourra vous étonner d'abord :
 Mais il ne faut me taxer d'imposture ,

On ne ment plus si-tôt que l'on est mort.

J'étais là-haut , comme on fait ; votre Apôtre ,
 Et pour l'honneur du froc & pour le vôtre ;
 Je conclusais l'exploit le plus galant
 Que jamais moine ait fait hors du couvent.
 Mon muletier , ah l'animal insigne !
 Ah le grand-homme , ah quel rival condigne ! *b)*
 Mon muletier ferme dans son devoir ,
 D'Hermaphrodix avait passé l'espoir.
 J'avais aussi pour ce monstre femelle
 Sans vanité prodigué tout mon zèle ;
 Le fils d'Alix ravi d'un tel effort ,
 Nous laissait Jeanne en vertu de l'accord.
 Jeanne la forte , & Jeanne la rebelle ,
 Perdait bientôt ce grand nom de pucelle ,
 Entre mes bras elle se débattait ;
 Le muletier par dessous la tenait ,
 Hermaphrodix de bon cœur ricanait,

Mais croirez-vous ce que je vais vous dire ?
 L'air s'entr'ouvrit , & du haut de l'empire
 Qu'on nomme Ciel , lieux où ni vous ni moi
 N'irons jamais , & vous savez pourquoi ;
 Je vis descendre , ô fatale merveille !
 Cet animal qui porte longue oreille ,
 Et qui jadis à Balaam parla ,
 Quand Balaam sur la montagne alla.
 Quel terrible âne ! il portait une felle
 D'un beau velours , & sur l'arçon d'icelle
 Était un sabre à deux larges tranchans :

De

De chaque épaule il lui sortait une aile ,
Dont il volait , & devançait les vents ,
A haute voix alors s'écria Jeanne ,
Dieu soit loué , voici venir mon âne .
A ce discours je fus tranfi d'effroi :
L'âne à l'instant ses quatre genoux plie ,
Lève sa queue & sa tête polie ,
Comme difant à Dunois , monte - moi .
Dunois le monte , & l'animal s'envole
Sur notre tête , & paffe , & caracole .
Dunois planant le cimenterre en main ,
Sur moi chétif fondit d'un vol foudain .
Mon cher Satan , mon Seigneur Souverain ,
Ainsi , dit-on , lorsque tu fis la guerre
Imprudemment au Maître du tonnerre , i)
Tu vis fur toi s'élançer Saint Michel ,
Vengeur fatal des injures du Ciel .

Réduit alors à défendre ma vie ,
J'eus mon recours à la forcellerie .
Je dépouillai d'un nerveux Cordelier
Le fourcil noir & le visage altier .
Je pris la mine & la forme charmante
D'une beauté douce , fraîche , innocente ;
De blonds cheveux se jouaient sur mon fein .
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naiffante .
J'avais tout l'art du sexe féminin .
Je compofais mes yeux & mon visage ;
On y voyait cette naïveté

G

Qui toujours trompe & qui toujours engage.
 Sous ce vernis un air de volupté
 Eût des humains rendu fou le plus sage.
 J'eusse amolli le cœur le plus sauvage ;
 Car j'avais tout , artifice & beauté.
 Mon paladin en parut enchanté.
 J'allais périr , ce héros invincible
 Avait levé son braquemart *k*) terrible ;
 Son bras était à demi descendu ,
 Et Grisbourdon se croyait pourfendu.

Dunois regarde , il s'émeut , il s'arrête.
 Qui de Méduse eût vu jadis la tête ,
 Etait en roc mué soudainement :
 Le beau Dunois changea bien autrement.
 Il avait l'ame avec les yeux frappée ;
 Je vis tomber sa redoutable épée :
 Je vis Dunois sentir à mon aspect
 Beaucoup d'amour & beaucoup de respect.
 Qui n'aurait cru que j'eusse eu la victoire ?
 Mais voici bien le pis de mon histoire.

Le muletier qui pressait dans ses bras
 De Jeanne d'Arc les robustes appas ,
 En me voyant si gentille & si belle ,
 Brûla soudain d'une flamme nouvelle.
 Hélas mon cœur ne le soupçonnait pas ,
 De convoiter des charmes délicats.
 Un cœur grossier connaître l'inconstance !
 Il lâcha prise , & j'eus la préférence.
 Il quitte Jeanne , ah funeste beauté !

A peine Jeanne est-elle en liberté,
 Qu'elle aperçut le brillant cimenterre
 Qu'avait Dunois laissé tomber par terre.
 Du fer tranchant sa dextre se saisit,
 Et dans l'instant que le rustre infidelle
 Quittait pour moi la superbe pucelle,
 Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
 Et d'un revers la nuque me fendit.
 Depuis ce tems je n'ai nulle nouvelle,
 Du mulatier, de Jeanne la cruelle,
 D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
 Puisse-t-ils tous être empalés cent fois !
 Et que le Ciel qui confond les coupables,
 Pour mon plaisir les donne à tous les Diables !
 Ainsi parlait le moine avec aigreur,
 Et tout l'Enfer en rit d'assez bon cœur.

N O T E S.

a) **O**N disait autrefois *Sainte n'y touche*, & on disait bien. On voit aisément que c'est une femme qui a l'air de n'y pas toucher ; c'est par corruption qu'on dit *Ste. Mitouche*. La langue dégénère tous les jours. J'aurais souhaité que l'auteur eût eu le courage de dire *Sainte n'y touche*, comme nos Pères.

b) *Satan* est un mot Caldeen, qui signifie à-peu-près l'Arimane des Perses, le Typhon des Egyptiens, le Pluton des Grecs, & parmi nous le Diable. Ce n'est que chez nous qu'on le peint avec des cornes. Voyez le VII^e. tome *De forma Diaboli* du Révérend Père Tambourini.

c) *Frapart*, nom d'amitié que les Cordeliers se donnaient entr'eux dès le quinzième siècle. Les doctes sont partagés sur l'étymologie de ce mot ; il signifie certainement, frappeur robuste, roi-de-jouëur.

d) On ne peut regarder cette damnation de Clovis & de tant d'autres, que comme une fiction poétique ; cependant on peut, moralement parlant, dire que Clovis a pu être puni pour avoir fait assassiner plu-

sieurs Régas ses voisins, & plusieurs de ses parens ; ce qui n'est pas trop chrétien.

e) Constantin arracha la vie à son beau-père, à son beau-frère, à son neveu, à sa femme, à son fils ; & fut le plus ambitieux, le plus vain, & le plus voluptueux de tous les hommes ; d'ailleurs bon Catholique ; mais il mourut Arien & baptisé par un Evêque Arien.

f) Les Cordeliers ont été de tout tems ennemis des Dominicains.

g) Il semble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaisanterie. Cependant ce Gufman inventeur de l'Inquisition, & que nous appellons Dominique, fut réellement un persécuteur. Il est certain que les *Languedociens* nommés Albigeois étaient des peuples fidèles à leur Souverain, & qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cause de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer & par le feu un Prince & ses sujets, sous prétexte qu'ils ne pensent pas comme nous.

b) *Condigne*, du Latin *con-*

dignus ; ce mot se trouve dans les Auteurs du XVIe. siècle.

2) Cette guerre n'est rapportée que dans le livre apocryphe sous le nom d'*Enoch* ; il n'en est parlé ailleurs dans aucun livre Juif. Le chef de l'armée céleste était en effet

Michel , comme le dit notre auteur ; mais le capitaine des mauvais Anges n'était point Satan , c'était Schexiah : on peut excuser cette inadvertence dans un long poëme.

3) Ancien mot qui signifie cimenterre.

THE T. O.





Chant VI

CHANT SIXIÈME.

Avanture d'Agnès & de Monrose. Temple de la Renommée. Avanture tragique de Dorothée.

Quittons l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
 Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
 Dressons mon vol aux campagnes de l'air,
 Et revoyons ce qui se passe au Monde.
 Ce Monde hélas est bien un autre enfer.
 Je vois partout l'innocence proscrite,
 L'homme de bien flétri par l'hypocrite ;
 L'esprit, le goût, les beaux arts éperdus,
 Sont envolés ainsi que les vertus
 Une rempante & fâche politique
 Tient lieu de tout, est le mérite unique.
 Le zèle affreux des dangereux dévots
 Contre le sage arme la main des fots :
 Et l'intérêt, ce vil Roi de la terre,
 Pour qui l'on fait & la paix & la guerre,
 Triste & pensif auprès d'un coffre-fort,
 Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
 Chétifs mortels insensés & coupables,
 De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
 Ah malheureux qui péchez sans plaisir,
 Dans vos erreurs soyez plus raisonnables ;
 Soyez au moins des pécheurs fortunés ;
 Et puisqu'il faut que vous soyez damnés ,

G Hij

Damnez-vous donc pour des fautes aimables.

Agnès Sorel fut en user ainsi.
On ne lui peut reprocher dans sa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, & je pense qu'aussi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :
En Paradis tout Saint n'est pas pucelle ;
Le repentir est vertu du pécheur.

Quand Jeanne d'Arc défendait son honneur,
Et que du fil de sa céleste épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé qui dessus son harnois
Portait en l'air le Chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner & de l'ôter à Jeanne.
Quelle raison en avait-il ? l'amour ;
Le tendre amour, & la naissante envie,
Dont en secret son ame était saisie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel trait de flamme & quelle idée hardie
Pressait déjà ce Héros d'Arcadie.

L'animal saint eut donc la fantaisie
De s'envoler devers la Lombardie ;
Le bon Denis en secret conseilla
Cette escapade à sa monture ailée ;
Vous demandez, Lecteur, pourquoi cela ?
C'est que Denis lut dans l'ame troublée
De son bel âne & de son beau bâtard.

Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
 Aurait pu nuire à la cause commune ,
 Perdre la France , & Jeanne & sa fortune.
 Denis pensa que l'absence & le tems
 Les guériraient de leurs amours naiffans.
 Denis encor avait en cette affaire
 Un autre but , une bonne œuvre à faire.
 Craignez , lecteur , de blâmer ses desseins ;
 Et respectez tout ce que font les Saints.

L'âne céleste où Denis met sa gloire ,
 S'envola donc loin des rives de Loire ,
 Droit vers le Rhône , & Dunois stupéfait
 A tire d'aile est parti comme un trait.
 Il regardait de loin son Héroïne ,
 Qui toute nue , & le fer à la main ,
 Le cœur ému d'une fureur divine ,
 Rouge de sang se frayait un chemin.
 Hermaphrodix veut l'arrêter en vain ;
 Ses farfadets , son peuple aérien ,
 En cent façons volent sur son passage.
 Jeanne s'en mocque & passe avec courage.
 Lors qu'en un bois quelque jeune imprudent
 Voit une ruche , & s'approchant admire
 L'art étonnant de ce palais de cire ;
 De toutes parts un essain bourdonnant
 Sur mon badaut s'en vint fondre avec rage ,
 Un peuple ailé lui couvre le visage :
 L'homme piqué court à tort , à travers ,
 De ses deux mains il frappe , il se démène ,

Disperse, tue, écrase par centaine
 Cette canaille habitante des airs.
 C'était ainsi que la pucelle fière
 Chassait au loin cette foule légère.

A ses genoux le chrétif muletier
 Craignant pour soi le sort du Cordelier,
 Tremble & s'écrie, O pucelle, ô ma vie !
Dans l'écurie autrefois tant serois !
Quelle furie ! épargne au moins ma vie,
Que les bonheurs ne changent point tes vœux.
Tu vois mes pleurs, ah Jeanne ! je me meurs.
 Jeanne répond, faquin, je te fais grâce,
 Dans ton vil sang de fange tout chargé
 Ce fer divin ne fera point plongé.
 Végète encor, & que ta lourde masse
 Ait à l'instant l'honneur de me porter :
 Je ne te puis en mulet transférer ;
 Mais ne m'importe ici de ta figure,
 Homme ou mulet tu seras ma monture.
 Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
 Et je prétends le retrouver en toi ;
 Ça qu'on se courbe ; elle dit, & la bête
 Baisse à l'instant sa chauve & lourde tête,
 Marche des mains, & Jeanne sur son dos
 Va dans les champs affronter les Héros.
 Pour le génie il jura par son père,
 De tourmenter toujours les bons Français ;
 Son cœur navré pencha vers les Anglais ;
 Il se promit dans sa juste colère,

De bien punir tout Français indiscret ,
 Qui pour son dām passerait sur sa terre.
 Il fait bâtir au plus vite un château
 D'un goût bizarre & tout-à-fait nouveau ,
 Un labyrinthe , un piège où la vengeance
 Veut attraper les héros de la France. a)

Mais que devint la belle Agnès Sorel ?
 Vous souvient-il de son trouble cruel ?
 Comme elle fut interdite , éperdue ,
 Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue ?
 Ce Jean Chandos s'élança de ses bras ,
 Très brusquement & courut aux combats.
 La belle Agnès crut sortir d'embarras.
 De son danger encor toute surprise ,
 Elle jurait de n'être jamais prise
 A l'avenir en un semblable cas.
 Au bon Roi Charles elle jurait tout bas
 D'aimer toujours ce Roi qui n'aime qu'elle ,
 De respecter ce tendre & doux lien ,
 Et de mourir plutôt qu'être infidelle.
 Mais il ne faut jamais jurer de rien.

Dans ce fracas , dans ce trouble effroyable ,
 D'un camp surpris tumulte inséparable ,
 Quand chacun court , officier & soldat ,
 Que l'un s'enfuit , & que l'autre combat ,
 Que les valets , fripons suivans l'armée ,
 Pillent le camp de peur des ennemis :
 Parmi les cris , la poudre & la fumée ,
 La belle Agnès se voyant sans habits ,

Du grand Chandos entre en la garde-robe ;
 Puis avifant chemife , mules , robe ,
 Saisit le tout en tremblant & fans bruit ,
 Même elle prend jufqu'au bonnet de nuit.
 Tout vint à point ; car de bonne fortune
 Elle apperçut une jument bai brune ,
 Bride à la bouche & felle fur le dos ,
 Que l'on devait amener à Chandos.
 Un Ecuyer , vieil yvrogne intrépide ,
 Tout en dormant la tenait par la bride.
 L'adroite Agnès s'en va fubtilement
 Oter la bride à l'Ecuyer dormant ;
 Puis fe fervant de certaine efcabelle ,
 Y pofe un pied , monte , fe met en felle ,
 Pique , & s'en va , croyant gagner les bois ,
 Pleine de crainte & de joie à la fois.
 L'ami Bonneau court à pied dans la plaine ,
 En maudiffant fa pefante bedaine ,
 Ce beau voyage , & la guerre , & la Cour ,
 Et les Anglais , & Sorel , & l'amour.

Or , de Chandos le très fidèle page ,
 (Monrofe était le nom du *b*) personnage)
 Qui revenait ce matin d'un message ,
 Voyant de loin tout ce qui fe paffait ,
 Cette jument qui vers les bois courait ,
 Et de Chandos la robe & le bonnet ;
 Devinant mal ce que ce pouvait être ,
 Crut fermement que c'était fon cher maître ,
 Qui loin du camp demi nud s'enfuiait.

Epouvanté de l'étrange aventure,
 D'un coup de fouët il hâte sa monture,
 Galope & crie, Ah mon Maître, ah Seigneur!
 Vous poursuit-on? Charlot est-il vainqueur?
 Où courez-vous? Je vais partout vous suivre:
 Si vous mourez, je cesserai de vivre;
 Il dit, & vole, & le vent emportait
 Lui, son cheval & tout ce qu'il disait.

La belle Agnès qui se croit poursuivie,
 Court dans le bois au péril de sa vie;
 Le page y vole, & plus elle s'enfuit,
 Plus notre Anglais avec ardeur la fuit.
 La jument bronche & la belle éperdue,
 Jettant un cri dont retentit la nue,
 Tombe à côté, sur la terre étendue.
 Le page arrive aussi prompt que les vents,
 Mais il perdit l'usage de ses sens,
 Quand cette robe ouverte & voltigeante
 Lui découvrit une beauté touchante,
 Un sein d'albâtre & les charmans trésors
 Dont la nature enrichissait son corps.
 Bel Adonis, telle fut ta surprise,
 Quand la maîtresse & de Mars & d'Anchise,
 Du haut des Cieux, le soir au coin d'un bois,
 S'offrit à toi pour la première fois.
 Vénus sans doute avait plus de parure;
 Une jument n'avait point renversé.
 Son corps divin de fatigue harassé;
 Bonnet de nuit n'était point sa coëffure.

Son cu d'yvoire était sans meurtrissure.
Mais Adonis à ces attraits tout nuds,
Balancerait entre Agnès & Vénus.

Le jeune Anglais se sentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de respect & de crainte ;
Il prend Agnès , & l'embrasse en tremblant ;
Hélas, dit-il, seriez-vous point blessée ?
Agnès sur lui tourne un œil languissant ,
Et d'une voix timide , embarrassée ,
En soupirant elle lui parle ainsi ;
Qui que tu sois qui me poursuis ici ,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime ,
N'abuse point du malheur qui m'opprime ,
Jeune étranger , conserve mon honneur ,
Sois mon appui , sois mon libérateur.
Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura , détourna son visage ,
Triste , confuse , & tout bas promettant
D'être fidèle au bon Roi son amant.
Monrose ému , fut un tems en silence ;
Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant ,
O de ce monde adorable ornement ,
Que sur les cœurs vous avez de puissance !
Je suis à vous : comptez sur mon secours ;
Vous disposez de mon cœur , de mes jours ,
De tout mon sang ; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'ose vous servir :
Je n'en veux point une autre récompense :
C'est être heureux que de vous secourir.

Il tire alors un flacon d'eau des Carmes ;
 Sa main timide en arrose ses charmes,
 Et les endroits de roses & de lys,
 Qu'avaient la selle & la chute meurtris.
 La belle Agnès rougissait sans colère,
 Ne trouvait point sa main trop téméraire,
 Et le lorgnait sans bien savoir pourquoi,
 Jurant toujours d'être fidèle au Roi.
 Le Page ayant employé sa bouteille ;
 Rare beauté, dit-il, je vous conseille
 De cheminer jusqu'en un bourg voisin :
 Nous marcherons par ce petit chemin.
 Dedans ce bourg nul soldat ne demeure :
 Nous y serons avant qu'il soit une heure.
 J'ai de l'argent, & l'on vous trouvera
 Et coëffe & jupe, & tout ce qu'il faudra
 Pour habiller avec plus de décence
 Une beauté digne d'un Roi de France.

La Dame errante approuva son avis ;
 Monrose était si tendre & si soumis,
 Était si beau, savait à tel point vivre,
 Qu'on ne pouvait s'empêcher de le suivre.

Quelque Censeur, interrompant le fil
 De mon discours, dira, Mais se peut-il
 Qu'un étourdi, qu'un jeune Anglais, qu'un page
 Fût près d'Agnès respectueux & sage ?
 Qu'il ne prit point la moindre liberté ?
 Ah laissez là vos censures rigides ;
 Ce page aimait, & si la volupté.

Nous rend hardis , l'amour nous rend timides.

Agnès & lui marchaient donc vers ce bourg ,
 S'entretenant de beaux propos d'amour ,
 D'exploits de guerre & de chevalerie ,
 De vieux romans pleins de galanterie.
 Notre Ecuyer de cent pas en cent pas
 S'approchait d'elle , & baifait ses beaux bras ;
 Le tout d'un air respectueux & tendre ;
 La belle Agnès ne savait s'en défendre ;
 Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
 Voulait beaucoup , & ne demandait rien.
 Dedans le bourg ils sont entrés à peine ,
 Dans un logis son Ecuyer la mène
 Bien fatiguée ; Agnès entre deux draps
 Modestement repose ses appas ;
 Monrose court , & va tout hors d'haleine
 Chercher partout pour dignement servir ,
 Alimenter , chauffer , coëffer , vêtir
 Cette beauté déjà sa Souveraine.
 Charmant enfant dont l'amour & l'honneur
 Ont pris plaisir à diriger le cœur ,
 Où sont les gens dont la sagesse égale
 Les procédés de ton ame loyale ?

Dans ce logis (je ne puis le nier ,)
 De Jean Chandos logeait un Aumônier.
 Tout Aumônier est plus hardi qu'un page.
 Le scélérat informé du voyage
 Du beau Monrose & de la belle Agnès ,
 Et trop instruit que dans son voisinage

A

A quatre pas reposaient tant d'attraits ;
 Pressé soudain de son désir infame ,
 Les yeux ardents, le sang rempli de flamme ,
 Le corps en rut, de luxure enyvré,
 Entre en jurant comme un désespéré,
 Ferme la porte, & les deux rideaux tire.
 Mais, cher lecteur, il convient de te dire
 Ce que faisait en ce même moment
 Le grand Dunois sur son âne volant.

Au haut des airs où les Alpes cheues
 Portent leur tête & divisent les nues ,
 Vers ce rocher fendu par Annibal, d)
 Fameux passage aux Romains si fatal,
 Qui voit le Ciel s'arrondir sur sa tête,
 Et sous ses pieds se former la tempête,
 Est un Palais de marbre transparent,
 Sans toit ni porté, ouvert à tout venant.
 Tous les dedans sont des glaces fidelles ;
 Si que chacun qui passe devant elles,
 Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
 Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.

Mille chemins mènent devers l'empire
 De ces beaux lieux où si bien l'on se mire :
 Mais ces chemins sont tous bien dangereux ;
 Il faut franchir des abîmes affreux.
 Tel bien souvent sur ce nouvel blympe
 Est arrivé sans trop savoir par où ;
 Chacun y court, & tandis que l'un grimpe,
 Il en est cent qui se cassent le cou.

De ce Palais la superbe maitresse
Est cette vieille & bavarde Déesse,
La Renommée, à qui dans tous les tems
Le plus modeste a donné quelque encens.
Le Sage dit que son œœur là méprise,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange est pour l'ame un poison.
Le Sage ment, & dit une sottise.

La Renommée est donc en ces hauts lieux.
Les courtisans dont elle est entourée,
Princes, pedants, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, & de vent enyvree,
Vont tous prians, & crians à genoux :
O Renommée ! ô puissante Déesse !
Qui savez tout, & qui parlez sans cesse,
Par charité parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indiscrettes,
La Renommée a toujours deux trompettes :
L'une à sa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des Héros :
L'autre est au cu, puisqu'il faut vous le dire :
C'est celle-là qui sert à nous instruire
De ce fatras de volumes nouveaux,
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnasse infectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipsés tour-à-tour,
Faits en un mois, périssent en un jour ;
Ensevelis dans le fond des collèges,
Rongés des vers, eux & leurs privilèges.

Un vil' amas de prétendus auteurs ,
 Du vrai génie infames détracteurs ,
 Guyon , Fréron , La Baumelle , Nonotte ;
 Et ce rebut de la troupe bigotte ,
 Ce Savatier de la fraude instrument ,
 Qui vend sa plume , & ment pour de l'argent ;
 Tous ces marchands d'opprobre & de fumée
 Osent pourtant chercher la Renommée ;
 Couverts de fange , ils ont la vanité
 De se montrer à sa divinité.
 A coups de fouet chassés du sanctuaire ,
 A peine encor ils ont vû son derrière. e)

Gentil Dunois sur ton ànon monté ,
 En ce beau lieu tu te vis transporté.
 Ton nom fameux qu'avec justice on fête ,
 Etait corné par la trompette honnête.
 Tu regardas ces miroirs si polis.
 O quelle joie enchantait tes esprits !
 Car tu voyais dans ces glaces brillantes
 De tes vertus les peintures vivantes ;
 Non-seulement des sièges , des combats ,
 Et ces exploits qui font tant de fracas ;
 Mais des vertus encor plus difficiles ,
 Des malheureux de tes bienfaits chargés ,
 Te béniffans au sein de leurs aziles ,
 Des gens de bien à la Cour protégés ,
 Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
 Dunois ainsi contemplant son histoire ,
 Se complaisait à jouir de sa gloire.

H ij

Son âne aussi s'amusant à se voir,
Se pavanait de miroir en miroir.

On entendit dessus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle disait : *Voici l'horrible jour*
Où dans Milan la sentence est dictée ;
On va brûler la belle Dorothee.
Pleurez, mortels, qui connaissez l'amour.
Qui ? dit Dunois ; quelle est donc cette belle ?
Qu'a-t-elle fait ? pourquoi la brûle-t-on ?
Passe après tout si c'est une laidron ;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les Saints c'est chose trop cruelle.
Les Milanais ont donc perdu l'esprit.
Comme il parlait, la trompette reprit :
O Dorothee, ô pauvre Dorothee !
En feu cuisant tu vas être jetée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te recout de ce brasier fatal.

A cet avis Dunois sentit dans l'ame
Un prompt désir de secourir la Dame :
Car vous savez que si-tôt qu'il s'offrait
Occasion de marquer son courage,
Venger un tort, redresser quelque outrage,
Sans raisonner ce Héros y courait.
Allons, dit-il à son âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
L'âne aussi-tôt ses deux ailes étend ;

Un Chérubin va moins rapidement. *f)*
 On voit déjà la ville où la justice
 Arrangeait tout pour cet affreux supplice.
 Dans la grand' place on élève un bucher ;
 Trois cent archers , gens cruels & timides ,
 Du mal d'autrui monstres toujours avides ,
 Rangent le peuple , empêchent d'approcher.
 On voit partout le beau monde aux fenêtres ;
 Attendant l'heure , & déjà larmoyant ;
 Sur un balcon l'Archevêque & ses prêtres
 Observent tout d'un œil ferme & content.

Quatre Alguazils *g)* amènent Dorothee ,
 Nue en chemise , & de fers garrottée ;
 Le désespoir & la confusion ,
 Le juste excès de son affliction ,
 Devant ses yeux répandent un nuage ,
 Des pleurs amers inondent son visage ;
 Elle entrevoit d'un œil mal assuré
 L'affreux poteau pour sa mort préparé ,
 Et ses sanglots se faisant un passage ;
 O mon amour ! ô toi qui dans mon cœur
 Règnes encor en ces momens d'horreur !...
 Elle ne put en dire davantage ,
 Et béguaiant le nom de son amour ,
 Elle tomba sans voix , sans mouvement ,
 Le front jauni d'une pâleur mortelle :
 Dans cet état elle était encor belle.

Un scélérat nommé Sacrogorgon ,
 De l'Archevêque infame champion , *b)*

H iij

La dague au poing vers le bucher s'avance ,
 Le chef armé de fer & d'impudence ,
 Et dit tout haut , Messieurs , je jure Dieu ,
 Que Dorothee a mérité le feu.
 Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle ?
 Est-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
 S'il en est un , que cet audacieux
 Ose à l'instant se montrer à mes yeux ,
 Voici de quoi lui fendre la cervelle.
 Disant ces mots il marche fièrement ,
 Branlant en l'air un braquemart *i*) tranchant ,
 Roulant les yeux , tordant sa laide bouche ;
 On frémissait à son aspect farouche ;
 Et dans la ville il n'était Écuyer
 Qui Dorothee osât justifier ;
 Sacrogorgon venait de les confondre :
 Chacun pleurait , & nul n'osait répondre.

Le fier Prélat , du haut de son balcon ,
 Encourageait le brutal champion.

Le beau Dunois qui planait sur la place ,
 Fut si choqué de l'insolente audace
 De ce pervers ; & Dorothee en pleurs
 Etait si belle au sein de tant d'horreurs ,
 Son désespoir la rendait si touchante ,
 Qu'en la voyant il la crut innocente.
 Il saute à terre , & d'un ton élevé ,
 C'est moi , dit-il , face de reprové ,
 Qui viens ici montrer par mon courage ,
 Que Dorothee est vertueuse & sage ;

Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
 Suppôt du crime, & menteur déloyal.
 Je veux d'abord savoir de Dorothée,
 Quelle noirceur lui peut être imputée,
 Quel est son cas, & par quel guet à pan
 On fait brûler les belles à Milan;
 Il dit; le peuple à la surprise en proie
 Poussa des cris d'espérance & de joie.
 Sacrogorgon qui se mourait de peur,
 Fit comme il put semblant d'avoir du cœur.
 Le fier Prélat sous sa mine hypocrite
 Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothée alors le beau Dunois
 S'en vint parler d'un air noble & courtois.
 Les yeux baissés la belle lui raconte
 En soupirant son malheur & sa honte:
 L'âne divin sur l'église perché
 De tout ce cas paraissait fort touché:
 Et de Milan les dévotes familles
 Bénissaient Dieu qui prend pitié des filles.

N O T E S.

a) **V**oyez le dix-septième Chant.

b) C'est le même Page sur le derrière duquel Jeanne avait crayonné trois fleurs de lys.

c) *Adonis* ou *Adoni*, fils de Ciniras & de Mirra, Dieu des Phéniciens, amant de Vénus Astarté. Les Phéniciens pleuraient tous les ans sa mort, ensuite ils se rejoignaient de la résurrection.

d) On croit qu'Annibal passa par la Savoie : c'est donc chez les Savoyards qu'est le temple de la Renommée.

e) Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on fait, ont vomi des torrents de calomnies contre l'auteur qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire, qu'il ne croyait pas en Dieu, que le bienfaiteur de la race de Corneille était l'ennemi de Corneille; qu'il était fils d'un

payfan. Ils lui ont attribué les aventures les plus fausses. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ses ouvrages. Il est bien juste qu'à la fin il chasse cette canaille du sanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs se glissent de nuit dans une église, pour y voler des calices.

f) *Chérubin*, esprit céleste, ou Ange du second ordre de la première Hiérarchie. Ce mot vient de l'Hébreu *Cherub*, dont le pluriel est *Chérubin*. Les Chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, & des pieds de bœuf.

g) *Alguazil*. *Guazil* en Arabe signifie huffier, de-là *Alguazil* archer Espagnol.

h) *Champion* vient de champ, pion du champ : *Pion* mot Indien adopté par les Arabes, il signifie soldat.

i) *Braquemart*, du Grec *braki-makera*, courte épée.



CHANT VII.

CHANT SEPTIEME.

*Comment Dunois sauva Dorothee condamnée à la
mort par l'Inquisition.*

Lorsqu'autrefois , au printems de mes jours ,
Je fus quitté par ma belle maîtresse ,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse ;
Et je pensai renoncer aux amours ;
Mais d'offenser , par le moindre discours ,
Cette beauté que j'avais encensée ,
De son bonheur oser troubler le cours ,
Un tel forfait n'entra dans ma pensée.
Gêner un cœur ce n'est pas ma façon.
Que si je traite ainsi les infidelles ,
Vous comprenez à plus forte raison ,
Que je respecte encor plus les cruelles.
Il est affreux d'aller persécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse objet de votre hommage
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler ,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage ;
On trouve assez de quoi se consoler ;
Ou bien buvez : c'est un parti fort sage.
Et plût à Dieu qu'en un cas tout pareil ,
Le tonsuré , qu'amour rendit barbare ,
Cet oppresseur d'une beauté si rare ,
Se fût servi d'un aussi bon conseil !

Déjà Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage & l'espoir :
Mais avant tout il convenait favoir ,
Les attentats dont elle était chargée.

O vous , dit-elle , en baissant ses beaux yeux ,
Ange divin qui descendez des Cieux ,
Vous qui venez prendre ici ma défense ,
Vous savez bien quelle est mon innocence.
Dunois reprit , je ne suis qu'un mortel ;
Je suis venu par une étrange allure ,
Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame & vertueuse & pure ;
Mais dites-moi pour Dieu votre aventure.

Lors Dorothée en essuiant les pleurs ,
Dont le torrent son beau visage mouille ,
Dit ; L'amour seul a fait tous mes malheurs.
Connaissez-vous Monsieur de la Trimouille ?

Oui , dit Dunois , c'est mon meilleur ami ,
Peu de héros ont une ame aussi belle ;
Mon Roi n'a point de guerrier plus fidèle ;
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi ;
Nul Chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.
Il est trop vrai , dit-elle , c'est lui-même.
Il ne s'est pas écoulé plus d'un an ,
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'est en ces lieux qu'il m'avait adorée ;
Il le jurait , & j'ose être assurée ,

Que son grand cœur est toujours enflammé ;
Qu'il m'aime encor ; car il est trop aimé.

Ne doutez point , dit Dunois , de son ame ;
Votre beauté vous répond de sa flamme :
Je le connais , il est , ainsi que moi ,
A ses amours fidèle comme au Roi.
L'autre reprit , Ah ! Monsieur , je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître ,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable & le plus vertueux ,
Où de mon cœur il se rendit le maître !
Je l'adorais avant que ma raison
Eût pù savoir si je l'aimais ou non.

Ce fut , Monsieur , ô moment délectable !
Chez l'Archevêque où nous étions à table ,
Que ce héros plein de sa passion
Me fit , me fit sa déclaration.
Ah ! j'en perdis la parole & la vue.
Mon sang brûla d'une ardeur inconnue :
Du tendre amour j'ignorais le danger ,
Et de plaisir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit visite :
Elle fut courte , il prit congé trop vite.
Quand il partit , mon cœur le rappelait ,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête ,
Un peu plus long , mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix ,
Par deux baisers sur mes lèvres ravis.

Le lendemain il osa davantage,
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant.
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je hélas ? faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs & ma honte,
Sans que je sache, ô digne chevalier !
A quel Héros j'ose me confier ?

Le Chevalier par pure obéissance
Dit sans vanter ses faits ni sa naissance,
Je suis *Dunois*. C'était en dire assez.
Dieu, reprit-elle, ô Dieu qui m'exaucez,
Quoi vos bontés font voler à mon aide
Ce grand *Dunois*, ce bras à qui tout cède !
Ah qu'on voit bien d'où vous tenez le jour ;
Charmant bâtard, cœur noble, ame sublime,
Le tendre amour me faisait sa victime ;
Mon salut vient d'un enfant de l'amour :
Le Ciel est juste & l'espoir me ranime.

Vous faurez donc, brave & gentil *Dunois*,
Que mon amaant au bout de quelques mois
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeste, & maudite Angleterre !
Il écouta la voix de son devoir.
Mon tendre amour était au désespoir.
Un tel état vous est connu sans doute ;
Et vous savez, Monsieur, ce qu'il en coute :
Ce fier devoir fait seul tous nos malheurs ;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs ;

Mon cœur était forcé de se contraindre ,
Et je mourais , mais sans pouvoir m'en plaindre.
Il me donna le présent amoureux ,
D'un bracelet fait de ses blonds cheveux ,
Et son portrait qui trompant son absence ,
M'a fait cent fois retrouver sa présence.
Un tendre écrit surtout il me laissa ,
Que de sa main le ferme amour traça.
C'était , Monsieur , une juste promesse ,
Un cher garant de sa sainte tendresse :
On y lisait ; *Je jure par l'amour ,*
Par les plaisirs de mon ame enchantée ,
De revenir bientôt en cette Cour ,
Pour épouser ma chère Dorothee.

Las ! il partit , il porta sa valeur
Dans Orléans. Peut-être il est encore
Dans ces remparts , où l'appella l'honneur.
S'il y savait quels maux & quelle horreur
Sont loin de lui le prix de mon ardeur !
Non , juste Ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.

Il partit donc ; & moi je m'en allai ,
Loin des soupçons d'une ville indiscrete ,
Chercher aux champs une sombre retraite ,
Conforme aux soins de mon cœur défolé.
Mes parens morts , libre dans ma tristesse ,
Cachée au monde & fuyant tous les yeux ,
Dans le secret le plus mystérieux
J'enfvelis mes pleurs & ma grosseffe.
Mais par malheur , hélas ! je suis la nièce

De l'Archevêque. A ces funestes mots
Elle sentit redoubler ses sanglots.

Puis vers le Ciel tournant ses yeux en larmes ,
J'avais, dit-elle, en secret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour ;
Avec mon fils consolant mes allarmes ,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'Archevêque il prit en fantaisie
De venir voir quelle espèce de vie
Menait sa nièce au fond de ces forêts ;
Pour ma campagne il quitta son palais ;
Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté, présent cher & funeste ,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteste ,
Perça son cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : Ciel que je fus surprise !
Je lui parlai des devoirs de son rang ,
De son état, des nœuds sacrés du sang.
Je remontai l'horreur de l'entreprise ;
Elle outrageait la nature & l'Eglise.
Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir ,
Il s'entêta d'un chimérique espoir.
Il se flattait que mon cœur indocile ,
D'aucun objet ne s'était prévenu ,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu ,
Que son triomphe en serait plus facile ;
Il m'accablait de ses soins fatigans ,
De ses désirs rebutés & pressans.

Hélas ! un jour que toute à ma tristesse

Je relifais cette douce promesse,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en lisant me surprit.
Il se faisoit d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie ;
Il lut, il vit dans cet écrit fatal,
Tous mes secrets, ma flamme & son rival.
Son ame alors jalouse & forcenée
A ses desirs fut plus abandonnée.
Toujours alerte & toujours m'épiait,
Il fut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute un autre en eût perdu courage,
Mais le mitré n'en fut que plus ardent ;
Et se sentant sur moi cet avantage,
Ah ! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être sage ?
Et vos faveurs seront le seul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi ?
Osez-vous bien me faire résistance ?
Y pensez-vous ? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas :
Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance.
Je me jettai tremblante à ses genoux :
J'attestai Dieu : je répandis des larmes.
Lui furieux d'amour & de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renversa, & va me violer ;
A mon secours il falut appeller ;
Tout son amour soudain se tourne en rage.
D'un oncle ; ô Ciel ! souffrir un tel outrage !

De coups affreux il meurtrit mon visage.
 On vient au bruit; mon homme au même instant
 Joint à son crime un crime encor plus grand.
 Chrétiens, dit-il, ma nièce est une impie :
 Je l'abandonne, & je l'excommunie :
 Un hérétique, un damné suborneur
 Publiquement a fait son déshonneur :
 L'enfant qu'ils ont est un fruit d'adultère.
 Que Dieu confonde & le fils & la mère !
 Et puisqu'ils ont ma malédiction ,
 Qu'ils soient livrés à l'Inquisition.

Il ne fit point une menace vaine :
 Et dans Milan le traître arrive à peine ,
 Qu'il fait agir le grand Inquisiteur.
 On me faitit , prisonnière on m'entraîne.
 Dans des cachots où le pain de douleur
 Etait ma seule & triste nourriture :
 Lieux souterrains , lieux d'une nuit obscure ,
 Séjour de mort & tombeau des vivans !
 Après trois jours on me rend la lumière,
 Mais pour la perdre au milieu des tourmens ;
 Vous les voyez ces brasiers dévorans ;
 C'est-là qu'il faut expirer à vingt ans.
 Voilà mon lit à mon heure dernière.
 C'est-là, c'est-là , sans votre bras vengeur ,
 Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur.
 Plus d'un guerrier aurait selon l'usage
 Pris ma défense & pour moi combattu ;
 Mais l'Archevêque enchaîne leur vertu :

Contre

Contre l'Eglise ils n'ont point de courage,
 Qu'attendre hélas ! d'un cœur Italien ?
 Ils tremblent tous à l'aspect d'une étoile ;
 Mais un Français n'est alarmé de rien,
 Et braverait le Pape au Capitole.

A ces propos Dunois piqué d'honneur,
 Plein de pitié pour la belle accusée,
 Plein de courroux pour son persécuteur,
 Brûlait déjà d'exercer sa valeur ;
 Et se flattait d'une victoire aisée :
 Bien surpris fut de se voir entouré
 De cent archers, dont la cohorte fière
 L'investissait noblement par derrière.
 Un cuistre en robe avec bonnet carré,
 Criait d'un ton de vrai *miserère* ;
 „ On fait savoir de par la Sainte Eglise ;
 „ Par Monseigneur, pour la gloire de Dieu ;
 „ A tous Chrétiens que le Ciel favorise,
 „ Que nous venons de condamner au feu
 „ Cet étranger, ce champion profane,
 „ De Dorothee infame Chevalier,
 „ Comme infidèle, hérétique & sorcier ;
 „ Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âme.

Cruel Prélat, Rufiris en soutane, b)
 C'était, perfide, un tour de ton métier ;
 Tu redoutais le bras de ce guerrier,
 Tu t'entendais avec le Saint Office,
 Pour opprimer, sous le nom de justice,
 Quiconque eût pu lever le voile affreux.

Dont tu caches ton crime à tous les yeux.

Tout aussi-tôt l'affaine cohorte,
 Du Saint Office abominable escorte,
 Pour se saisir du superbe Dunois,
 Deux pas avance & en recule trois;
 Puis marche encoer, puis se signe & s'arrête.
 Sacrogorgon qui tremblait à leur tête,
 Leur crie, Allons, il faut vaincre ou périr;
 De ce forcier tâchons de nous saisir.
 Au milieu d'eux les Diacres de la ville,
 Les Sacristains arrivent à la file :
 L'un tient un pot, & l'autre un goupillon ;
 Ils font leur ronde, & de leur eau salée
 Benoitement aspergent l'assemblée.
 On exorcise, on maudit le Démon :
 Et le Prélat toujours l'âme troublée,
 Donne partout la bénédiction.

Le grand Dunois, non sans émotion,
 Voit qu'on le prend pour envoyé du Diable :
 Lors saisissant de son bras redoutable,
 Sa grande épée, & de l'autre montrant
 Un chapelet, Catholique instrument,
 De son salut cher & sacré garant ;
 Allons, dit-il, venez à moi, mon âne :
 L'âne descend, Dunois monte & soudain
 Il va frappant en moins d'un tour de main
 De ces croquans la cohorte profane.
 Il perce à l'un le *sternum d*) & le bras :
 Il atteint l'autre, à nos qu'on nomme *costas e*) ;

Qui voit tomber son nez & sa mâchoire ,
Qui son oreille & qui son *bumerus* ;
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire ,
Et qui s'enfuit , disant ses *Orémus* :
L'âne au milieu du sang & du carnage ,
Du paladin seconde le courage ;
Il vole , il rue , il mord , il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayé.
Sacrogorgon abaissant la visière ,
Toujours jurant s'en allait en arrière ;
Dunois le joint , l'atteint à l'os *pubis* , f)
Le fer sanglant lui sort par le *coccis* : g)
Le vilain tombe , & le peuple s'écrie ,
Béni soit Dieu , le barbare est sans vie.

Le scélérat encor se débattait
Sur la poussière , & son cœur palpitait ,
Quand le héros lui dit ; Ame traîtresse ,
L'enfer t'attend , crain le Diable , & confesse
Que l'Archevêque est un coquin mitré ,
Un ravisseur , un parjure avéré ,
Que Dorothee est l'innocence même ,
Qu'elle est fidelle au tendre amant qu'elle aime ,
Et que tu n'es qu'un sot & qu'un fripon.
Oui , Monseigneur : oui , vous avez raison ;
Je suis un sot , la chose est par trop claire ,
Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit : son ame alla chez le Démon.
Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.

Dans l'instant même où ce bravache infame

A Belzébut rendait sa vilaine ame ,
Devers la place arrive un Ecuyer
Portant falade *b*) avec lance dorée :
Deux postillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était , chose assurée ,
Qu'il arrivait quelque grand Chevalier.
A cet objet la belle Dorothée
D'étonnement & d'amour transportée ,
Ah Dieu puissant , se mit-elle à crier ,
Serait-ce lui ! ferait-il bien possible !
A mes malheurs le Ciel est trop sensible.

Les Milanais , peuples très curieux ,
Vers l'Ecuyer avaient tourné les yeux.

Eh ! cher Lecteur , n'êtes-vous pas honteux
De ressembler à ce peuple volage ,
Et d'occuper vos yeux & votre esprit
Du changement qui dans Milan se fit ?
Est-ce donc là le but de mon ouvrage ?
Songez , Lecteur , aux remparts d'Orléans ,
Au Roi de France , aux cruels assiégeans ,
A la pucelle , à l'illustre amazone ,
La vengeresse & du peuple & du Trône ,
Qui sans jupon , sans pourpoint ni bonnet ,
Parmi les champs comme un centaure allait ,
Ayant en Dieu sa plus ferme espérance ,
Comptant sur lui plus que sur la vaillance ,
Et s'adressant à Monsieur Saint Denis ,
Qui cabalait alors en paradis
Contre Saint George en faveur de la France.

Surtout , lecteur , n'oubliez point Agnès ,
 Ayez l'esprit tout plein de ses attraits ,
 Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
 Est-il quelqu'un si morne & si sévère ,
 Que pour Agnès il soit sans intérêt ?

Et franchement dites-moi , s'il vous plait ,
 Si Dorothée au feu fut condamnée ;
 Si le Seigneur du haut du firmament
 Sauva le jour à cette infortunée ,
 Semblable cas advient très rarement.
 Mais que l'objet où votre cœur s'engage ,
 Pour qui vos pleurs ne peuvent s'effuyer ,
 Soit dans les bras d'un robuste aumônier ,
 Ou semble épris pour quelque jeune page ;
 Cet accident peut-être est plus commun.
 Pour l'amener ne faut miracle aucun.
 Je l'avourai , j'aime toute aventure ,
 Qui tient de près à l'humaine nature ;
 Car je suis homme , & je me fais honneur
 D'avoir ma part aux humaines faiblesses ;
 J'ai dans mon tems possédé des maîtresses ,
 Et j'aime encor à retrouver mon cœur.

N O T E S.

a) *E Tole*. Ornement sacerdotal qu'on passe par dessus le surplis. Ce mot vient du grec *εσλα*, qui signifie une robe longue. L'étole est aujourd'hui une bande large de quatre doigts. L'étole des anciens était fort différente ; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les Rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer : de-là ces expressions de l'écriture, *Stolam gloria induit eum*, &c.

b) *Busris* était un Roi d'Égypte, qui passait pour un Tyran.

c) Le *Goupillon* est un instrument garni en tout sens de soies de porc prises dans des fils d'archal passés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il sert à distribuer l'eau bénite, &c. Cet instrument était usité dans l'antiquité, on s'en servait pour arroser les initiés de l'eau lustrale.

d) *Stermum*, terme Grec,

comme sont presque tous ceux de l'anatomie ; c'est cette partie antérieure de la poitrine à laquelle sont jointes les côtes : elle est composée de sept os si bien assemblés, qu'ils semblent n'en faire qu'un. C'est la cuirasse que la nature a donnée au cœur & aux poulmons.

e) *Atlas*, la première vertèbre du cou : elle soutient tous les fardoux qu'on porte sur la tête, laquelle tourne sur cet *Atlas*, comme sur un pivot.

f) *Pubis*, de puberté, os barré, qui se joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis*.

g) *Cocxis*, *κακκός*, croupion, placé immédiatement au-dessous de l'os *sacrum*. Il n'est pas honnête d'être bleffé là.

h) *Sulade*, on devrait dire *célade*, de *celata* ; mais le mauvais usage prévaut partout.



Chant VIII

CHANT HUITIÈME.

*Comment le charmant La Trimouille rencontra
un Anglais à Notre-Dame de Lorette ; Et ce
qui s'ensuivit avec sa Dorothée.*

Que cette histoire est sage , intéressante !
 Comme elle forme & l'esprit & le cœur !
 Comme on y voit la vertu triomphante ,
 Des Chevaliers le courage & l'honneur ,
 Les droits des Rois , des belles la pudeur !
 C'est un jardin dont tout le tour m'enchanté
 Par sa culture & sa variété.
 J'y vois surtout l'aimable chasteté ,
 Des belles fleurs la fleur la plus brillante ,
 Comme un lys blanc que le Ciel a planté ,
 Levant sans tache une tête éclatante.
 Filles , garçons , lisez assidûment
 De la vertu ce divin rudiment :
 Il fut écrit par notre Abbé Tritème , a)
 Savant Picard , de son siècle ornement ,
 Il prit Agnès & Jeanne pour son thème.
 Que je l'admire , & que je me fais gré
 D'avoir toujours hautement préféré
 Cette lecture honnête & profitable ;
 A ce fatras d'insipides Romans
 Que je vois naître & mourir tous les ans ,
 De cerveaux creux avortons languissans !

De Jeanne d'Arc l'histoire véritable
 Triomphera de l'envie & du tems.
 Le vrai me plait, le vrai seul est durable.

De Jeanne d'Arc, cependant cher lecteur,
 En ce moment je ne puis rendre compte ;
 Car Dorothee & Dunois son vengeur,
 Et la Trimouille objet de son ardeur,
 Ont de grands droits ; & j'avourai sans honte
 Qu'avec raison vous vouliez être instruit
 Des beaux effets que leur amour produit.

Près d'Orléans vous avez souvenance
 Que La Trimouille, ornement du Poitou,
 Pour son bon Roi signalant sa vaillance,
 Dans un fossé fut plongé jusqu'au cou,
 Ses Ecuyers tirèrent avec peine,
 Du sale fond de la fangeuse arène
 Notre héros, en cent endroits froissé,
 Un bras démis, le coude fracassé.
 Vers les remparts de la ville assiégée
 On reportait sa figure affligée ;
 Mais de Talbot les efforts vigilans
 Avaient fermé les chemins d'Orléans.
 On transporta, de crainte de surprise,
 Mon paladin, par de secrets détours,
 Sur un brancard, en la cité de Tours,
 Cité fidelle, au Roi Charle soumise,
 Un charlatan arrivé de Venise,
 Adroitement remit son *radius*, b)
 Dont le pivot rejoignit l'*humerus*,

Son Ecuyer lui fit bientôt connaître
 Qu'il ne pouvait retourner vers son maître ,
 Que les chemins étaient fermés pour lui.
 Le Chevalier fidèle à sa tendresse ,
 Se résolut , dans son cuisant ennui ,
 D'aller au moins rejoindre sa maîtresse.

Il courut donc à travers cent hazards ,
 Au beau pays conquis par les Lombards.
 En arrivant aux portes de la ville ,
 Le Poitevin est entouré , heurté ,
 Pressé des flots d'une foule imbécille ,
 Qui d'un pas lourd , & d'un œil hébété ,
 Court à Milan des campagnes voisines ;
 Bourgeois , manans , moines , Bénédictines ,
 Mères , enfans : c'est un bruit , un concours ,
 Un chamaillis : chacun se précipite :
 On tombe , on crie , arrivons , entrons vite ,
 Nous n'aurons pas tels plaisirs tous les jours.

Le Paladin fut bientôt quelle fête
 Allait chommer ce bon peuple Lombard ,
 Et quel spectacle à ses yeux on apprête.
 Ma Dorothee ! ô ciel ! Il dit & part ,
 Et son coursier s'élançant sur la tête
 Des curieux , le porte en quatre bonds
 Dans les fauxbourgs , dans la ville , à la place ,
 Où du bâtard la généreuse audace
 A dissipé tous ces monstres félons ,
 Où Dorothee interdite , éperdue ,
 O fait à peine encor lever la vue ,

L'abbé Tritême avec tout son talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la surprise & du faiffement,
Et des transports dont cette ame si pure
Fut pénétrée en voyant son amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre
Ce doux mélange, & si vif, & si tendre,
L'impression d'un reste de douleur,
La douce joie où se livrait son cœur,
Son embarras, sa pudeur & sa honte,
Que par degrés la tendresse surmonte ?
Son la Trimouille ardent, yvre d'amour,
Entre ses bras la tient longtems ferrée,
Faible, attendrie, encor toute éplorée ;
Il embrassait, il baisait tour-à-tour
Le grand Dunois, & sa maitresse, & l'âne.
Tout le beau sexe aux fenêtres penché
Battaît des mains, de tendresse touché ;
On voyait fuir tous les gens à soutane
Sur les débris du bucher renversé,
Qui dans le sang nage au loin dispersé.
Sur ces débris le bâtard intrépide
A l'air, le port, & le maintien d'Alcide,
Qui sous ses pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien, & la triple Euménide,
Remit Alceste à son dolent époux,
Quoiqu'en secret il fût un peu jaloux.

Avec honneur la belle Dorothée
Fut en litière à son logis portée,

Des deux héros noblement escortée.
 Le lendemain le bâtard généreux
 Vint près du lit du beau couple amoureux :
 Je sens, dit-il, que je suis inutile
 Aux doux plaisirs que vous goûtez tous deux ;
 Il me convient de fortir de la ville ;
 Jeanne & mon Roi me rappellent près d'eux ;
 Il faut les joindre, & je sens trop que Jeanne
 Doit regretter la perte de son âne.
 Le grand Denis, le patron de nos loix,
 M'a cette nuit présenté sa figure ;
 J'ai vû Denis tout comme je vous vois ;
 Il me prêta sa divine monture,
 Pour secourir les Dames & les Rois :
 Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
 Graces au ciel Dorothée est servie,
 Je dois servir Charle sept à son tour.
 Goûtez les fruits de votre tendre amour ;
 A mon bon Roi je vais donner ma vie ;
 Le tems me presse & mon âne m'attend.

Sur mon cheval je vous suis à l'instant,
 Lui repliqua l'aimable la Trimouille.
 La belle dit, C'est aussi mon projet ;
 Un désir vif dès longtems me chatouille
 De contempler la cour de Charles sept,
 Sa cour si belle, en héros si féconde,
 Sa tendre Agnès qui gouverne son cœur,
 Sa fière Jeanne en qui valeur abonde.
 Mon cher amant, mon cher libérateur ;

Me conduiraient jusques au bout du monde.
Mais sur le point d'être cuite en ce lieu ,
En récitant ma prière secrète ,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De visiter sa maison de Lorette ,
S'il lui plaisait de me tirer du feu.
Tout aussi-tôt la mère du bon Dieu
Vous députa sur votre âne céleste ;
Vous me sauvez de ce bucher funeste ,
Je vis par vous ; mon vœu doit se tenir :
Sans quoi la Vierge a droit de me punir.

Votre discours est très juste & très sage ,
Dit la Trimouille : & ce pèlerinage
Est à mes yeux un devoir bien sacré :
Vous permettrez que je sois du voyage.
J'aime Lorette , & je vous conduirai.
Allez , Dunois , par la plaine étoilée
Fendez les airs , volez aux champs de Blois ,
Nous vous joindrons avant qu'il soit un mois.
Et vous , Madame , à Lorette appelée ,
Venez remplir votre vœu si pieux ;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux ;
C'est de prouver à toute heure , en tous lieux ,
A tout venant , par l'épée & la lance ,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom ,
Que nulle n'est & si sage , & si belle.
Elle rougit. Cependant le grison
Frappe du pied , s'élève sur son aile ,

Plane dans l'air, & laissant l'horison,
 Porte Dunois vers les sources du Rhône.

Le Poitevin prend le chemin d'Ancône c),
 Avec sa Dame, un bourdon dans la main,
 Portant tous deux chapeau de pèlerin,
 Bien relevé de coquilles bénies.
 A leur ceinture un rosaire pendait
 De beaux grains d'or & de perles unies :
 Le Paladin souvent le récitait,
 Difait *Ave* : la belle répondait,
 Par des soupirs & par des litanies ;
 Et *je vous aime*, était le doux refrain
 Des *Orémus* qu'ils chantaient en chemin.
 Ils vont à Parme, à Plaifance, à Modène,
 Dans Urbino, dans la tour de Céfène,
 Toujours logés dans de très beaux châteaux
 De Princes, Ducs, Comtes & Cardinaux.
 Le Paladin eut partout l'avantage
 De foutenir que dans le monde entier
 Il n'est beauté plus aimable & plus sage
 Que Dorothee ; & nul n'osa nier
 Ce qu'avançait un si grand personnage ;
 Tant les Seigneurs de tout ce beau canton
 Avaient d'égards & de discrétion.

Enfin portés sur les bords du Musône,
 Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
 Les Pèlerins virent briller de loin
 Cette maison de la sainte Madône,
 Ces murs divins de qui le Ciel prend soin ;

Et qu'autrefois des Anges tutélaires,
 Firent voler dans les plaines des airs,
 Comme un vaisseau qui fend le sein des mers.
 A *Loretto* les anges s'arrêtèrent, d)
 Les murs sacrés d'eux-mêmes se fondèrent :
 Et ce que l'art a de plus précieux,
 De plus brillant, de plus industrieux,
 Fut employé depuis par les saints pères,
 Maîtres du monde, & du Ciel grands vicaires,
 A l'ornement de ces augustes lieux.
 Les deux amans de cheval descendirent,
 D'un cœur contrit à deux genoux se mirent ;
 Puis chacun d'eux pour accomplir son vœu
 Offrit des dons pleins de magnificence,
 Tous acceptés avec reconnaissance
 Par la Madône & les moines du lieu.

Au cabaret les deux amans dînèrent ;
 Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
 Un brave Anglais, fier, dur & sans souci,
 Qui venait voir la Sainte Vierge aussi
 Par passe-tems, se moquant dans son ame
 Et de *Lorette*, & de sa *Notre-Dame* ;
 Parfait Anglais, voyageant sans dessein,
 Achetant cher des modernes antiques,
 Regardant tout avec un air hautain,
 Et méprisant les saints & leurs reliques.
 De tout Français c'est l'ennemi mortel,
 Et son nom est *Christophe d'Arondel*.
 Il parcourait tristement l'Italie,

Et se sentant fort sujet à l'ennui,
 Il amenait sa maîtresse avec lui,
 Plus dédaigneuse encor, plus impolie,
 Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
 Douce la nuit, insolente le jour,
 A table, au lit, par caprice emportée,
 Et le contraire en tout de Dorothée.

Le beau Baron, du Poitou l'ornement,
 Lui fit d'abord un petit compliment,
 Sans recevoir aucune repartie ;
 Puis il parla de la Vierge Marie ;
 Puis il compta comme il avait promis
 Chez les Lombards, à Monsieur Saint Denis,
 De soutenir en tout lieu la sagesse
 Et la beauté de sa chère maîtresse ;
 Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
 Que votre Dame est noble & d'un grand nom,
 Qu'elle est surtout aussi sage que belle ;
 Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
 Que dans le fonds elle a beaucoup d'esprit ;
 Mais Dorothée est fort au-dessus d'elle ;
 Vous l'avouerez : on peut sans l'abaïsser
 Au second rang dignement la placer.

Le fier Anglais à ce discours honnête
 Le regarda des pieds jusqu'à la tête :
 Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu,
 Que vous ayez à Denis fait un vœu ;
 Et peu me chaut que votre Damoiselle
 Soit sage ou folle, & soit ou laide ou belle ;

Chacun se doit contenter de son bien
Tout uniment , sans se vanter de rien.
Mais puisqu'ici vous avez l'impudencé
D'oser prétendre à quelque préférence
Sur un Anglais, je vous enseignerai
Votre devoir ; & je vous prouverai
Que tout Anglais en affaires pareilles
A tout Français donne sur les oreilles ;
Que ma maîtresse en figure , en couleur ,
En gorge , en bras , cuisses , taille , rondeur ,
Même en sagesse , en sentimens d'honneur ,
Vaut cent fois mieux que votre pèlerine ,
Et que mon Roi (dont je fais peu de cas ,)
Quand il voudra saura bien mettre à bas
Et votre maître , & sa grosse héroïne.
Eh bien , reprit le noble Poitevin ,
Sortons de table , éprouvons-nous soudain ;
A vos dépens je soutiendrai peut-être
Mon tendre amour , mon pays & mon maître.
Mais comme il faut être toujours courtois ,
De deux combats je vous laisse le choix ,
Soit à cheval , soit à pied ; l'un & l'autre
Me sont égaux : mon choix suivra le vôtre.
A pied , mort Dieu , dit le rude Breton ;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine & ma victoire ;
Point de cuirasse , & point de morion ,
C'est à mon sens une arme de potron ;
Il fait trop chaud , j'aime à combattre à l'aise ,
Je veux tout nud vous soutenir ma thèse :

Nos

Nos deux beautés jugeront mieux des coups.

Très volontiers , dit d'un ton noble & doux
Le beau Français. Sa chère Dorothee
Frémit de crainte à ce défi cruel ,
Quoiqu'en secret son ame fût flattée
D'être l'objet d'un si noble duel.
Elle tremblait que Christophe Arondel
Ne transperçât de quelque coup mortel
La douce peau de son cher la Trimouille ,
Que de ses pleurs tendrement elle mouille.
La Dame Anglaise animait son Anglais ,
D'un coup d'œil fier & sûr de ses attraits ;
Elle n'avait jamais versé des larmes ,
Son cœur altier se plaissait aux allarmes ,
Et les combats des coqs de son pays
Avaient été ses passe - tems chéris.
Son nom était Judith de Rosamore ,
Cher à Bristol , & que Cambridge honore. e)

Voilà déjà nos braves paladins
Dans un champ clos prêts d'en venir aux mains ,
Tous deux charmés , dans leurs nobles querelles ,
De soutenir leur patrie & leurs belles ,
La tête haute , & le fer de droit fil ,
Le bras tendu , le corps en son profil ,
En tierce , en quarte , ils joignent leurs épées
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'est un plaisir de les voir se baisser ,
Se relever , reculer , avancer ,
Parer , sauter , se ménager des feintes ,

K

Et se porter les plus rudes atteintes.
 Ainsi l'on voit dans une belle nuit,
 Sous le Lion ou sous la Canicule,
 Tout l'horison qui s'enflamme & qui brûle
 De mille feux dont notre œil s'éblouit,
 Un éclair passe, un autre éclair le suit.

Le Poitevin adresse une apostrophe
 Droit au menton du superbe Christophe,
 Puis en arrière il faute allégrement,
 Toujours en garde, & Christophe à l'instant
 Engage en tierce, & ferrant la mesure
 Au ferrailleur inflige une blessure
 Sur une cuisse; & de sang empourpré
 Ce bel yvoire est teint & bigarré.

Ils s'acharnaient à cette noble escrime,
 Voulant mourir pour jouir de l'estime
 De leur maîtresse, & pour bien décider
 Quelle beauté doit à l'autre céder;
 Lorsqu'un bandit des Etats du saint Père,
 Avec sa troupe entra dans ces cantons
 Pour s'acquitter de ses dévotions.

Le scélérat se nommait Martinguerre,
 Voleur de jour, voleur de nuit, corsaire,
 Mais saintement à la Vierge attaché,
 Et sans manquer récitant son rosaire,
 Pour être pur & net de tout péché.
 Il aperçut sur le pré les deux belles,
 Et leurs chevaux, & leurs brillantes selles,

Et leurs mulets chargés d'or & d'argent,
 Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
 Il vous envoie & Judith Rosaflore,
 Et Dorothee, & le bagage encois,
 Mulets, chevaux, & part comme un éclair.

Les champions tenaient toujours en l'air
 A poing fermé leurs brandissantés lames,
 Et ferrailaient pour l'honneur de ces dames.
 Le Poitevin s'aïse le premier
 Que sa maîtresse est comme disparue.
 Il voit de loin courir son écuyer;
 Il s'ébahit, & son arme pointue
 Reste en sa main sans force & sans effet.
 Sire Arondel demeuré stupéfait;
 Tous deux restaient la prunelle effarée,
 Bouche béante, & la mine égarée,
 L'un contre l'autre. Oh! oh! dit le Breton,
 Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles;
 Nous nous donnons cent coups d'estramacon
 Très sottement, courons vite après elles,
 Reprenons-les, & nous nous rebattons
 Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.

L'autre en convient, & différant la fête,
 En bons amis ils se mettent en quête
 De leur maîtresse. A peine ils font cent pas,
 Que l'un s'écrie, ah la cuisse! ah le bras!
 L'autre crie la poitrine & la tête,
 Et n'ayant plus ces esprits animaux,
 Qui vont au cœur & qui sont les héros,

Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur sang au combat consumée,
Tout deux mourtris, faibles & languissans,
Sur le gazon tombent en même tems,
Et de leur sang ils rougissent la terre.
Leurs écuyers qui fuivaient Martinguerre,
Vont à sa pifte & gagnent le pays.
Les deux héros sans valets, sans habits,
Et sans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine;
Lorsqu'une vieille en passant vers ces lieux,
Les voyant nuds, s'approcha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit sur des civières
Porter chez elle; & par des restaurans
En moins de rien leur rendit tous leurs sens,
Leur coloris & leurs forces premières.

La bonne vieille en ce lieu respecté
Est en odeur, qu'on dit de fainteté;
Devers Ancône il n'est point de béate,
Point d'ame sainte en qui la grace éclate
Par des bienfaits plus signalés, plus grands;
Elle prédit la pluie & le beau tems;
Elle guérit les blessures légères
Avec de l'huile & de faintes prières;
Elle a par fois converti des méchans.

Les paladins à la vieille contèrent
Leur aventure, & conseil demandèrent.
La décrépète alors se recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche & dit,

Allez en paix ; aimez tous deux vos belles ,
 Mais que ce soit à bonne intention ;
 Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
 Les doux objets de votre affection
 Sont maintenant à des épreuves rudes ;
 Je plains leurs maux & vos sollicitudes ;
 Habillez-vous ; prenez des chevaux frais ,
 Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre ;
 Le ciel par moi daigne ici vous apprendre ,
 Pour les trouver qu'il faut courir après.

Le Poitevin admira l'énergie
 De ce discours ; & le Breton pensif ,
 Lui dit , Je crois à votre prophétie :
 Nous poursuivrons le voleur fugitif ,
 Quand nous aurons retrouvé des montuses ,
 Et des pourpoints , & surtout des armures.
 La vieille dit , On vous en fournira.
 Un circoncis par bonheur était là ,
 Enfant barbu d'Isac & de Juda ,
 Dont la belle ame à servir empressée
 Faisait fleurir la gent détrepuccée.
 Le digne hébreu leur prêta galamment
 Deux mille écus à quarante pour cent ,
 Selon les us de la race bénite ,
 En Canaan par Moïse conduite :
 Et le profit que le Juif s'arrogea ,
 Entre la sainte & lui se partagea.

N O T E S

a) L'Abbé Tristram n'était point de Picardie, il était du Diocèse de Trèves; il mourut en 1116. Nous n'oserions assurer que la famille ne fût pas d'origine Picarde; nous nous en rapportons au savant auteur qui sans doute a vu le MSS. de la Pucelle dans quelque Abbaye de Bénédictins.

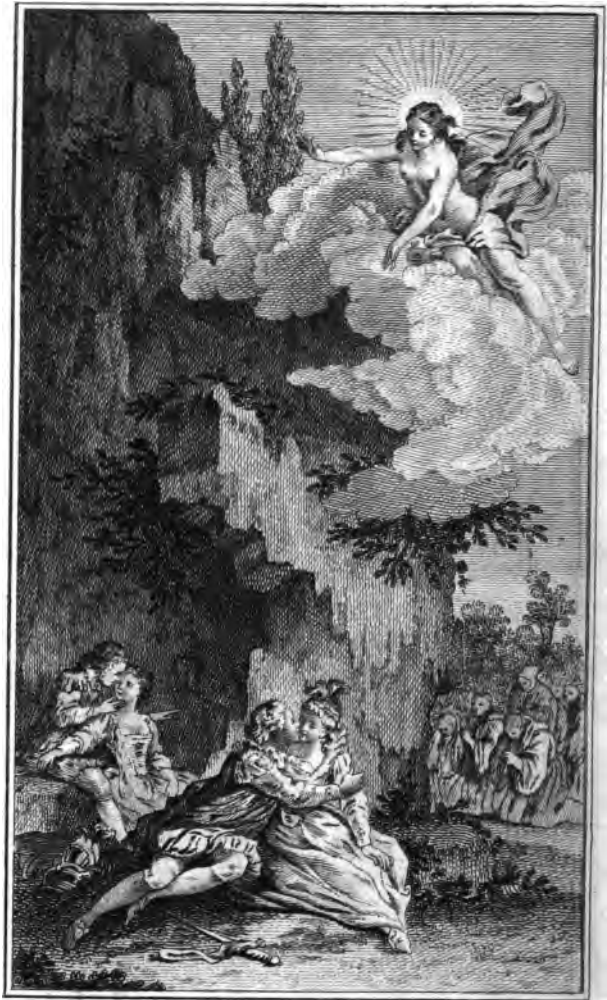
b) Le radius & l'ulna sont les deux os qui partent du coude & se joignent au poignet, l'umerus est l'os du bras qui s'oppose à l'épaule.

c) C'est dans la Marche d'Ancône qu'est la maison de la Vierge apportée de Nazareth par les Anges; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie pendant trois ans & sept mois, & ensuite la posèrent près de Ricanati. Sa statue est de quatre pieds de haut; son visage noir; elle porte la même Tunique que le

Page; on connaît les miracles & les trésors.

d) Ils ne s'arrêtèrent pas d'abord à Loretto: c'est une inadvertance de notre auteur: non ergo paucis offendor maculis. Cependant on peut dire pour sa défense que des Anges s'arrêtèrent enfin à Lorette; eux & la maison; après avoir essayé de plusieurs autres pays qui ne plurent point à la Sainte Vierge. Cette aventure se passa sous le pontificat de Boniface VIII, dont on dit qu'il usurpa la place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, & qu'il mourut comme un chien. Les historiens, qui ont parlé ainsi de Boniface, n'avaient pas de pension de la Cour de Rome.

e) Bristol & Cambridge, deux villes célèbres, la première par son commerce, la seconde par son université, qui a eu de grands hommes.



Chant IX.

CHANT NEUVIEME.

*Comment La Trimouille & sire Arondel retrou-
vèrent leurs maîtresses en Provence; & depuis
étrange advent dans la Sainte Beanne.*

DEux Chevaliers qui se font bien battus,
Soit à cheval, soit à l'usublé escrimé,
Avec le fabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap sont couverts, ou couronnés,
Ont l'un pour l'autre une si haute estime;
Et chacun d'eux craint les verjus,
Et les grands coups de son digne adversaire,
Lorsque surtout il n'est plus en colère.
Mais s'il advient, après de beaux combats,
Quelque accident, quelque triste fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les quitte,
L'amitié naît de leurs destins contraires,
Et deux héros peureux sont frères.
C'est ce qu'on vit dans le cas si cruel
De la Trimouille & du triste Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente & dure;
Mais il sentit ses entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin :
Et la Trimouille en se laissant surprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,

Sulvit son goût : car son cœur est né tendre.
 Que je me sens, dit-il, fortifié,
 Mon cher ami, par votre courtoisie !
 Ma Dorothee, hélas ! me fut ravie ;
 Vous m'aidez, au milieu des combats,
 A retrouver la trace de ses pas ;
 J'affronterai les plus cruels trépas,
 Pour vous nantir de votre Rosamore.

Les deux amans, les deux nouveaux amis,
 Partent ensemble ; & sur un faux avis
 Marchent en bâte, & tirent vers Livourne ;
 Le ravisseur d'un autre côté tourne,
 Par un chemin justement opposé.
 Tandis qu'ainsi le couple se fourvoye,
 Au scélérat rien ne fut plus aisé
 Que d'enlever sa noble & riche proie :
 Il la conduit bientôt en sûreté.
 Dans un château des chemins écarté,
 Près de la mer, entre Rome & Gayette,
 Masure affreuse, exécration, retraite,
 Où l'insolence, & la rapacité,
 La gourmandise, & la malpropreté,
 L'emportement de l'ivresse bruiante,
 Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
 La dégoûtante & sale impureté,
 Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
 Tous les excès des plus vilaines ames,
 Font voir à l'œil de qu'est le genre humain,
 Lorsqu'à lui-même il est livré sans frein.

Du créateur image si parfaite ,
Or voilà donc comme vous êtes faite !

En arrivant le corsaire effronté
Se met à table , & fait placer les belles
Sans compliment chacune à son côté ,
Mange , dévore , & boit à leur fanté .
Puis il leur dit , Voyez , Mesdemoiselles ,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit ;
Tout m'est égal , tout m'est bon , tout me duit ;
Poil blond , poil noir , Anglaise , Italienne ,
Petite ou grande , infidelle ou chrétienne ,
Il ne m'importe ; & buvons . A ces mots
La rougeur monte à l'aimable visage
De Dorothée : elle éclate en sanglots ;
Sur ses beaux yeux il se forme un nuage ,
Qui tombe en pleurs sur ce nez fait au tour ,
Sur ce menton , où l'on dit que l'amour
Lui fit un creux la caressant un jour ;
Dans la tristesse elle est enlevée :
Judith l'Anglaise un moment recueillie ,
Et regardant le corsaire inhumain ,
D'un air de tête & d'un soupir hautain ,
Je veux , dit-elle , avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie ;
Et l'on saura ce qu'avec un bandit
Peut une Anglaise alors qu'elle est au lit ,
A ce propos le brave Martinguerra
D'un gros baiser la barbouille , & lui dit ,
J'aimai toujours les filles d'Angleterre ,

Il la rebaïse , & puis void un grand verre ;
 En vuide un autre , & mange , & boit , & rit ,
 Et chante , & jure ; & sa main effrontée
 Sans nul égard se porte impunément
 Sur Rosamond , & puis sur Dorothee.
 Celle-ci pleure ; & l'autre fièrement ;
 Sans s'émuouvoir , sans changer de visage ,
 Laisse tout faire au rude personnage :
 Enfin de table il fort en bêgayant ,
 Le pied mal sûr , mais l'esprit étincelant ,
 Avertissant d'un geste de confaire
 Qu'on soit fidèle aux marchés convenus ;
 Et rayonnant des présens de Bacchus ,
 Il se prépare aux combats de Cithère.

La Milanaise , avec des yeux confus ,
 Dit à l'Anglais , Osez-vous , ma chère ,
 Du scélérat consumer le débris ?
 Mérite-t-il qu'une beauté si fière
 S'abaisse au point de donner du plaisir ?
 Je prétends bien lui donner autre chose ,
 Dit Rosamond ; on verra ce que j'ose ;
 Je fais venger ma gloire & mes appas ;
 Je suis fidèle au Chevalier que j'aime ;
 Sachez que Dieu , par sa bonté suprême ,
 M'a fait présent de deux robustes bras ,
 Et que Judith est mon nom de Batême.
 Daignez m'attendre en cet indigne lieu ;
 Laissez-moi faire , & sur-tout priez Dieu ;
 Puis elle part ; & va la tête haute.

Se mettre au lit à côté de son hôte.

La nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux.
Des malandrins la grossière cohue
Cuvait son vin dans la grange étendue ;
Et Dorothée en ces momens d'horreur,
Demeurait seule, & se mourait de peur.

Le boucanier dans la grosse partie
Par où l'on pense, était tout offusqué
De la vapeur des raisins d'Italie ;
Moins à l'amour qu'au sommeil provoqué :
Il va pressant d'une main engourdie
Les fiers appas dont son cœur est piqué :
Et la Judith prodiguant ses tendresses
L'enveloppait, par ses fausses caresses,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le dissolu lassé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, & dort.

A son chevet pendait le cimenterre
Qui fit longtems redouter Martinguerre ;
Notre Bretonne aussi-tôt le tira,
En invoquant Judith & Déborah,
Jahel, Aod, & Simon nommé Pierre,
Simon Barjone aux oreilles fatal ;
Puis empoignant les crins de l'animal
De sa main gauche, & soulevant la tête,
La tête lourde & le front engourdi
Du mécréant qui ronfle apaisanti

Elle s'ajuste, & sa droite élevée
 Tranche le cou du brave débauché ;
 Du sang, de vin la couche est abreuvée ;
 Le large tronc de son chef détaché
 Rougit le front de la noble héroïne,
 Par trente jets de liqueur purpurine.
 Notre Amazone alors faute du lit,
 Portant en main cette tête sanglante,
 Et va trouver sa compagne tremblante,
 Qui dans ses bras tombe & s'évanouit ;
 Puis reprenant ses sens & son esprit,
 Ah ! juſte Dieu ! quelle femme vous êtes !
 Quelle action ! quel coup & quel danger !
 Où fuirons-nous ? Si fur ces entrefaites
 Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
 Parlez plus bas, repliqua Roſamore,
 Ma miſſion n'eſt pas finie encore,
 Prenez courage, & marchez avec moi.
 L'autre reprit courage, avec effroi.

Leurs deux amans, étrants toujours loin d'elles,
 Couraient partout ſans avoir rien trouvé ;
 A Gène enfin, l'un & l'autre arrivé,
 Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
 S'en vont par mer à la merci des flots,
 Aux quatre vents demander des nouvelles.
 Ces quatre vents les portent tour-à-tour
 Tantôt aux bords de cet heureux ſéjour,
 Où des chrétiens le père Apôſtolique
 Tient humblement les clefs du Paradis ;

Tantôt au fond du golfe Adriatique ,
Où le vieux Doge est l'époux de Thétis : *b)*
Puis devers Naples au rivage fertile ,
Où Sannazar est trop près de Virgile. *c)*
Ces Dieux mutins , prompts , allés & jouffus ,
Qui ne sont plus les enfans d'Oritie ,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus ,
Les font voguer à ces gouffres connus ,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Caribde , aujourd'hui ne l'est plus : *d)*
Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla ;
Où les géants écrasés sous l'Etna , *e)*
Ne jettent plus la flamme avec la cendre ;
Tant l'univers avec le tems changea.
Le couple errant non loin de Syracuse ,
Va saluer la fontaine Arethuse ,
Qui dans son sein tout couvert de roseaux ,
De son amant ne reçoit plus les eaux. *f)*
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où florissaient Augustin *g)* & Carthage ;
Séjour affreux , dans nos jours infecté
Par les fureurs & la rapacité
Des Musulmans , enfans de l'ignorance.
Enfin le Ciel conduit nos Chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.

Là sur les bords couronnés d'oliviers ,
On voit les tours de Marseille l'antique ,
Beau monument d'un vieux peuple Ionique. *h)*

Noble cité , Grecque & libre autrefois ;
Tu n'as plus rien de ce double avantage ;
Il est plus beau de servir sous nos Rois ;
C'est , comme on fait , un bienheureux partage,
Mais tes confins possèdent un trésor
Plus merveilleux , plus salutaire encor.
Chacun connaît la belle Magdelaine ,
Qui de son tems ayant servi l'amour ,
Sert le Ciel , étant sur le retour ,
Et qui pleura sa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain ,
Pour s'en aller au pays de Provence ,
Et se fessa longtems par pénitence ,
Au fond d'un creux du roc de Maximin.)
Depuis ce tems un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on respire.
Plus d'une fille , & plus d'un pèlerin ,
Grimpe au rocher , pour abjurer l'empire
Du Dieu d'amour , qu'on nomme esprit malin.

On tient qu'un jour la pénitente Juive
Prête à mourir , requit une faveur
De Maximin son pieux directeur.
Obtenez-moi , si jamais il arrive
Que sur mon roc une paire d'amans
En rendez-vous viennent passer leur tems ,
Leurs feux impurs dans tout les deux s'éteignent :
Et qu'une forte & vive aversion
Soit de leurs cœurs la seule passion.
Ainsi parla la sainte avanturière.

Son confesseur exauça sa prière.
Depuis ce tems ces lieux sanctifiés
Vous font hair les gens que vous aimiez.

Les paladins ayant bien vû Marfeilles ,
Son port , sa rade , & toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles ,
Furent requis de visiter le Roc ,
Ce roc fameux , surnommé Sainte Beaume ,
Tant célébré chez la gent porte-froc ,
Et dont l'odeur parfumait le Royaume.
Le beau Français y va par piété ,
Le fier Anglais par curiosité.
En gravissant ils virent près du Dôme ,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués ,
Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageuses ,
L'une à genoux , mains jointes , cou tendu ,
L'autre debout , & des plus dédaigneuses.

O doux objets ! moment inattendu !
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtresses !
Les voilà donc pécheurs & péchereffes ,
Dans ce parvis si funeste aux amours.
En peu de mots l'Anglaise leur raconte
Comment son bras par le divin secours
Sur Martinguerre a sù venger sa honte.
Elle eut le soin dans ce péril urgent
De se saisir d'une bourse assez ronde
Qu'avait le mort : attendu que l'argent
Est inutile aux gens de l'autre monde.

Puis franchissant dans l'horreur de la nuit
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le fabre au poing vers la prochaine rive
Elle a conduit sa compagne craintive,
Elle a monté sur un léger esquif;
Et réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigé sur la mer de Tyrrenne.
Enfin des vents le fort capricieux,
Ou bien le Ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdelaine.

O grand miracle ! ô vertu souveraine !
A chaque mot que prononçait Judith,
De son amant le grand cœur s'affadit ;
Ciel quel dégoût ! & bientôt quelle haine,
Succède aux traits du plus charmant amour !
Il est payé d'un semblable retour.
Ce la Trimouille à qui sa Dorothee
Parut longtems plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécille, affectée,
Gauche, mauffade, & lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le Roi des fots,
Le détestait & détournait la vue ;
Et Magdelaine au milieu d'une nue
Goûtait en paix la satisfaction
D'avoir produit cette conversion.

Mais Magdelaine, hélas ! fut bien déçue,
Car elle obtint des Saints du Paradis,
Que tout amant venu dans son logis

N'aimerait

N'aimerait plus l'objet de ses faiblesses,
 Tant qu'il ferait dans ces rochers bénis.
 Mais dans ses vœux la sainte avait omis
 De stipuler que les amans guéris
 Ne prendraient pas de nouvelles maîtresses.
 Saint Maximin ne prévint point le cas,
 Dont il advint que l'Anglaise infidelle
 Au Poitevin tendit ses deux beaux bras,
 Et qu'Arondel jouit des doux appas
 De Dorothée, & fut enchanté d'elle.
 L'abbé Tritême a même prétendu
 Que Magdelaine à ce troc imprévu
 Du haut du Ciel s'était mise à sourire.
 On peut le croire, & la justifier.
 La vertu plait : mais malgré son empire,
 On a du goût pour son premier métier.

Il arriva que les quatre parties
 De Sainte Beaume à peine étaient sorties,
 Que le miracle alors n'opéra plus.
 Il n'a d'effet que dans l'auguste enceinte,
 Et dans le creux de cette roche sainte.
 Au bas du mont la Trimouille confus
 D'avoir haï quelque tems Dorothée,
 Rendant justice à ses touchans attrait
 La retrouva plus tendre que jamais,
 Plus que jamais elle s'en vit fêtée ;
 Et Dorothée en proie à sa douleur,
 Par son amour expia son erreur,
 Entre les bras du héros qu'elle adore.

L

Sire Arondel reprit sa Rosamore ,
Dont le courroux fut bientôt défarmé.
Chacun aima comme il avait aimé :
Et je puis dire encor que Magdelaine
En les voyant leur pardonna sans peine.

Le dur Anglais , l'aimable Poitevin ,
Ayant chacun leur héroïne en croupe ,
Vers Orléans prirent leur droit chemin ,
Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe ,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Discrets amans , généreux ennemis ,
Ils voyageaient comme de vrais amis ,
Sans désormais se faire de querelles ,
Ni pour leurs Rois , ni même pour leurs belles.

N O T E S.

a) Il n'est lecteur qui ne connaisse la belle Judith. Débora brave épouse de Lapidoth, défît le Roi Jabin qui avait neuf cent chariots armés de faux, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourd'hui que des ânes. La brave femme Jahel, épouse de Haber, reçut chez elle Sizarâ Maréchal général de Jabin : elle l'enyvra avec du lait, & cloua sa tête à terre d'une tempe à l'autre avec un clou ; c'était un maître clou, & elle une maîtresse femme. Aod le gaucher alla trouver le Roi Eglon de la part du Seigneur, & lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, & aussi-tôt Eglon alla à la selle. Quant à Simon Barjone, il ne coupa qu'une oreille à Malcus, & encor eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau, ce qui prouve que l'Eglise ne doit point verser le sang.

b) On fait que le Doge de Venise épouse la mer.

c) Sannazar poète médiocre enterré près de Virgile, mais dans un plus beau tombeau.

d) Autrefois cet endroit passait pour un gouffre très dangereux.

e) L'Etna ne jette plus de flammes que très rarement.

f) Le passage souterrain du fleuve Alphée jusqu'à la fontaine Arethuse, est reconnu pour une fable.

g) St. Augustin était Evêque d'Hippone.

b) Les Phocéens.

i) Le rocher de St. Maximin est tout auprès ; c'est le chemin de la Ste. Beaume.



Chant X

CHANT DIXIEME.

Agnès Sorel poursuivie par l'Aumônier de Jean Chandos. Regrets de son amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un Couvent.

EH quoi toujours cloier une préface
 A tous mes chants ? la morale me lasse ;
 Un simple fait conté naïvement ,
 Ne contenant que la vérité pure ,
 Narré succinct , sans frivole ornement ,
 Point trop d'esprit , aucun raffinement ,
 Voilà de quoi défarmer la censure.
 Allons au fait , Lecteur , tout rondement ,
 C'est mon avis. Tableau d'après nature ,
 S'il est bien fait , n'a besoin de bordure.

Le bon Roi Charle allant vers Orléans ,
 Enfait le cœur de ses fiers combattans ,
 Les remplissait de joie & d'espérance ,
 Et relevait le destin de la France.
 Il ne parlait que d'aller aux combats ;
 Il étalait une fière allégresse ;
 Mais en secret il soupirait tout bas ,
 Car il était absent de sa maîtresse.
 L'avoir laissée , avoir pu seulement
 De son Agnès s'écarter un moment ,
 C'était un trait d'une vertu suprême ,

C'était quitter la moitié de soi-même.

Lorsqu'il fut seul en sa chambre enfermé ,
Et qu'en son cœur il eut un peu calmé
L'emportement du Démon de la gloire ;
L'autre Démon qui préside à l'amour ,
Vint à ses sens s'expliquer à son tour ;
Il plaidait mieux ; il gagna la victoire.
D'un air distrait le bon Prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta :
Puis en sa chambre en secret il alla ,
Où d'un cœur triste & d'une main tremblante
Il écrivit une lettre touchante ,
Que de ses pleurs tendrement il mouilla ;
Pour les fécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor , Gentilhomme ordinaire ,
Fut dépêché chargé du doux billet.
Une heure après , ô douleur trop amère !
Notre courrier rapporte le poulet.
Le Roi saisi d'une crainte mortelle ,
Lui dit , Hélas ! pourquoi donc reviens-tu ?
Quoi mon billet ? . . . Sire , tout est perdu ;
Sire , armez-vous de force & de vertu.
Les Anglais , . . . Sire , . . . ah tout est confondu ,
Sire . . . ils ont pris Agnès & la Pucelle.

A ce propos dit sans ménagement ,
Le Roi tomba , perdit tout sentiment ,
Et de ses sens il ne reprit l'usage
Que pour sentir l'effet de son tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage ,

N'est pas sans doute un véritable amant :
 Le Roi l'était ; un tel événement
 Le transperçait de douleur & de rage.
 Ses Chevaliers perdirent tous leurs soins
 A l'arracher à sa douleur cruelle ;
 Charle fut prêt d'en perdre la cervelle :
 Son père hélas ! devint fou pour bien moins.
 Ah ! cria-t-il , que l'on m'enlève Jeanne ,
 Mes Chevaliers , tous mes gens à foutane ,
 Mon Directeur , & le peu de pays
 Que m'ont laissé mes destins ennemis !
 Cruels Anglais , ôtez-moi plus encore ,
 Mais laissez-moi ce que mon cœur adore.
 Amour , Agnès , Monarque malheureux !
 Que fais-je ici , m'arrachant les cheveux ?
 Je l'ai perdue , il faudra que j'en meure.
 Je l'ai perdue ; & pendant que je pleure ,
 Peut-être hélas quelqu'insolent Anglais
 A son plaisir subjugue ses attraits ,
 Nés seulement pour des baisers Français.
 Une autre bouche à tes lèvres charmantes
 Pourrait ravir ces faveurs si touchantes ?
 Une autre main caresser tes beautés ?
 Une autre . . . ô Ciel ! que de calamités !
 Et qui fait même en ce moment terrible ,
 A leurs plaisirs si tu n'es pas sensible !
 Qui fait hélas si ton tempérament
 Ne trahit pas ton malheureux amant !
 Le triste Roi , de cette incertitude
 Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude ,

Va sur ce cas consulter les Docteurs,
Nécromanciens, Devins, Sorboniqueurs,
Juifs, Jacobins, quiconque savait lire. a)

Messieurs, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès est fidelle à sa foi,
Si pour moi seul sa belle ame soupire ;
Gardez-vous bien de tromper votre Roi ;
Dites-moi tout ; de tout il faut m'instruire.
Eux bien payés consultèrent soudain,
En Grec, Hébreu, Syriaque, Latin ;
L'un du Roi Charle examine la main,
L'autre en quarré dessine une figure ;
Un autre observe & Vénus & Mercure ;
Un autre va son Pfautier parcourant,
Disant *amen* & tout bas murmurant.
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre :
Car c'est ainsi que dans l'antiquité
On a toujours cherché la vérité.
Aux yeux du Prince ils travaillent, ils fuent ;
Puis loyant Dieu tous ensemble ils concluent
Que ce grand Roi peut dormir en repos,
Qu'il est le seul parmi tous les Héros
À qui le Ciel par sa grace infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie ;
Qu'Agnès est sage, & fuit tous les Amans.
Puis fiez-vous à Messieurs les Savans.

Cet Aumônier terrible, inexorable,
Avait saisi le moment favorable ;

Malgré les cris , malgré les pleurs d'Agnès ,
 Il triomphait de ses jeunes attraits ,
 Il ravissait des plaisirs imparfaits ;
 Transports grossiers , volupté sans tendresse ,
 Triste union sans douceurs , sans caresses ,
 Plaisirs honteux qu'amour ne connaît pas :
 Car qui voudrait tenir entre ses bras
 Une beauté qui détourne la bouche ,
 Qui de ses pleurs inonde votre couche ?
 Un honnête homme a bien d'autres desirs :
 Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs.
 Un Aumônier n'est pas si difficile :
 Il va piquant sa monture indocile ,
 Sans s'informer si le jeune tendron
 Sous son empire a du plaisir ou non.

Le page aimable , amoureux & timide ,
 Qui dans le bourg était allé courir ,
 Pour dignement honorer & servir
 La Déesse qui de son sort décide ,
 Revint enfin. Las il revint trop tard.
 Il rentre , il voit le damné de frappe ,
 Qui tout en feu dans sa brutale joie
 Se démenait & dévorait sa proie.
 Le beau Monrose à cet objet fatal
 Le fer en main vole sur l'animal ;
 Du Chapelain l'impudique furie
 Cède au besoin de défendre sa vie ;
 Du lit il saute ; il empoigne un bâton ;
 Il s'en escrime , il accole le page.

Chacun des deux est brave champion :
Monrose est plein d'amour & de courage ,
Et l'Aumônier de luxure & de rage.

Les gens heureux qui goûtent dans les champs
La douce paix , fruit des jours innocens ,
Ont vû souvent près de quelque bocage
Un loup cruel affamé de carnage ,
Qui de ses dents déchire la toison
Et boit le sang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien à l'oreille écourtée ,
Au cœur superbe , à la gueule endentée ,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer ,
Incontinent l'animal carnassier
Laisse tomber de sa gueule écumante
Sur le gazon la victime innocente ;
Il court au chien , qui sur lui s'élançant ,
A l'ennemi livre un combat sanglant ;
Le loup mordu , tout bouillant de colère ,
Croit étrangler son superbe adverfaire ;
Et le mouton palpitant auprès d'eux ,
Fait pour le chien de très sincères vœux.
C'était ainsi que l'Aumônier nerveux
D'un cœur farouche & d'un bras formidable
Se débattait contre le page aimable ;
Tandis qu'Agnès demi-morte de peur
Restait au lit , digne prix du vainqueur.

L'hôte & l'hôtesse , & toute la famille ,
Et les valets , & la petite fille ,
Montent au bruit ; on se jette entre deux :

On fit sortir l'Annônier scandaleux ;
 Et contre lui chacun fut pour le page :
 Jeunesse , & grace ont partout l'avantage.
 Le beau Monrose eut donc la liberté
 De rester seul auprès de sa beauté ;
 Et son rival hardi dans sa détresse ,
 Sans s'étonner alla chanter sa Messe.

Agnès honteuse , Agnès au désespoir
 Qu'un Sacristain à ce point l'eût pollue ,
 Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
 Dans le combat indignement vaincue ,
 Versait des pleurs , & n'osait plus le voir.
 Elle eût voulu que la mort la plus prompte
 Fermât ses yeux & terminât sa honte ;
 Elle disait dans son grand désarroi ,
 Pour tout discours , Ah ! Monsieur , tuez-moi.
 Qui vous , mourir ? lui répondit Monrose ,
 Je vous perdrais ! ce Prêtre en serait cause ?
 Ah ! croyez-moi , si vous aviez péché ,
 Il faudrait vivre & prendre patience.
 Est-ce à nous deux de faire pénitence ?
 D'un vain remords votre cœur est touché ,
 Divine Agnès : quelle erreur est la vôtre ,
 De vous punir pour le péché d'un autre ?
 Si son discours n'était pas éloquent ,
 Ses yeux l'étaient ; un feu tendre & touchant
 Insinuait à la belle attendrie ,
 Quelque désir de conserver sa vie.

Falut dîner : car malgré nos chagrins ,

Chétifs mortels (j'en ai l'expérience)
Les malheureux ne font point abstinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, & ce bavard d'Homère,
Que tout savant même en bâillant révere,
Ne manquent point au milieu des combats
L'occasion de parler d'un repas.
La belle Agnès dina donc tête à tête,
Près de son lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur assiette arrêtaient leurs beaux yeux;
Puis enhardis tous deux se regardèrent,
Et puis enfin tous deux ils se lorgnèrent.

Vous savez bien que dans la fleur des ans,
Quand la fanté brille dans tous vos sens,
Qu'un bon diner fait couler dans vos veines
Des passions les semences soudaines;
Tout votre cœur cède au besoin d'aimer:
Vous vous sentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne & pétillante:
La chair est faible, & le Diable vous tente.

Le beau Monrose en ces tems dangereux
Ne pouvant plus commander à ses feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée:
O cher objet, ô maitresse adorée!
C'est à moi seul désormais de mourir:
Ayez pitié d'un cœur soumis & tendre;
Quoi, mon amour ne pourrait obtenir

Ce qu'un barbare a bien osé vous prendre !
 Ah ! si le crime a pû le rendre heureux ,
 Que devez-vous à l'amour vertueux !
 C'est lui qui parle , & vous devez l'entendre.
 Cet argument paraissait assez bon.
 Agnès sentit le poids de la raison.
 Une heure encor elle osa se défendre ,
 Elle voulut reculer son bonheur ,
 Pour accorder le plaisir & l'honneur ;
 Sachant très bien qu'un peu de résistance
 Vaut encor mieux que trop de complaisance.
 Monrose enfin , Monrose fortuné ,
 Eut tous les droits d'un amant couronné ;
 Du vrai bonheur il eut la jouissance.
 Du Prince Anglais la gloire & la puissance
 Ne s'étendait que sur des Rois vaincus ,
 Le fier Henri n'avait pris que la France ,
 Le lot du page était bien au-dessus.

Mais que la joie est trompeuse & légère !
 Que le bonheur est chose passagère !
 Le charmant page à peine avait goûté
 De ce torrent de pure volupté ,
 Que des Anglais arrive une cohorte.
 On monte , on entre , on enfonce la porte.
 Couple enyvré des caresses d'amour ,
 C'est l'Aumônier qui vous joua ce tour.
 La douce Agnès de crainte évanouïe ,
 Avec Monrose est aussi-tôt saisie ;
 C'est à Chandos qu'on prétend les mener.

A qui Chandos va-t-il les condamner ?
Tendres amans, vous craignez sa vengeance,
Vous savez trop par votre expérience ;
Que cet Anglais est sans compassion.
Dans leurs beaux yeux est la confusion ;
Le désespoir les presse & les dévore ;
Et cependant ils se lorgnaient encore.
Ils rougissaient de s'être fait heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux ?
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps Anglais rencontra sur la brune
Vingt Chevaliers qui pour Charle tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodaient ;
Pour découvrir si l'on avait nouvelle
Touchant Agnès & touchant la Pucelle.

Quand deux matins, deux coqs & deux amans
Nez contre nez se rencontrent aux champs,
Lorsqu'un suppôt de la grace efficace
Trouve un col tors de l'école d'Ignace ;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hazard un prêtre ultramontain ;
Sans perdre tems un grand combat commence,
A coups de gueule ou de plume ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout de plus loin qu'ils vivent les Bretons,
Fondent dessus légers comme faucons.
Les gens Anglais sont gens qui se défendent,
Mille beaux coups se donnent & se rendent.
Le fier courrier qui notre Agnès portait,

Etait actif, jeune, fringant comme elle.
 Il se cabrait, il ruait, il tournait :
 Agnès allait sautillant sur la selle.
 Bientôt au bruit des cruels combattans
 Il s'effarouche ; il prend le mors aux dents.
 Agnès en vain veut d'une main timide
 Le gouverner dans sa course rapide ;
 Elle est trop faible : il lui falut enfin,
 A son cheval remettre son destin.

Le beau Monrose au fort de la mêlée
 Ne peut savoir où sa Nymphe est allée ;
 Le Courrier vole aussi prompt que le vent ;
 Et sans relâche ayant couru six mille,
 Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
 Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
 Un bois était près de ce monastère :
 Auprès du bois une onde vive & claire
 Fuit & revient, & par de longs détours
 Parmi des fleurs elle poursuit son cours,
 Plus loin s'élève une colline verte,
 A chaque Automne enrichie & couverte
 Des doux présens dont Noé nous dota,
 Lors qu'à la fin son grand coffre il quitta,
 Pour réparer du genre humain la perte ;
 Et que lassé du spectacle de l'eau,
 Il fit du vin par un art tout nouveau.
 Flore & Pomone, & la féconde haleine
 Des doux Zéphirs parfument ces beaux champs ;
 Sans se lasser, l'œil charmé s'y promène.

Le Paradis de nos premiers Parens
 N'avait point eu de vallons plus rians,
 Plus fortunés ; & jamais la nature
 Ne fut plus belle & plus riche & plus pure.
 L'air qu'on respire en ces lieux écartés,
 Porte la paix dans les cœurs agités ;
 Et des chagrins calmant l'inquiétude,
 Fait aux mondains aimer la solitude.

Au bord de l'onde Agnès se reposa,
 Sur le couvent ses deux beaux yeux fixa,
 Et de ses sens le trouble s'apaisa.
 C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
 Ah ! dit Agnès, adorables retraites !
 Lieux où le Ciel a versé ses bienfaits,
 Séjour heureux d'innocence & de paix !
 Hélas du Ciel la faveur infinie
 Peut-être ici me conduit tout exprès,
 Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
 De chastes Sœurs, épouses de leur Dieu,
 De leurs vertus embaument ce beau lieu ;
 Et moi fameuse entre les péchereuses,
 J'ai consumé mes jours dans les faiblesses.
 Agnès ainsi parlant à haute voix,
 Sur le portail aperçut une croix :
 Elle adora d'humilité profonde
 Ce signe heureux du salut de ce monde ;
 Et se sentant quelque componction,
 Elle comptait s'en aller à confesse ;
 Car de l'amour à la dévotion

Il n'est qu'un pas : l'un & l'autre est faiblesse.

Or du Moûtier la vénérable Abbessé
 Depuis deux jours était allée à Blois ,
 Pour du couvent y soutenir les droits.
 Ma sœur Befogne avait en son absence
 Du saint troupeau la bénigne intendance.
 Elle accourut au plus vite au parloir ,
 Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
 Entrez , dit-elle , aimable voyageuse ,
 Quel bon patron , quelle fête joyeuse
 Peut amener au pied de nos autels
 Cette beauté dangereuse aux mortels ?
 Seriez-vous point quelque Ange ou quelque Sainte ,
 Qui des hauts Cieux abandonne l'enceinte ,
 Pour ici-bas nous faire la faveur
 De consoler les filles du Seigneur ?
 Agnès répond ; C'est pour moi trop d'honneur ;
 Je suis , ma sœur , une pauvre mondaine ;
 De grands péchés mes beaux jours sont ourdis ;
 Et si jamais je vais en Paradis ,
 Je n'y serai qu'auprès de Magdelaine.
 De mon destin le caprice fatal ,
 Dieu , mon bon Ange , & surtout mon cheval ,
 Ne sai comment en ces lieux m'ont portée ;
 De grands remords mon ame est agitée ;
 Mon cœur n'est point dans le crime endurci ,
 J'aime le bien , j'en ai perdu la trace ,
 Je le retrouve , & je sens que la grace
 Pour mon salut veut que je couche ici.

M

Ma sœur Befogne avec douceur prudente
 Encouragea la belle pénitente ;
 Et de la grace exaltant les attraits ,
 Dans sa cellule elle conduit Agnès ;
 Cellule propre & bien illuminée ,
 Pleine de fleurs & galamment ornée ,
 Lit ample & doux : on dirait que l'amour
 A de ses mains arrangé ce séjour.
 Agnès tout bas louant la Providence ,
 Vit qu'il est doux de faire pénitence.

Après soupé (car je n'omettrai point
 Dans mes récits ce noble & digne point ;)
 Befogne dit à la belle étrangère ,
 Il est nuit close , & vous savez , ma chère ,
 Que c'est le tems où les esprits malins *b*)
 Rodent partout , & vont tenter les Saints.
 Il nous faut faire une œuvre profitable ;
 Couchons ensemble , afin que si le Diable
 Veut contre nous faire ici quelque effort ,
 Nous trouvant deux , le Diable en soit moins fort.
 La Dame errante accepta la partie :
 Elle se couche , & croit faire œuvre pie ;
 Croit qu'elle est sainte , & que le Ciel l'absout ;
 Mais son destin la poursuivait partout.

Puis-je au Lecteur raconter sans vergogne ,
 Ce que c'était que cette sœur Befogne ?
 Il faut le dire , il faut tout publier.
 Ma sœur Befogne était un Bachelier ,
 Qui d'un Hercule eut la force en partage ,

Et d'Adonis le gracieux visage,
 N'ayant ençor que vingt ans & demi,
 Blanc comme lait, & fraîs comme rosée ;
 La Dame Abbessè , en personne avisée ,
 En avait fait depuis peu son ami.
 Sœur Bacheliet vivait dans l'Abbaye ,
 En cultivant son ouaille jolie.
 Ainsi qu'Achille en fille déguisé
 Chez Licomède était favorisé
 Des doux baisers de sa Déidamie.

La pénitente était à peine au lit
 Avec sa sœur , soudain elle sentit
 Dans la nonnain métamorphose étrange.
 Assurément elle gagnait au change.
 Crier , se plaindre , éveiller le couvent ,
 N'aurait été qu'un scandale imprudent.
 Souffrir en paix , soupirer & se taire ,
 Se résigner est tout ce qu'on peut faire.
 Puis rarement en telle occasion
 On a le tems de la réflexion.
 Quand sœur Besogne à sa fureur claustrale ,
 (Car on se lasse) eut mis quelque intervalle ,
 La belle Agnès , non sans contrition ,
 Fit en secret cette réflexion.
 C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
 Le beau projet d'être une femme honnête ;
 C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut.
 N'est pas toujours femme de bien qui veut.

N O T E S.

a) **C**Es fortes de divinations étaient fort usitées ; nous voyons même que le Roi Philippe II envoya un Evêque & un Abbé à une beguine de Nivelles auprès de Bruxelles, grande devineresse, pour savoir si Marie de Brabant sa femme lui était fidelle.

b) Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les Lémures, les Larves, les bons & mauvais génies apparurent ; il en était de même de nos farfadets ; le chant du coq les faisait tous disparaître.



Chant XI.

CHANT ONZIÈME.

*Les Anglais violent le Couvent : Combat de Saint
George Patron d'Angleterre contre Saint Denis
Patron de la France,*

JE vous dirai , sans harangue inutile ,
Que le matin nos deux charmans reclus
Lassés tous deux de plaisirs défendus ;
S'abandonnaient , l'un vers l'autre étendus ,
Au doux repos d'une yvresse tranquile.

Un bruit affreux déranga leur sommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre ,
L'horrible mort éclaire leur réveil :
Près du couvent le sang couvrait la terre.
Cet escadron de Malandrins Anglais
Avait battu cet escadron Français.
Ceux-ci s'en vont à travers de la plaine ,
Le fer en main ; ceux-là volent après ,
Frappant , tuant , criant tous hors d'haleine ,
Mourez sur l'heure , ou rendez-nous Agnès :
Mais aucun d'eux n'en savait des nouvelles.
Le vieux Colin , Pasteur de ces Cantons ,
Leur dit , Messieurs , en gardant mes moutons ,
Je vis hier le miracle des belles ,
Qui vers le soir entrait en ce Moutier ;
Lors les Anglais se mirent à crier ;

Ah ! c'est Agnès , n'en doutons point , c'est elle ;
 Entrons , amis ; la cohorte cruelle
 Saute à l'instant dessus ces murs bénis.
 Voilà les loups au milieu des brebis.

Dans le dortoir , de cellule en cellule ,
 A la chapelle , à la cave , en tout lieu ,
 Ces ennemis des servantes de Dieu ,
 Attaquent tout sans honte & sans scrupule.
 Ah ! sœur Agnès , sœur Maton , sœur Ursule ,
 Où courez-vous , levant les mains aux Cieux ,
 Le trouble au sein , la mort dans vos beaux yeux ?
 Où fuyez-vous , colombes gémissantes ?
 Vous embrassez , interdites , tremblantes ,
 Ce saint autel , asyle redouté ,
 Sacré garant de votre chasteté.
 C'est vainement , dans ce péril funeste ,
 Que vous criez à votre époux céleste.
 A ses yeux même , à ces mêmes autels ,
 Tendres troupeaux , vos ravisseurs cruels
 Vont profaner la foi pure & sacrée
 Qu'innocemment votre bouche a jurée.

Je fais qu'il est des lecteurs bien mondains ,
 Gens sans pudeur , ennemis des nonnains ,
 Mauvais plaisans , de qui l'esprit frivole
 Ose insulter aux filles qu'on viole ;
 Laissons-les dire ; hélas , mes chères sœurs ,
 Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs ,
 Pour des beautés si simples , si timides ,
 De se débattre en des bras homicides ,

De recevoir les baisers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans,
Qui d'un effort détestable & farouche,
Les yeux en feu, le blasphème à la bouche,
Mélant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité !
De qui l'haleine horrible, empoisonnée,
La barbe dure & la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir & sanglant,
Semblent donner la mort en caressant ;
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des Anges !

Déjà le crime aux regards effrontés
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, si dévote & si sage,
Au fier Shipunk est tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après sœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on presse, on cogne.
Dans le tumulte on voyait sœur Befogne
Se débattant contre Bard & Parfon.
Ils ignoraient que Befogne est garçon.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée :
Et votre sort, objet charmant & doux,
Est à jamais de pécher malgré vous.
Le chef sanglant de la gent sacrilège,
Hardi vainqueur, vous presse, & vous assiege ;
Et les soldats soumis dans leur fureur,

M iij

Avec respect lui cédaient cet honneur.

Le juste Ciel en ses décrets sévères ,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le tems que Messieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la sainte Sion ,
Du haut des cieux le patron de la France ,
Le bon Denis propice à l'innocence ,
Sut échapper aux soupçons inquiets
Du fier Saint George ennemi des Français.
Du Paradis il vint en diligence :
Mais pour descendre au terrestre séjour ,
Plus ne monta sur un rayon du jour ;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le Dieu du mystère , a)
Dieu sage & fin , grand ennemi du bruit ,
Qui partout vole & ne va que de nuit.
Il favorise (& certes c'est dommage)
Force fripons ; mais il conduit le sage ;
Il est sans cesse à l'église , à la cour ;
Au tems jadis il a guidé l'amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis ; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire , écarté ,
Parlant tout bas , & marchant de côté.

Des bons Français le protecteur fidèle
Non loin de Blois rencontra la Pucelle ,
Qui sur le dos de son gros muletier
Gagnait pays par un petit sentier ,

En priant Dieu qu'une heureuse aventure
 Lui fit enfin retrouver son armure.
 Tout du plus loin que Saint Denis la vit,
 D'un ton bénin le bon Patron lui dit :
 O ma pucelle , ô vierge destinée
 A protéger les filles & les Rois ,
 Vien secourir la pudeur aux abois ;
 Vien reprimer la rage forcenée ,
 Vien ; que ce bras vengeur des fleurs de lys
 Soit le fauteur de mes tendrons bénis :
 Voi ce couvent ; le tems presse , on viole :
 Vien , ma pucelle ; il dit & Jeanne y vole ;
 Le cher Patron lui servant d'écuyer ,
 A coups de fouet hâta le muletier.

Vous voici , Jeanne , au milieu des infames ,
 Qui tourmentaient ces vénérables Dames.
 Jeanne était nue ; un Anglais impudent
 Vers cet objet tourne soudain la tête ;
 Il la convoite : il pense fermement
 Qu'elle venait pour être de la fête.
 Vers elle il court , & sur sa nudité
 Il va cherchant sa sale volupté.
 On lui répond d'un coup de cimeterre
 Droit sur le nez. L'infame roule à terre ,
 Jurant ce mot des Français révééré ,
 Mot énergique , au plaisir consacré ,
 Mot que souvent le profane vulgaire
 Indignement prononce en sa colère.

Jeanne à ses pieds foulant son corps sanglant ,

Criait tout haut à ce peuple méchant :
Cessez , cruels , cessez , troupe profane ;
O violeurs , craignez Dieu , craignez Jeanne.
Ces mécréans au grand œuvre attachés ,
N'écoutaient rien , sur leurs nonnains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naissantes
Malgré les cris du maître & des servantes.
Jeanne qui voit leurs impudens travaux ,
De grande horreur saintement transportée ,
Invoquant Dieu , de Denis assistée ,
Le fer en main vole de dos en dos ,
De nuque en nuque , & d'échine en échine ,
Frappant , perçant de sa pique divine :
Pourfendant l'un alors qu'il commençait ,
Dépêchant l'autre alors qu'il finissait ,
Et moissonnant la cohorte félonne ;
Si que chacun fut percé sur sa nonne ,
Et perdant l'ame au fort de son désir ,
Allait au Diable en mourant de plaisir.

Isac Warton , dont la lubrique rage
Avait pressé son détestable ouvrage ,
Ce dur Warton fut le seul écuyer ,
Qui de sa nonne osa se délier ;
Et droit en pied , reprenant son armure ,
Attendit Jeanne & changea de posture.

O vous , grand saint protecteur de l'état ,
Bon Saint Denis , témoin de ce combat ,
Daignez redire à ma muse fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma pucelle.

Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla ;
Mon cher Denis ! mon Saint, que vois-je là ?
Mon corselet, mon armure céleste,
Ce beau présent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné ?
Il a mon casque ; il a ma soubreveste.
Il était vrai ; la Jeanne avait raison.
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en secret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Isac Warton écuyer de Chandos,
Prit cette armure & s'en couvrit le dos.

O Jeanne d'Arc, ô fleur des héroïnes,
Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand Roi si longtems outragé,
Pour la pudeur de cent Bénédictines,
Pour Saint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de sabre à sa propre cuirasse,
A son armét d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins pesans & moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé sur la terre.

Le fier Anglais de fer enharnaché
Recule un pas ; son ame est stupéfaite,

Quand il se voit si rudement touché
 Par une jeune & fringante brunette.
 La voyant nue il sentit des remords :
 Sa main tremblait de blesser ce beau corps.
 Il se défend, & combat en arrière ,
 De l'ennemie admirant les trésors ,
 Et se moquant de sa vertu guerrière.

Saint George alors au sein du Paradis
 Ne voyant plus son confrère Denis ,
 Se douta bien que le Saint de la France
 Portait aux siens sa divine assistance.
 Il promenait ses regards inquiets
 Dans les recoins du céleste Palais.
 Sans balancer aussi-tôt il demande
 Son beau cheval connu dans la Légende.
 Le cheval vint ; George le bien monté , *b*)
 La lance au poing , & le sabre au côté ,
 Va parcourant cet effroyable espace ,
 Que des humains veut mesurer l'audace ;
 Ces cieux divers , ces globes lumineux
 Que fait tourner René le songe-creux , *c*)
 Dans un amas de subtile poussière ,
 Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère ;
 Et que Newton , rêveur bien plus fameux ,
 Fait tourner sans bouffole & sans guide
 Autour du rien , tout au travers du vuide.

George enflammé de dépit & d'orgueil ,
 Franchit ce vuide , arrive en un clin d'œil
 Devers les lieux arrosés par la Loire ,

Où Saint Denis croyait chanter victoire.
Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète en sa longue carrière
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit sa queue, & le peuple frémit ;
Le Pape en tremble, & la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.

 Tout du plus loin que Saint George aperçut
Monsieur Denis, de colère il s'émut ;
Et brandissant sa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère. d)

Denis, Denis ! rival faible & hargneux,
Timidé appui d'un parti malheureux,
Tu descends donc en secret sur la terre,
Pour égorger mes héros d'Angleterre !
Crois-tu changer les ordres du destin,
Avec ton âne & ton bras féminin ?
Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
Punisse enfin, toi, ta fille & la France ?
Ton triste chef branlant sur ton col tors
S'est déjà vu séparé de ton corps.
Je veux t'ôter, aux yeux de ton église,
Ta tête chauve en son lieu mal remise,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauts attendris,
Dans ton fauxbourg, où l'on chomme ta fête,
Tenir encor & rebaïser ta tête.

 Le bon Denis levant les mains aux Cieux,
Lui répondit d'un ton noble & pieux :

O grand Saint George , ô mon puissant confrère ,
Veux-tu toujours écouter ta colère ?
Depuis le tems que nous sommes au Ciel ,
Ton cœur dévot est tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il , bienheureux que nous sommes ,
Saints enchaînés , tant fêtés chez les hommes ,
Nous qui devons l'exemple aux Nations ,
Nous décrier par nos divisions ?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le séjour de la paix éternelle ?
Jusques à quand les Saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en Paradis ?
O fiers Anglais , gens toujours trop hardis ,
Le Ciel un jour à son tour en colère
Se lassera de vos façons de faire :
Ce Ciel n'aura , grace à vos soins jaloux ,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux Saint , pieux atrabilaire ,
Patron maudit d'un peuple sanguinaire ,
Sois plus traitable , & pour Dieu laisse-moi
Sauver la France , & secourir mon Roi.

A ce discours George bouillant de rage ,
Sentit monter le rouge à son visage :
Et des badauds contemplant le patron ,
Il redoubla de force & de courage ;
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond sur lui tel qu'un puissant faucon
Vole de loin sur un tendre pigeon.
Denis recule , & prudent il appelle

A haute voix son âne si fidèle,
Son âne ailé, sa joie & son secours.
Vien, criait-il, vien défendre mes jours.
Ainsi parlant le bon Denis oublie,
Que jamais Saint n'a pu perdre la vie.

Le beau grifon revenait d'Italie
En ce moment ; & moi conteur succint,
J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
A son Denis dos & selle il présente.
Notre Patron sur son âne élançé,
Sentit foudain sa valeur renaissante.
Subtilement il avait ramassé
Le fer tranchant d'un Anglais trépassé.
Lors brandissant le fatal cimenterre,
Il pousse à George, il le presse, il le serre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions sur son malheureux chef :
Tous sont parés : Denis garde sa tête,
Et de ses coups dirige la tempête
Sur le cheval & sur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élastique acier :
Les fers croisés & de taille & de pointe
A tout moment vont au fort du combat
Chercher le cou, le casque, le rabat,
Et l'aurole e), & l'endroit délicat
Où la cuirasse à l'aiguillette est jointe.

Tous deux tenaient la victoire en suspens,
Quand de sa voix terrible & discordante
L'âne entonna son octave écorchante.

Le Ciel en tremble ; écho du fond des bois
 En frémissant répète cette voix.
 George pâlit : Denis d'une main leste
 Fait une feinte , & d'un revers céleste
 Tranche le nez du grand Saint d'Albion. f)
 Le bout sanglant roule sur son arçon.

George sans nez , mais non pas sans courage ,
 Venge à l'instant l'honneur de son visage ;
 Et jurant Dieu selon les nobles us
 De ses Anglais , d'un coup de cimeterre
 Coupe à Denis ce que jadis Saint Pierre
 Certain Jeudi fit tomber à Malcus.

A ce spectacle , à la voix ampoulée
 De l'âne saint , à ses terribles cris ,
 Tout fut ému dans les divins lambris.
 Le beau portail de la voûte étoilée
 S'ouvrit alors , & des arches du Ciel
 On vit sortir l'Archange Gabriel ,
 Qui soutenu sur ses brillantes ailes ,
 Fend doucement les plaines éternelles ,
 Portant en main la verge qu'autrefois
 Devers le Nil eut le divin Moïse ,
 Quand dans la mer suspendue & foudroyée ,
 Il engloutit les peuples & les Rois.
 Que vois-je ici ? cria-t-il en colère ,
 Deux Saints Patrons , deux enfans de lumière ,
 Du Dieu de paix confidens éternels ,
 Vont s'échigner comme de vils mortels !
 Laissez , laissez aux sots enfans des femmes

Les

Les passions, & le fer, & les flammes ;
Abandonnez à leur profane fort
Les corps chétifs de ces grossières ames ;
Nés dans la fange & formés pour la mort !
Mais vous, enfans qu'au séjour de la vie
Le Ciel nourrit de sa pure ambrosie ,
Etes-vous las d'être trop fortunés ?
Etes-vous fous ? Ciel ! une oreille , un nez !
Vous que la grâce & la miséricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde !
Pouvez-vous bien de je ne sais quels Rois
En étourdis embrasser la querelle ?
Ou renoncez à la voûte éternelle ,
Ou dans l'instant qu'on se rende à mes loix,
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George insolent, ramassez cette oreille ,
Ramassez, dis-je ; & vous, Monsieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis ;
Que chaque chose en son lieu soit remise.

Denis soudain va d'une main fourmise
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rendi l'oreille dévoté
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmoté
A Gabriel un gentil *Oremus* ,
Tout se rajuste ; & chaque cartilage
Va se placer à l'air de son visage.
Sang, fibres, chair, tout se consolida ;
Et nul vestige aux deux Saints ne resta
De nez coupé, ni d'oreille abattue ;

N

Tant les Saints ont la chair fermée & dodue.

Puis Gabriel d'un ton de Président,
Çà qu'on s'embrasse ; il dit, & dans l'instant
Le doux Denis, sans fiel & sans colère,
De bonne foi baissa son adversaire.
Mais le fier George en l'embrassant jurait,
Et promettait que Denis le pairait.

Le bel Arcange, après cette embrassade,
Prend mes deux Saints ; & d'un air gracieux,
A ses côtés les fait voguer aux Cieux,
Où de nectar on leur verse razade.
Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais fôts les murs qu'arroisait le Scamandre
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les Dieux armés, de l'Olympe descendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet Anglais Milton
D'Anges ailés toute une légion g)
Rougir de sang les célestes campagnes,
Jetter au nez quatre ou cinq cent montagnes,
Et qui pis est avoir du gros canon ?
Or si jadis Michel & le Démon
Se font battus, Messieurs Denis & George
Pouvaient sans doute à plus forte raison
Se rencontrer & se couper la gorge.

Mais dans le Ciel si la paix revenait,
Il en était autrement sur la terre,
Séjour maudit de discorde & de guerre.
Le bon Roi Charle en cent endroits courait,

Nommait Agnès, la cherchait, & pleurait.
 Et cependant Jeanne la foudroyante
 De son épée invincible & sanglante
 Au fier Warton le trépas préparait;
 Elle l'atteint vers l'énorme partie
 Dont cet Anglais profana le couvent;
 Warton chancelle, & son glaive tranchant
 Quitte sa main par la mort engourdie:
 Il tombe, & meurt en reniant les Saints.
 Le vieux troupeau des antiques nonnains
 Voyant aux pieds de l'amazone auguste
 Le chevalier sanglant & trébuché,
 Disant *ave*, s'écriait, Il est juste
 Qu'on soit puni par où l'on a péché.

Sœur Rebondi, qui dans la sacrificie
 A succombé sous le vainqueur impie,
 Pleurait le traître en rendant grace au Ciel;
 Et mesurant des yeux le criminel,
 Elle disait d'une voix charitable,
 Hélas, hélas, nul ne fut plus coupable.

N O T E S.

a) On ne connaît point dans l'antiquité le Dieu du mystère, c'est sans doute une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait plusieurs sortes de mystères chez les Gentils, au rapport de Pausanias, de Porphyre, de Lactance, d'Aulus Gellius, d'Apuleius &c., mais ce n'est pas de cela dont il s'agit ici.

b) Il est indubitable qu'on représente toujours St. George sur un beau cheval, & de là vient le proverbe, *monté comme un Saint George.*

c) Allusion aux tourbillons de Descartes & à la matière subtile, imaginations ridicules & qui ont eu si longtemps la vogue. On ne sait pourquoi l'auteur applique aussi l'épithète de *rêveur* à Newton, qui a prouvé le vuide; c'est apparemment parce que Newton soupçonne qu'un esprit extrêmement élastique est la cause de la gravitation; au reste il ne faut pas prendre une plaisanterie à la lettre.

d) Tout ce morceau est visiblement imité d'Homère. Minerve dit à Mars ce que le

sage Denis dit ici au fier George: *O Mars, ô Mars, Dieu sanglant, qui ne te plais qu'aux combats, &c.*

e) Auréole, à *Lauro*, à *Laureola*, c'est la couronne de rayons que les Saints ont toujours sur la tête. St. Bernard dit que cette couronne est d'or pour les vierges. *Coronam quam nostri majores Aureolam vocant, credo idcirco nominatam.*

f) Toujours imitation d'Homère, qui fait bleffer Mars lui-même.

g) Milton au cinquième chant du *Paradis perdu* assure qu'une partie des Anges fit de la poudre & des canons, & renversa par terre dans le Ciel des légions d'Anges; que ceux-ci prirent dans le Ciel des centaines de montagnes, les chargèrent sur leur dos, avec les forêts plantées sur ces montagnes & les fleuves qui en coulaient, & qu'ils jettèrent fleuves, montagnes & forêts sur l'artillerie ennemie. C'est un des morceaux des plus vraisemblables de ce poème.



Chant XII.

CHANT DOUZIEME.

*Monrose tue l'Aumônier. Charle retrouve Agnès,
qui se consolait avec Monrose dans le Château
de Cutendre.*

J'Avais juré de laisser la morale,
De conter net, de fuir les longs discours.
Mais que ne peut ce grand Dieu des amours ?
Il est bavard, & ma plume inégale
Va griffonnant de son bec effilé
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves, ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,
Vous qui lancez & recevez ses flammes,
Or dites-moi ; quand deux jeunes amans,
Egaux en grace, en mérite, en talens,
Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,
Egalement vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne, illustre dans l'école ?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son dîner deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervalles ;
Des deux côtés l'âne se vit tenter

Egalement , & dressant ses oreilles
 Juste au milieu de deux formes pareilles ,
 De l'équilibre accomplissant les loix ,
 Mourut de faim , de peur de faire un choix.
 N'imitoz pas cette philosophie ,
 Daignez plutôt honorer tout d'un tems
 De vos bontés vos deux jeunes amans ,
 Et gardez-vous de risquer votre vie.

A quelques pas de ce joli couvent ,
 Si pollué , si triste & si sanglant ,
 Où le matin vingt nonnes affligées
 Par l'amazone ont été trop vengées ,
 Près de la Loire était un vieux château
 A pont-levis , machicoulis , tourelles ; a)
 Un long canal transparent , à fleur d'eau ,
 En serpentant tournait au pied d'icelles ,
 Puis embrassait en quatre cent jets d'arc
 Les murs épais qui défendaient le parc.
 Un vieux Baron surnommé de Cutendre ,
 Était Seigneur de cet heureux logis.
 En sûreté chacun pouvait s'y rendre.
 Le vieux Seigneur , dont l'ame est bonne & tendre ,
 En avait fait l'asyle du pays .
 Français , Anglais , tous étaient ses amis.
 Tout voyageur en coche , en botte , en guêtre ,
 Ou Prince , ou moine , ou nonne , ou Turc , ou Prêtre ,
 Y recevaient un accueil gracieux :
 Mais il fallait qu'on entrât deux à deux ;
 Car tout Baron a quelque fantaisie :

Et celui-ci pour jamais résolut :
 Qu'en son château en nombre pair on fût,
 Jamais impair. Telle était sa folie.
 Quand deux-à-deux on abordait chez lui,
 Tout allait bien : mais malheur à celui
 Qui venait seul en ce logis se rendre ;
 Il soupaît mal ; il lui falait attendre
 Qu'un compagnon formât ce nombre heureux ,
 Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fière Jeanne ayant repris ses armes ,
 Qui cliquetaient sur ses robustes charmes ,
 Devers la nuit y conduisit au frais ,
 En devisant , la belle & douce Agnès.
 Cet Aumônier qui la suivait de près ,
 Cet Aumônier ardent , insatiable ,
 Arrive aux murs du logis charitable.
 Ainsi qu'un loup qui mâche sous sa dent
 Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant ,
 Plein de l'ardeur d'achever sa curée ,
 Va du bercail escalader l'entrée :
 Tel enflammé de sa lubrique ardeur ,
 L'œil tout en feu , l'Aumônier ravisseur
 Allait cherchant les restes de sa joie ,
 Qu'on lui ravit lorsqu'il tenait sa proie ;
 Il sonne , il crie ; on vient ; on aperçut
 Qu'il était seul ; & soudain il parut
 Que les deux bois , dont les forces mouvantes
 Font ébranler les solives tremblantes
 Du pont-levis , par les airs s'élevaient ,

N iij

Et s'élevant le pont-levis haussaient.
A ce spectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il suit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit souvent du haut d'une gouttière
Descendre un chat auprès d'une volière,
Passant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oiseaux.
Son œil poursuit cette espèce emplumée,
Qui se tapit au fond d'une ramée.
Notre Aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit sous des ormes touffus
Un beau jeune homme à la tresse dorée,
Au sourcil noir, à la mine assurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri par les graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :
C'était l'amour, ou c'était mon beau page :
C'était Monrose. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de son naissant amour.
Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles discrettes,
Non moins charmant que l'Ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du Ciel.
Les tendres sœurs voyant le beau Monrose,
Sentaient rougir leurs visages de rose,
Disant tout bas : Ah que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola !
Toutes en cercle autour de lui se mirent,

Parlant sans cesse ; & lorsqu'elles apprirent
 Que ce beau page allait chercher Agnès ,
 On lui donna le coursier le plus frais ,
 Avec un guide , afin que sans esclandre
 Il arrivât au château de Cutendre.

En arrivant il vit près du chemin ,
 Non loin du pont , l'Aumônier inhumain.
 Lors tout ému de joie & de colère ,
 Ah , c'est donc toi , prêtre de Belzébuth !
 Je jure ici Chandos & mon salut ,
 Et plus encor , les yeux qui m'ont su plaire ,
 Que tes forfaits vont enfin se payer.
 Sans repartir le bouillant Aumônier
 Prend d'une main par la rage tremblante
 Un pistolet , en presse la détente , b)
 Le chien s'abat , le feu prend , le coup part ;
 Le plomb chassé siffle & vole au hazard ,
 Suivant au loin la ligne mal mirée ,
 Que lui traçait une main égarée.
 Le page vif , & par un coup plus sûr
 Atteint le front , ce front horrible & dur ,
 Où se peignait une ame détestable.

L'Aumônier tombe , & le page vainqueur
 Sentit alors dans le fond de son cœur
 De la pitié le mouvement aimable.
 Hélas , dit-il , meurs du moins en Chrétien ;
 Di *Te Deum* ; tu vécus comme un chien ;
 Demande au Ciel pardon de ta luxure ;
 Prononce *Amen* , donne ton ame à Dieu.

Non , répondit le maraud à tonsure ,
 Je suis-damné , je vais au Diable , adieu.
 Il dit & meurt : son ame déloyale
 Alla grossir la cohorte infernale. c)

Tandis qu'ainsi ce monstre impénitent
 Allait rôtir aux brasiers de Satan ,
 Le bon Roi Charle accablé de tristesse ,
 Allait cherchant son errante maitresse ,
 Se promenant , pour calmer sa douleur ,
 Devers la Loire avec son confesseur.
 Il faut ici , lecteur , que je remarque
 En peu de mots ce que c'est qu'un docteur ,
 Qu'en sa jeunesse un amoureux Monarque
 Par étiquette a pris pour directeur.
 C'est un mortel tout pétri d'indulgence ,
 Qui doucement fait pencher dans ses mains ,
 Du bien , du mal la trompeuse balance ,
 Vous mène au Ciel par d'aimables chemins ,
 Et fait pécher son maitre en conscience :
 Son ton , ses yeux , son geste composant ,
 Observant tout , flattant avec adresse
 Le favori , le maitre , la maitresse ;
 Toujours accort , & toujours complaisant.

Le confesseur du Monarque Gallique
 Etait un fils du bon Saint Dominique.
 Il s'appellait le Père Bonifoux ,
 Homme de bien , se faisant tout à tous.
 Il lui disait d'un ton dévot & doux ,
 Que je vous plains ! la partie animale

Prend le dessus : la chose est bien fatale.
 Aimer Agnès est un péché vraiment ;
 Mais ce péché se pardonne aisément :
 Au tems jadis il était fort en vogue
 Chez les Hébreux enfans du Décalogue.
 Cet Abraham , ce père des croyans ,
 Avec Agar s'avisa d'être père ;
 Car sa servante avait des yeux charmans ,
 Qui de Sara méritaient la colère.
 Jacob le juste épousa les deux sœurs.
 Tout Patriarche a connu les douceurs
 Du changement dans l'amoureux mystère.
 Le vieux Nooz en son vieux lit reçut
 Après moisson la bonne & vieille Ruth.
 Et sans compter la belle Betzabée ,
 Du bon David l'ame fut absorbée
 Dans les plaisirs de son ample ferrail.
 Son vaillant fils , fameux par sa crinière ,
 Un beau matin , par vertu singulière ,
 Vous repassa tout ce gentil bercail.
 De Salomon vous savez le partage.
 Comme un Oracle on écoutait sa voix ,
 Il savait tout , & des Rois le plus sage
 Était aussi le plus galant des Rois.
 De leurs péchés si vous suiviez la trace ,
 Si vos beaux ans sont livrés à l'amour ,
 Consoltez-vous ; la sagesse a son tour.
 Jeune on s'égare , & vieux on obtient grace.

Ah ! dit Charlot , ce discours est fort bon ,

Mais que je suis bien loin de Salomon !
Que son bonheur augmente mes détresses !
Pour ses ébats il eut trois cent maîtresses , d)
Je n'en ai qu'une ; hélas je ne l'ai plus !

Des pleurs alors sur son nez répandus
Interrompaient sa voix tendre & plaintive :
Lorsqu'il avise , en tournant vers la rive ,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi ,
Un manteau rouge , un ventre rebondi ,
Un vieux rabat ; c'était Bonneau lui-même.
Un chacun fait qu'après l'objet qu'on aime ,
Rien n'est plus doux pour un parfait amant ,
Que de trouver son très cher confident.
Le Roi perdant & reprenant haleine ,
Crie à Bonneau , Quel Démon te ramène ?
Que fait Agnès , di , d'où viens-tu , quels lieux
Sont embellis , éclairés par ses yeux ?
Où la trouver ? di donc , répon donc , parle.

Aux questions qu'enfilait le Roi Charle ,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint ,
Comme il avait servi dans la cuisine ,
Comme il avait par fraude clandestine
Et par miracle à Chandos échappé ,
Quand à se battre on était occupé ;
Comme on cherchait cette beauté divine ;
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il savait ; mais il ne savait rien..
Il ignorait la fatale aventure ,

Du prêtre Anglais la brutale luxure,
 Du page aimé l'amour respectueux,
 Et du couvent le sac incestueux.

Après avoir bien expliqué leurs craintes,
 Repris cent fois le fil de leurs plaintes,
 Maudit le sort & les cruels Anglais,
 Tous deux étaient plus tristes que jamais.
 Il était nuit; le char de la grande ourse e)
 Vers son Nadir avait fourni sa course:
 Le Jacobin dit au Prince pensif,
 Il est bien tard, foyez mémoratif
 Que tout mortel, Prince, ou moine à cette heure
 Devrait chercher quelque honnête demeure,
 Pour y souper & pour passer la nuit.
 Le triste Roi par le moine conduit,
 Sans rien répondre, & ruminant sa peine,
 Le cou penché galoppe dans la plaine:
 Et bientôt Charle & le prêtre & Bonneau
 Furent tous trois aux fossés du château.

Non loin du pont était l'aimable page,
 Lequel ayant jetté dans le canal
 Le corps maudit de son damné rival,
 Ne perdait point l'objet de son voyage.
 Il dévorait en secret son ennui,
 Voyant ce pont entre sa Dame & lui.
 Mais quand il vit aux rayons de la Lune
 Les trois Français, il sentit que son cœur
 Du doux espoir éprouvait la chaleur:
 Et d'une grace adroite & non commune

Cachant son nom, & surtout son ardeur,
 Dès qu'il parut, dès qu'il se fit entendre,
 Il inspira je ne fais quoi de tendre ;
 Il plut au Prince, & le moine benin
 Le caressait de son air patelin,
 D'un œil dévot & du plat de la main.

Le nombre pair étant formé de quatre,
 On vit bientôt les deux flèches abattre
 Le pont mobile ; & les quatre courriers
 Font en marchant gémir les madriers. f)
 Le gros Bonneau tout effoufflé chemine ;
 En arrivant droit devers la cuisine,
 Songe au souper. Le moine au même lieu,
 Dévotement en rendit grâce à Dieu.
 Charle prenant un nom de Gentilhomme,
 Court à Cutendre avant qu'il prit son somme.
 Le bon Baron lui fit son compliment,
 Puis le mena dans son appartement.
 Charle a besoin d'un peu de solitude,
 Il veut jouir de son inquiétude.
 Il pleure Agnès. Il ne se doutait pas
 Qu'il fût si près de ses jeunes appas.

Le beau Montrose en fut bien davantage.
 Avec adresse il fit causer un page,
 Il se fit dire où reposait Agnès,
 Remarquant tout avec des yeux discrets.
 Ainsi qu'un chat qui d'un regard avide
 Guette au passage une souris timide,
 Marchant tout doux, la terre ne sent pas

L'impression de ses pieds délicats ;
 Dès qu'il l'a vue , il a sauté sur elle.
 Ainsi Monrose avançant vers la belle ,
 Etend un bras , puis avance à tâtons ,
 Posant l'orteil , & hauffant les talons.
 Agnès , Agnès , il entre dans ta chambre.
 Moins promptement la paille vole à l'ambre ,
 Et le fer suit moins simpatiquement
 Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
 Le beau Monrose en arrivant se jette
 A deux genoux au bord de la couchette ,
 Où sa maîtresse avait entre deux draps
 Pour sommeiller arrangé ses appas.
 De dire un mot aucun d'eux n'eut la force ,
 Ni le loisir , le feu prit à l'amorce
 En un clin d'œil : un baiser amoureux
 Unit soudain leurs bouches demi closes.
 Leur ame vint sur leurs lèvres de roses.
 Agnès aida Monrose impatient
 A dépouiller , à jeter promptement
 De ses habits l'incommode parure ,
 Déguisement qui pèse à la nature ,
 Dans l'âge d'or aux mortels inconnu ,
 Que hait surtout un Dieu qui va tout au.



Dieux ! quels objets ! est-ce Flore & Zéphire ,
 Est-ce Piché qui caresse l'amour ?
 Est-ce Vénus que le fils de Cinire g)
 Tient dans ses bras loin des rayons du jour ,
 Tandis que Mars est jaloux & soupire ?

Le Mars Français , Charle au fond du château
 Soupire alors avec l'ami Bonneau ,
 Mange à regret & boit avec tristesse.
 Un vieux valet bavard de son métier ,
 Pour égayer sa taciturne Altesse , b)
 Apprit au Roi , sans se faire prier ,
 Que deux beautés , l'une robuste & fière ,
 Aux cheveux noirs , à la mine guerrière ,
 L'autre plus douce , aux yeux bleus , au teint frais ,
 Couchaient alors dans la gentilhommière :
 Charle étonné les soupçonne à ces traits ;
 Il se fait dire , & puis redire encore ,
 Quels sont les yeux , la bouche , les cheveux ,
 Le doux parler , le maintien vertueux
 Du cher objet de son cœur amoureux.
 C'est elle enfin , c'est tout ce qu'il adore ;
 Il en est sûr , il quitte son repas.
 Adieu , Bonneau ; je cours entre ses bras.
 Il dit & vole , & non pas sans fracas :
 Il était Roi , cherchant peu le mystère.

Plein de sa joie il répète & redit
 Le nom d'Agnès , tant qu'Agnès l'entendit.
 Le couple heureux en trembla dans son lit.
 Que d'embarras ! comment sortir d'affaire ?
 Voici comment le beau page s'y prit.
 Près du lambris dans une grande armoire ,
 On avait mis un petit oratoire ,
 Autel de poche , où lorsque l'on voulait ,
 Pour quinze sous un Capucin venait. i)

Sur

Sur le rétable en voûte pratiquée
 Est une niche en attendant son Saint.
 D'un rideau verd la niche était masquée.
 Que fait Monrose ? un beau penser lui vint
 De s'ajuster dans la niche sacrée ,
 En bienheureux , derrière le rideau ,
 Il se tapit , sans pourpoint , sans manteau.
 Charle volait , & presque dès l'entrée
 Il faute au cou de sa belle adorée ;
 Et tout en pleurs il veut jouir des droits
 Qu'ont les Amans , surtout quand ils sont Rois.
 Le Saint caché frémit à cette vue :
 Il fait du bruit & la table remue :
 Le Prince approche , il y porte la main ,
 Il sent un corps , il recule , il s'écrie ,
 Amour , Satan , Saint François , Saint Germain ,
 Moitié frayeur , & moitié jalousie :
 Puis tire à lui , fait tomber sur l'autel
 Avec grand bruit le rideau sous lequel
 Se blotissait cette aimable figure ,
 Qu'à son plaisir façonna la nature.
 Son dos tourné par pudeur étalait
 Ce que César sans pudeur soumettait
 A k) Nicomède en sa belle jeunesse ,
 Ce que jadis le héros de la Grèce
 Admira tant dans son Ephestion , l)
 Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
 Que les héros , ô Ciel , ont de faiblesse !

Si mon lecteur n'a point perdu le fil

O

De cette histoire, au moins se souvient-il
Que dans le camp la courageuse Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par Monsieur Saint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lys.
Cet écusson, ces trois fleurs, ce derrière
Emurent Charle : il se mit en prière.
Il croit que c'est un tour de Belzébuth.
De repentir & de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le Prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains ; Qu'on vole ici vers elle ;
Accourez tous ; le Diable est chez ma belle.
Aux cris du Roi le confesseur troublé,
Non sans regret quitte aussi-tôt la table.
L'ami Bonneau monte tout essoufflé ;
Jeanne s'éveille, & d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire suit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le Baron de Cutendre
Dormait à l'aise, & ne put rien entendre.

N O T E S.

a) *M* *Achicoulis*, ou *ma-checonlis*, ce sont des ouvertures entre les crenaux, par lesquelles on peut tirer sur l'ennemi quand il est dans le fossé.

b) Il faut avouer que les pistolets ne furent inventés à Piſſoye que longtems après. Nous n'osons affirmer qu'il soit permis d'anticiper ainsi les tems; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique? l'Épopée a de grands droits.

c) L'équité demande que nous fassions ici une remarque sur la morale admirable de ce poëme, le vice y est toujours puni. L'Aumônier scandaleux meurt impénitent, Grisbourdon est damné, Chandos est vaincu & tué &c. C'est ce que le sage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poetica*.

d) Charle oublie sept cent femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'auteur, & à sa sagesse.

e) Le *Nadir* en Arabe signifie le plus bas, & le *Ze-*

nith, le plus haut. La Grande Ourse est l'*Arctos* des Grecs, qui a donné son nom au pôle Arctique.

f) Ce sont les planches du pont: elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaisseur.

g) Adonis.

h) On traitait les Rois d'Altesse alors.

i) Il n'y avait point encore de Pères Capucins; c'est une faute contre le costume.

k) Des ignorans, dans les éditions précédentes toutes tronquées, avaient imprimé *Licomède*, au lieu de *Nicomède*: c'était un Roi de Bithynie. *César in Bithyniam missus*, dit Suétone, *desedit apud Nicomedem, non sine rumore prostrata Regi pudicitia*.

l) *Alexander Pœdicator Ephesionis*, *Adrianus Antinoi*. Non-seulement l'Empereur Adrien fit mettre la statue d'Antinoüs dans le Panthéon, mais il lui érigea un temple, & Tertullien avoue qu'Antinoüs faisait des miracles.

[The page contains extremely faint and illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. The text is arranged in several columns and appears to be a list or a series of entries.]



Chant XIII

CHANT TREIZIEME.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle & de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise ; vision du Père Bénifoux ; miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.

C'Était le tems de la saison brillante,
 Quand le soleil aux bornes de son cours
 Prend sur les nuits pour ajouter aux jours ;
 Et se plaissant dans sa démarche lente
 A contempler nos fortunés climats,
 Vers le tropique arrête encor ses pas.
 O grand Saint Jean a), c'était alors ta fête ;
 Premier des Jeans, orateur des déserts,
 Toi qui criais jadis à pleine tête,
 Que tu salut tes chemins soient ouverts ;
 Grand précurseur, je t'aime, je te fers.
 Un autre Jean eut la bonne fortune
 De voyager au pays de la lune,
 Avec Astolphe, & rendit la raison b)
 Au Paladin amoureux d'Angelique.
 Ren-moi la mienne, ô Jean second du nom !
 Tu protégeas ce chantre aimable & rare,
 Qui réjouit les Seigneurs de Ferrare,
 Par le tissu de ses contes plaisans ;

Tu pardonnes aux vives apostrophes
 Qu'il t'adressa dans ses comiques strophes.
 Etos-tu moi tes secours bienfaisans,
 J'en ai besoin ; car tu fais que les gens
 Sont bien plus fots, & bien moins indulgens,
 Qu'on ne l'était au siècle du génie,
 Quand l'Arioste illustrait l'Italie.
 Protège-moi contre ces durs esprits,
 Frondeurs pesans de mes légers écrits.
 Si quelquefois l'innocent badinage
 Vient en riant égayer mon ouvrage,
 Quand il le fait je suis très sérieux.
 Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
 Conduis ma plume, & surtout daigne faire
 Mes complimens à Denis ton confrère.

En accourant la fière Joanne d'Arc
 D'une lucarne aperçut dans le parc
 Cent palefrois, une brillante troupe
 De chevaliers ayant dames en croupe,
 Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
 Tout l'attirail des combats inhumains ;
 Cent boucliers où des nuirs la couprière
 Réfléchissait sa tremblante lumière,
 Cent casques d'or d'aigrettes ombragés,
 Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
 Et des rubans dont les touffes dorées
 Pendaient au bout des lances acérées.
 Voyant cela Joanne crut fermement
 Que les Anglais avaient surpris Cutendre.

Mais Jeanne d'Arc se trompa lourdement,
 En fait de guerre on peut bien se méprendre,
 Ainsi qu'ailleurs : mal voir & mal entendre
 De l'héroïne était souvent le cas,
 Et Saint Denis ne l'en corrigea pas.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
 Qui de Cutendre avaient surpris la terre ;
 C'est ce Dunois de Milan revenu,
 Ce grand Dunois à Jeanne si connu,
 C'est la Trimouille avec sa Dorothée.
 Elle était d'aïse & d'amour transportée ;
 Elle en avait fujet assurément :
 Elle voyage avec son cher amant ;
 Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
 Que l'honneur guide, & que l'amour chatouille.
 Elle le fuit toujours avec honneur ;
 Et ne craint plus Monsieur l'Inquisiteur.

En nombre pair cette troupe dorée
 Dans le château la nuit était entrée.
 Jeanne y vola ; le bon Roi qui la vit,
 Crut qu'elle allait combattre, & la suivit ;
 Et dans l'esreur qui trompait son courage,
 Il laisse encor Agnès avec son page.

O page heureux, & plus heureux cent fois
 Que le plus grand, le plus Chrétien des Rois,
 Que de bon cœur alors tu rendis grace
 Au benoit Saint dont tu tenais la place !
 Il te faut r'habiller promptement.

Tu rajustas ta trouffe diaprée.
 Agnès t'aidait d'une main timorée,
 Qui s'égarait & se trompait souvent.
 Que de baisers sur sa bouche de rose
 Elle reçut en r'habillant Monrose !
 Que son bel œil le voyant rajusté,
 Semblait encor chercher la volupté !
 Monrose au parc descendit sans rien dire,
 Le confesseur tout saintement soupire,
 Voyant passer ce beau jeune garçon,
 Qui lui donnait de la distraction.

La douce Agnès composa son visage,
 Ses yeux, son air, son maintien, son langage,
 Auprès du Roi Bonifoux se rendit,
 Le consola, le rassura, lui dit
 Que dans la niche un envoyé céleste
 Etait d'enhaut venu pour annoncer
 Que des Anglais la puissance funeste
 Touchait au terme, & que tout doit passer ;
 Que le Roi Charle obtiendrait la victoire.
 Charle le crut, car il aimait à croire.
 La fière Jeanne appuya ce discours.
 Du Ciel, dit-elle, acceptons le secours.
 Venez, grand Prince, & rejoignons l'armée,
 De votre absence à bon droit alarmée.

Sans balancer la Trimouille & Dunois
 De cet avis furent à haute voix,
 Par ces héros la belle Dorothee
 Honnêtement au Roi fut présentée,

Agnès la baïse , & le noble escadron
Sortit enfin du logis du Baron.

Le juste Ciel aime souvent à rire
Des passions du sublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet escadron de héros & d'amans.
Le Roi de France allait près de sa belle ,
Qui s'efforçant d'être toujours fidelle ,
Sur son cheval la main lui présentait ,
Serrait la sienne , exhalait sa tendresse ;
Et cependant , ô comble de faiblesse !
De tems en tems le beau page lorgnait.
Le confesseur psalmodiant suivait ,
Des voyageurs récitait la prière ,
S'interrompait en voyant tant d'attraits ,
Et regardait avec des yeux distraits
Le Roi , le page , Agnès , & son bréviaire.
Tout brillant d'or , & le cœur plein d'amour ,
Ce la Trimouille , ornement de la Cour ,
Caracolait auprès de Dorothee ,
Yvre de joie & d'amour transportée ,
Qui le nommait son cher libérateur ,
Son cher amant , l'idole de son cœur.
Il lui disait , Je veux après la guerre
Vivre à mon aise avec vous dans ma terre ,
O cher objet dont je suis toujours fou ,
Quand ferons-nous tous les deux en Poitou ?

Jeanné auprès d'eux , ce fier soutien du trône ,
Portant corset & jupon d'amazone ,

Le chef orné d'un petit chapeau vert,
 Enrichi d'or & de plumes couvert,
 Sur son fier âne étalait ses gros charmes,
 Parlait au Roi, courait, allait le pas,
 Se rengorgeait, & soupirait tout bas
 Pour le Dunois compagnon de ses armes;
 Car elle avait toujours le cœur ému,
 Se souvenant de l'avoir vû tout nu.

Bonneau portant barbe de Patriarche,
 Suant, soufflant, Bonneau fermait la marche.
 O d'un grand Roi serviteur précieux!
 Il pense à tout; il a soin de conduire
 Deux gros mûlets tout chargés de vin vieux,
 Longs fauciffons, pâtés délicieux,
 Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait, alors que Jean Chandos,
 Cherchant partout son Agnès & son page,
 Au coin d'un bois, près d'un certain passage,
 Le fer en main rencontra nos héros.
 Chandos avait une suite assez belle
 De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
 Qui suit les pas du Monarque amoureux.
 Mais elle était d'espèce différente:
 On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
 Oh! oh, dit-il d'une voix menaçante,
 Galans Français, objets de mon courroux,
 Vous aurez donc trois filles avec vous,
 Et moi Chandos je n'en aurai pas une?
 Ça, combattons: je veux que la fortune

Décide ici qui fait le mieux de nous
 Mettre à plaisir ses ennemis dessous,
 Frapper d'estoc & pointer de sa lance ;
 Que de vous tous le plus ferme s'avance ;
 Qu'on entre en lice ; & celui qui vaincra
 L'une des trois à son aise tiendra.

Le Roi piqué de cette offre cynique,
 Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
 Dunois lui dit : Ah laissez-moi, Seigneur,
 Venger mon Prince & des Dames l'honneur.
 Il dit & court : la Trimouille l'arrête ;
 Chacun prétend à l'honneur de la fête.
 L'ami Bonneau toujours de bon accord,
 Leur proposa de s'en remettre au fort.
 Car c'est ainsi que les guerriers antiques
 En ont usé dans les tems héroïques :
 Même aujourd'hui dans quelques Républiques
 Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
 Se tire aux dés, & tout en va bien mieux.
 Si j'osais même en cette noble histoire,
 Citer des gens que tout mortel doit croire,
 Je vous dirais que Monsieur Saint Mathias,
 Obtint ainsi la place de Judas.
 Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,
 Craint pour son Roi, prend les dés, roule, tire.
 Denis du haut du céleste rempart
 Voyait le tout d'un paternel regard ;
 Et contemplant la pucelle & son âne,
 Il conduisait ce qu'on nomme hazard.

Il fut heureux , le fort 'échut à Jeanne.
 Jeanne , c'était pour vous faire oublier
 L'infame jeu de ce grand cordelier,
 Qui ci - devant avait rafflé vos charmes.

Jeanne à l'instant court au Roi, court aux armes,
 Modestement va derrière un buisson
 Se délayer , détacher son jupon ,
 Et revêtir son armure sacrée ,
 Qu'un écuyer tient déjà préparée.
 Puis sur son âne elle monte en courroux ,
 Branlant sa lance & serrant les genoux.
 Elle invoquait les onze mille belles ,
 Du pucelage héroïnes fidelles. *d*)
 Pour Jean Chandos , cet indigne Chrétien
 Dans les combats n'invoquait jamais rien.

Jean contre Jeanne avec fureur avance ;
 Des deux côtés égale est la vaillance ,
 Ane & cheval bardés , coëffés de fer ,
 Sous l'éperon partent comme un éclair ,
 Vont se heurter , & de leur tête dure ,
 Front contre front fracassent leur armure ;
 La flamme en fort , & le sang du courfier
 Teint les éclats du voltigeant acier.
 Du choc affreux les échos retentissent ,
 Des deux courriers les huit pieds réjaillissent ;
 Et les guerriers du coup désarçonnés ,
 Tombent chacun sur la croupe écornés :
 Ainsi qu'on voit deux boules suspendues
 Aux bouts égaux de deux cordes tendues ,

Dans une courbe au même instant partir ,
 Hâter leur cours , se heurter , s'applatir ,
 Et remonter sous le choc qui les presse ,
 Multipliant leur poids par leur vitesse.
 Chaque parti crut morts les deux courriers ,
 Et tressaillit pour les deux chevaliers.

Or des Français la championne auguste
 N'avait la chair si ferme , si robuste ,
 Les os si durs , les membres si dispos ,
 Si musculeux , que le fier Jean Chandos.
 Son équilibre ayant dans cette rixe
 Abandonné sa ligne & son point fixe ,
 Son quadrupède un haut le corps lui fit ,
 Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
 Sur son beau dos , sur sa cuisse gentille ,
 Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos pensait qu'en ce grand-désarroi
 Il avait mis ou Dunois ou le Roi.
 Il veut soudain contempler sa conquête :
 Le casque ôté , Chandos voit une tête ,
 Où languissaient deux grands yeux noirs & longs.
 De la cuirasse il défait les cordons.
 Il voit , ô Ciel ! ô plaisir ! ô merveille !
 Deux gros tetons de figure pareille ,
 Unis , polis , séparés , demi-ronds ,
 Et surmontés de deux petits boutons
 Qu'en sa naissance a la rose vermeille.
 On tient qu'alors en élevant la voix ,
 Il bénit Dieu pour la première fois.

Elle est à moi la Pucelle de France ;
 S'écria-t-il , contentons ma vengeance.
 J'ai, grâces au Ciel , doublement mérité
 De mettre à bas cette fière beauté.
 Que Saint Denis me regarde & m'accuse ;
 Mars & l'amour font mes droits , & j'en use.

Son écuyer difait, Pouffez , Mylord ;
 Du Trône Anglais affermiffez le fort.
 Frère Lourdis en vain nous décourage ;
 Il jure en vain que ce saint pucelage
 Est des Troyens le grand *Palladium* ,
 Le bouclier e) sacré du *Latium* ;
 De la victoire il est , dit-il , le gage ;
 C'est l'oriflamme : il faut vous en saisir.
 Oui , dit Chandos , & j'aurai pour partage
 Les plus grands biens , la gloire & le plaisir.

Jeanne pâmée écoutait ce langage
 Avec horreur , & faisoit mille vœux
 A Saint Denis , ne pouvant faire mieux.
 Le grand Dunois d'un courage héroïque
 Veut empêcher le triomphe impudique.
 Mais comment faire ? il faut dans tout état
 Qu'on se soumette à la loi du combat.
 Les fers en l'air & la tête penchée ,
 L'oreille basse & du choc écorchée ,
 Languiffamment se cèlefte bander
 D'un oeil confus Jean Chandos regardait.
 Il nourriffoit dès longtems dans fon ame
 Pour la Pucelle une difcrete haine ,

Des sentimens nobles & délicats
Très peu connus des ânes d'ici-bas.

Le confesseur du bon Monarque Charle
Tremble en sa chair alors que Chandos parle.
Il craint surtout que son cher pénitent,
Pour soutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A son Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la chose encor soit imitée
Par la Trimouille & par sa Dorothee.
Au pied d'un chêne il entre en oraison,
Et fait tout bas sa méditation,
Sur les effets, la cause, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

En méditant avec attention,
Le benoit moine eut une vision,
Assez semblable au prophétique songe
De ce Jacob, heureux par un mensonge, f)
Pate-pelu dont l'esprit lucratif
Avait vendu ses lentilles en Juif.
Ce vieux Jacob, ô sublime mystère!
Devers l'Euphrate une nuit apperçut
Mille beliers qui grimperent en rest
Sur les brebis, qui les laissèrent faire.
Le moine vit de plus plaisans objets,
Il vit courir à la même aventure
Tous les Héros de la race future.
Il observait les différens attraits
De ces beautés qui dans leur doute guerres

Donnent des fers aux maîtres de la terre.
 Chacune était auprès de son Héros,
 Et l'enchainait des chaînes de Paphos.
 Tels au retour de Flore, & du Zéphire,
 Quand le Printems reprend son doux empire,
 Tous ces oiseaux peints de mille couleurs
 Par leurs amours agitent les feuillages ;
 Les papillons se baissent sur les fleurs,
 Et les lions courent sous les ombrages
 A leurs moitiés qui ne sont plus sauvages.

C'est-là qu'il vit le beau François premier.
 Ce brave Roi, ce loyal chevalier,
 Avec Etampe *g*), heureusement oublié
 Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
 Là Charle-Quint joint le myrte au laurier,
 Sert à la fois la Flamande & la Maure.
 Quels Rois, ô Ciel ! l'un à ce beau métier
 Gagne la goutte, & l'autre pis encore.
 Près de Diane *h*) on voit danser les ris,
 Aux mouvemens que l'amour lui fait faire,
 Quand dans ses bras tendrement elle serre
 En se pâmant le second des Henris.
 De Charle neuf le successeur volage, *i*)
 Quitte en riant sa Cloris pour un page,
 Sans s'allatmer des troubles de Paris.

Mais quels combats le Jacobin vit rendre
 Par Borgia le sixième Alexandre !
 En cent tableaux il est représenté.
 Là sans thiare & d'amour transporté,

Avec

Avec Vanose *k*) il se fait sa famille.
 Un peu plus bas on voit sa Sainteté,
 Qui s'attendrit pour Lucrece sa fille.
 O Léon dix, ô sublime Paul trois !
 A ce beau jeu vous passiez tous les Rois ;
 Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
 A ce vainqueur de la Ligue rebelle,
 A mon héros plus connu mille fois
 Par les plaisirs que goûta Gabrielle, *l*)
 Que par vingt ans de travaux & d'exploits.

Bientôt on voit le plus beau des spectacles,
 Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,
 Ce grand Louis, cette superbe cour
 Où tous les arts sont instruits par l'amour.
 L'amour bâtit le superbe Versailles ;
 L'amour aux yeux des peuples éblouis,
 D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,
 Malgré les cris du fier Dieu des batailles :
 L'amour amène au plus beau des humains
 De cette cour les rivales charmantes,
 Toutes en feu, toutes impatientes ;
 De Mazarin la nièce aux yeux divins, *m*)
 La généreuse & tendre la Valière,
 La Montespan plus ardente & plus fière.
 L'une se livre au moment de jouir,
 Et l'autre attend le moment du plaisir.

Voici le tems de l'aimable Régence,
 Tems fortuné, marqué par la licence,
 Où la folie agitant son grelot,

P

D'un pied léger parcourt toute la France ,
Où nul mortel ne daigne être dévot ,
Où l'on fait tout excepté pénitence.
Le bon Régent de son palais royal
Des voluptés donne à tous le signal.
Vous répondez à ce signal aimable ,
Jeune Daphné , bel astre de la cour ,
Vous répondez du sein du Luxembourg ,
Vous que Bacchus & le Dieu de la table
Mènent au lit , escortés par l'amour.
Mais je m'arrête , & de ce dernier âge
Je n'ose en vers tracer la vive image.
Trop de péril fuit ce charme flatteur.
Le tems présent est l'arche du Seigneur ;
Qui la touchait d'une main trop hardie ,
Puni du Ciel tombait en létargie.
Je me tairai ; mais si j'ofais pourtant ,
O des beautés aujourd'hui la plus belle ,
O tendre objet , noble , simple , touchant ,
Et plus qu'Agnès généreuse & fidelle ,
Si j'ofais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus !
Si de l'amour je déployais les armes ,
Si je chantais ce tendre & doux lien ,
Si je disais . . . non , je ne dirai rien ,
Je ferais trop au-dessous de vos charmes.

Dans son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide , & toujours très modeste ,

Il contemplant le spectacle céleste
 De ces amans arrangés bout à bout :
 Charle second sur la belle Portsmouth ,
 George second sur la grasse Yarmouth :
 Hélas , dît-il , si les grands de la terre
 Font deux à deux cette éternelle guerre ,
 Si l'univers doit en passer par - là ,
 Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
 A deux genoux auprès de sa brunette ?
 Du Seigneur Dieu la volonté soit faite.
 Amen , amen ; il dit , & se pâma ,
 Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais Saint Denis était loin de permettre
 Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
 Et la Pucelle & la France aux abois.
 Ami lecteur , vous avez quelquefois
 Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette. »)
 C'est une étrange & terrible recette ,
 Et dont un Saint ne doit jamais user ,
 Que quand d'une autre il ne peut s'aviser.
 D'un pauvre amant le feu se tourne en glace ,
 Vif & perclus sans rien faire il se lasse ;
 Dans ses efforts étonné de languir ,
 Et consumé sur le bord du plaisir.
 Telle une fleur des feux du jour séchée
 La tête basse , & la tige penchée ,
 Demande en vain les humides vapeurs
 Qui lui rendaient la vie & les couleurs,
 Voilà comment le bon Denis arrête

Le fier Anglais dans ses droits de conquête.

Jeanne échappant à son vainqueur confus,
Reprend ses sens quand il les a perdus,
Puis d'une voix imposante & terrible
Elle lui dit, Tu n'es pas invincible ;
Tu vois qu'ici dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne & ton cheval s'abat :
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, & j'en ai l'assurance ;
Et je te donne avec tes combattans
Un rendez-vous sous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit ; Ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle :
J'aurai pour moi Saint George le très fort,
Et je promets de réparer mon tort.

N O T E S.

a) L' Auteur désigne clairement la fin du mois de Juin. La fête de St. Jean le Bâtimeur, qu'on appelle Bâtime, est célébrée le 24. Juin.

b) Ce que dit ici l'auteur fait allusion au trente-quatrième chant de l'*Orlando furioso* :

*Quando scoprendo il nome suo gli disse
Esser colui che l'Evangelio scrisse :*

Voyez notre préface, & surtout souvenez-vous que l'Ariosto place St. Jean dans la lune avec les trois Parques.

Jacob quand il se fit passer pour Esaü. *Pate-pelu* signifie les gants de peau & de poil dont il couvrit ses mains.

c) Les exemples des sorts sont très fréquens dans Homère : on devinait aussi par les sorts chez les Hébreux. Il est dit que la place de Judas fut tirée au sort, & aujourd'hui à Venise, à Gènes & dans d'autres Etats, on tire au sort plusieurs placés.

g) Anne de Pisseleu Duchesse d'Etampes.

h) Diane de Poitiers Duchesse de Valentinois.

i) Henri trois & ses mignons.

d) Les onze mille vierges & martyres enterrées à Cologne.

k) Alexandre VI. Pape, eut trois enfans de Vanoza. Lucrece sa fille passa pour être sa maîtresse & celle de son frère : *Alexandri filia, sponsa, nurus.*

e) C'était un bouclier qui était tombé du ciel à Rome, & qui était gardé soigneusement, comme un gage de la sûreté de la ville.

l) La fameuse Gabrielle d'Etrée Duchesse de Beaufort.

f) Notre auteur entend sans doute l'artifice dont usa

m) Celle qui depuis fut la Connétable Colonne.

*) On portait autrefois des hauts-de-chausse attachés avec une aiguillette ; & on disait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de son devoir , que son aiguillette était nouée. Les forciers ont de

tout tems passé pour avoir le pouvoir d'empêcher la consommation du mariage : cela s'appellait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes passa sous Louis XIV quand on mit des bontons aux braguettes.



Chant XIV.

CHANT QUATORZIEME.

*Comment Jean Chandos veut abuser de la dévoté
Dorothée. Combat de la Trimouille & de
Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Du-
nois.*

○ Volupté, mère de la nature, a)
Belle Vénus, seule Divinité,
Que dans la Grèce invoquait Epicure,
Qui du chaos chassant la nuit obscure,
Donnes la vie & la fécondité,
Le sentiment, & la félicité,
A cette foule innombrable, agissante
D'êtres mortels à ta voix renaissante;
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel, & le Dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écarter le tonnerre,
Rends l'air ferein, fais naître sous tes pas
Les doux plaisirs qui consolent la terre;
Descends des cieus, Déesse des beaux jours,
Viens sur ton char entouré des amours
Que les zéphirs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidelles
En se baissant dans le vague des airs.

Viens échauffer & calmer l'univers;
Viens; qu'à ta voix les soupçons, les querelles,

Le triste ennui plus détestable qu'elles ,
La noire envie à l'œil louche & pervers ,
Soient replongés dans le fond des enfers ,
Et garrottés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflamme & s'unisse à ta voix ;
Que l'univers en aimant se maintienne.
Jettons au feu nos vains fatras de loix ,
N'en suivons qu'une , & que ce soit la tienne.

Tendre Vénus , conduis en sûreté
Le Roi des Francs , qui défend sa patrie.
Loin des périls conduis à son côté
La belle Agnès à qui son cœur se fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas ,
Elle n'est pas encor sous ton empire :
C'est à Denis de veiller sur ses pas ;
Elle est pucelle , & c'est lui qui l'inspire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Tsimouille & cette Dorothee.
Verse la paix dans leurs sensibles cœurs ;
De son amant que jamais écartée
Elle ne soit exposée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont persécutée.

Et toi , Comus *b*) , récompense Bonneau ,
Répands tes dons sur ce bon Tourangeau ,
Qui fut conclure un accord pacifique
Entre son Prince , & ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité ,
Que chaque troupe irait de son côté ,

Sans nul reproche & sans nulles querelles ,
 A droite , à gauche , ayant la Loire entr'elles.
 Sur les Anglais il étendit ses soins ,
 Selon leurs goûts , leurs mœurs , & leurs besoins.
 Un gros *roftbif* que le beurre affaïsonne , c)
 Des *plumpuddings* , des vins de la Garonne
 Leur font offerts ; & les méts plus exquis ,
 Les ragouùts fins dont le jus pique & flatte ,
 Et les perdrix à jambes d'écarlate ,
 Sont pour le Roi , les belles , les Marquis.
 Le fier Chandos partit donc après boire ,
 Et côtoya les rives de la Loire ,
 Jurant tout haut que la première fois
 Sur la pucelle il reprendrait ses droits.
 En attendant il reprit son beau page.
 Jeanne revint , ranimant son courage ,
 Se replacer à côté de Dunois.

Le Roi des Francs avec sa garde bleue ,
 Agnès en tête , un confesseur en queue ,
 A remonté l'espace d'une lieue
 Les bords fleuris où la Loire s'étend
 D'un cours tranquille & d'un flot inconstant.

Sur des bateaux & des planches usées
 Un pont joignait les rives opposées.
 Une chapelle était au bout du pont :
 C'était Dimanche. Un hermite à sandale
 Fait resonner sa voix sacerdotale :
 Il dit la Messe ; un enfant la répond.
 Charle & les siens ont eu soin de l'entendre

Dès le matin au château de Cutendre ;
 Mais Dorothee en entendait toujours
 Deux pour le moins, depuis qu'à son secours
 Le juste Ciel vengeur de l'innocence
 Du grand bâtard employa la vaillance,
 Et protégea ses fidèles amours.
 Elle descend, se retrousse, entre vite,
 Signe sa face en trois jets d'eau bénite,
 Plie humblement l'un & l'autre genou,
 Joint les deux mains & baisse son beau cou.
 Le bon hermite en se tournant vers elle,
 Tout ébloui, ne se connaissant plus,
 Au lieu de dire un *fratres oremus*,
 Roulant les yeux, dit, *fratres, qu'elle est belle!*

Chandos entra dans la même chapelle,
 Par passe-tems, beaucoup plus que par zèle.
 La tête haute il salua en passant
 Cette beauté dévote à la Trimouille,
 Et derrière elle en sifflant s'agenouille,
 Sans un seul mot de *pater*, ou d'*avé*.
 D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
 D'un air charmant, la tendre Dorothee
 Se prosternait par la grace excitée,
 Front contre terre & derrière levé;
 Son court jupon retroussé par mégarde
 A découvert deux jambes dont l'amour
 A dessiné la forme & le contour,
 Jambes d'yvoire, & telles que Diane
 En laissa voir au chasseur Actéon.

Chandos alors faisant peu l'oraison ,
 Sentit au cœur un désir très profane.
 Sans nul respect pour un lieu si divin ,
 Il va glissant une insolente main
 Sous le jupon qui couvre un blanc fatin.
 Je ne veux point par un crayon cynique ,
 Effarouchant l'esprit sage & pudique
 De mes lecteurs , étaler à leurs yeux
 Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vû disparaître
 Le tendre objet dont l'amour le fit maître ,
 Vers la Chapelle il adresse ses pas.
 Jusqu'où l'amour ne nous conduit-il pas ?
 La Trimouille entre au moment où le Prêtre
 Se retournait , où l'insolent Chandos
 Etait tout près du plus charmant des dos ,
 Où Dorothee effrayée , éperdue ,
 Poussait des cris qui vont fendre la nue :
 Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux
 Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux ,
 Peindre à plaisir sur ces quatre visages
 L'étonnement des quatre personnages.
 Le Poitevin criait à haute voix ,
 Oses-tu bien , chevalier discourtois ,
 Anglais sans frein , profanateur impie ,
 Jusqu'en ces lieux porter ton infamie ?
 D'un ton railleur où régnait un air hautain ,
 Se rajustant , & regagnant la porte
 Le fier Chandos lui dit , Que vous importe ?

De cette Eglise êtes-vous sacristain ?
Je suis bien plus , dit le Français fidèle ,
Je suis l'amant aimé de cette belle ;
Ma coutume est de venger hautement
Son tendre honneur attaqué trop souvent.
Vous pourriez bien risquer ici le vôtre ,
Lui dit l'Anglais : nous savons l'un & l'autre
Notre portée , & Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos , mais non montrer le sien.

Le beau Français , & le Breton qui raille ,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance & son rond bouclier ,
Se met en selle , & d'une course fière ,
Passe , repasse , & fournit sa carrière.
De Dorothee & les cris & les pleurs
N'arrêtaient point l'un & l'autre adverfaire.
Son tendre amant lui criait , Beauté chère ,
Je cours pour vous , je vous venge , ou je meurs.
Il se trompait : sa valeur & sa lance
Brillaient en vain pour l'amour & la France.

Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracassé ,
Prêt à faisir une victoire sûre ,
Son cheval tombe , & sur lui renversé
D'un coup de pied sur son casque faussé
Lui fait au front une large blessure.
Le sang vermeil coule sur la verdure.
L'hermite accourt ; il croit qu'il va passer ,

Crie *in manus* , & le vent confesser.
 Ah Dorothée ! ah douleur inouïe !
 Après de lui sans mouvement, sans vie ,
 Ton désespoir ne pouvait s'exhaler.
 Mais que dis-tu lorsque tu pus parler ?
 Mon cher amant ! c'est donc moi qui te tue ?
 De tous tes pas la compagne assidue
 Ne devait pas un moment s'écarter ;
 Mon malheur vient d'avoir pû te quitter.
 Cette chapelle est ce qui m'a perdue ;
 Et j'ai trahi la Trimouille & l'amour ,
 Pour assister à deux messes par jour !
 Ainsi parlait sa tendre amante en larmes.

Chandos riait du succès de ses armes.
 „ Mon beau Français , la fleur des chevaliers ,
 „ Et vous aussi , dévoté Dorothée ,
 „ Couple amoureux , foyez mes prisonniers ,
 „ De nos combats c'est la loi respectée :
 „ J'eus un moment Agnès en mon pouvoir ;
 „ Puis j'abattis sous moi votre Pucelle ;
 „ Je l'avouerai , je fis mal mon devoir :
 „ J'en ai rougi ; mais avec vous la belle
 „ Je reprendrai tout ce que je perdis ;
 „ Et la Trimouille en dira son avis.

Le Poitevin , Dorothée & l'hermite
 Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
 Ainsi qu'on voit au fond des antres creux
 Une bergère , éplorée , interdite ,
 Et son troupeau que la crainte a glacé ,

Et son beau ohien par un loup terrassé.

Le juste Ciel tardif en sa vengeance,
 Ne souffrit pas cet excès d'insolence.
 De Jean Chandos les péchés redoublés,
 Filles, garçons, tant de fois violés,
 Impiété, blasphème, impénitence,
 Tout en son tems fut mis dans la balance,
 Et fut pesé par l'ange de la mort.
 Le grand Dunois avait de l'autre bord
 Vû le combat & la déconvenue
 De la Trimouille; une femme éperdue,
 Qui le tenait languissant dans ses bras,
 L'hermite auprès qui marmotte tout bas,
 Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,
 A ces objets il pique, il court, il vole.

C'était alors l'usage en Albion,
 Qu'on appellât les choses par leur nom.
 Déjà du pont franchissant la barrière,
 Vers le vainqueur il s'était avancé.
d) Fils de pertain nettement prononcé,
 Frappe au tympan de son oreille altière.
 Qui, je le suis, dit-il, d'une voix fière,
 Tel fut Alcide, & le divin Bacchus, *e)*
 L'heureux Persée & le grand Romulus,
 Qui des brigands ont délivré la terre.
 C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
 Va, souvien-toi que d'un bâtard Normand *f)*
 Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
 O vous, bâtards du Maître du tonnerre,

Guidez ma lance & conduisez mes coups !
 L'honneur le veut , vengez-moi , vengez-vous..
 Cette prière était peu convenable ;
 Mais le héros savait très bien la Fable ;
 Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.
 Il dit & part. Les molettes dorées
 Des éperons armés de courtes dents ,
 De son courfier piquent les nobles flancs.
 Le premier coup de sa lance acérée
 Fend de Chandos l'armure diaprée ,
 Et fait tomber une part du collet
 Dont l'acier joint le casque au corselet.

Le brave Anglais porte un coup effroiable ;
 Du bouclier la voûte impénétrable
 Reçoit le fer qui s'écarte en glissant.
 Les deux guerriers se joignent en passant ;
 Leur force augmente ainsi que leur colère :
 Chacun fait son robuste adverfaire.
 Les deux courfiers sous eux se dérobaus ,
 Débarrassés de leurs fardeaux brillans ,
 S'en vont en paix errer dans les campagnes.
 Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
 Deux gros rochers détachés des montagnes ,
 Avec grand bruit l'un sur l'autre roulans :
 Ainsi tombaient ces deux fiers combattans ,
 Frappant la terre & tous deux se ferrans.
 Du choc bruïant les échos retentissent ,
 L'air s'en émeut , les nymphes en gémissent.
 Ainsi quand Mars suivi par la terreur ,

Couvert de sang , armé par sa fureur ,
Dy haut des Cieux descendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre ,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent Rois ligués dont elle était l'appui ;
La terre entière en était ébranlée ,
De l'Achéron la rive était troublée ; g)
Et pâlisant sur ses horribles bords ,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Les deux héros fièrement se relèvent ,
Les yeux en feu se regardent , s'observent ,
Tirent leur sabre , & sous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux sont couverts.
Déjà le sang coulant de leurs blessures
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les spectateurs en foule se pressans
Faisaient un cercle autour des combattans ,
Le cou tendu , l'œil fixé , sans haleine ,
N'osant parler & remuant à peine.
On en vaut mieux quand on est regardé ;
L'œil du public est aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille , Hector , & tous les demi - Dieux ,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux ,
Et les lions beaucoup plus redoutables ,
Sont moins cruels , moins fiers , moins implacables ,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant , joignant la force à l'art ,

Saifit

Saisit le bras de l'Anglais qui s'égare,
 Fait d'un revers voler son fer barbare,
 Puis d'une jambe avancée à propos
 Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
 Mais en tombant son ennemi l'entraîne.
 Couvert de poudre ils roulent dans l'Arène,
 L'Anglais dessous & le Français dessus.

Le doux vainqueur dont les nobles vertus
 Guident le cœur quand son sort est prospère,
 De son genou pressant son adversaire,
 Ren-toi, dit-il; Oui, dit Chandos, attends,
 Tien, c'est ainsi, Dunois, que je me rends.

Tirant alors pour ressource dernière
 Un filet court, il étend en arrière
 Son bras nerveux, le ramène en jurant,
 Et frappe au cou son vainqueur bienfaisant:
 Mais une maille en cet endroit entière
 Fit émousser la pointe meurtrière.
 Dunois alors cria, tu veux mourir,
 J'en suis fâché. Mais sans plus discourir,
 Il vous lui plonge avec peu de scrupule
 Son fer sanglant devers la clavicule.
 Chandos mourant, se débattant en vain,
 Difait encor tout bas, *fils de putain!*
 Son cœur altier, inhumain, sanguinaire
 Jusques au bout garda son caractère.
 Ses yeux, son front pleins d'une sombre horreur,
 Son geste encor menaçaient son vainqueur.
 Son ame impie, inflexible, implacable

Q

Dans les enfers alla braver le Diable.
Ainsi finit comme il avait vécu
Ce dur Anglais par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point sa dépouille :
Il dédaignait ces usages honteux ,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de son cher la Trimouille ,
Il le ramène , & deux fois son secours
De Dorothee ainsi sauva les jours.
Dans le chemin elle soutient encore
Son tendre amant qui de ses mains pressé ,
Semble revivre & n'être plus blessé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;
Il les regarde & reprend sa vigueur.
Sa belle amante au sein de la douleur ,
Sentit alors le doux plaisir renaitre :
Les agrémens d'un sourire enchanteur
Parmi ses pleurs commençaient à paraître ;
Ainsi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un soleil tempéré.

Le Roi Gaulois , sa maîtresse charmante ,
L'illustre Jeanne embrassent tour-à-tour
L'heureux Dunois , dont la main triomphante
Avait vengé son pays & l'amour.
On admirait surtout sa modestie ,
Dans son maintien , dans chaque repartie.
Il est aisé , mais il est beau pourtant
D'être modeste alors que l'on est grand.

Jeanne étouffait un peu de jalousie ,

Son cœur tout bas se plaignait du destin.
Il lui fâchaic que sa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se souvenant toujours du double affront,
Qui vers Cutendre a fait rougir son front ,
Quand par Chandos au combat provoquée ,
Elle se vit abattue & manquée.

N O T E S.

a) C Et exorde semble imité du premier chant de l'admirable poème de Lucrèce :

*Æneadam genitrix hominum divumque voluptas ,
Alma Venus cæli subter labentia signa , &c. &c.*

b) Comus , Dieu des festins.

sée fils de Jupiter , Romulus de Mars , &c.

c) *Roſt - beef* , prononcez *Roſtibif* ; c'est le mets favori des Anglais ; c'est ce que nous appellons un *Aloyau*. Les *puddings* sont des pâtisseries ; il y a des *plumpuddings* , des *breadpuddings* , & plusieurs autres sortes de puddings. *Notandi sunt tibi mores.*

f) Guillaume le conquérant, bâtard d'un Duc de Normandie , fils de putain , comme le remarque judicieusement l'auteur d'après Mylord Ch. . . . d.

d) Il l'était en effet.

g) Cet endroit est encor imité d'Homère ; mais ceux qui font semblant de l'avoir lû dans le Grec , diront que le Français ne peut jamais en approcher.

e) Alcide , Bacchus , Per-



Chant XV.

CHANT QUINZIEME.

*Grand repas à l'Hôtel-de-Ville d'Orléans, suivi
d'un assaut général. Charles attaque les An-
glais. Ce qui arrive à la belle Agnès & à
ses compagnons de voyage.*

Censeurs malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle histoire
Ecrire en or au temple de mémoire,
Ne présenter que des faits éclatans ;
Et couronner mon Roi dans Orléans
Par la Pucelle, & l'amour, & la gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre, & d'un page,
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
D'un muletier, & de tant d'accidens,
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.

Mais vous savez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le sage ; a)
Je le copie & n'ai rien inventé ;
Dans ces détails si mon lecteur s'enfoncé,
Si quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité,
A certains traits si le sourcil lui froncé,
Il peut, s'il veut, passer sa pierre ponce b)

Sur la moitié de ce livre enchanté ;
Mais qu'il respecte au moins la vérité.

O Vérité ! vierge pure & sacrée ,
Quand feras-tu dignement révérée ?
Divinité qui seule nous instruits ,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand feras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains
Exempts de fiel , libres de flatterie ,
Fidèlement nous apprendre la vie ,
Les grands exploits de nos beaux Paladins ?
Oh qu'Arioste étala de prudence ,
Quand il cita l'Archevêque Turpin ! c)
Ce témoignage à son livre divin
De tout lecteur attire la croyance !

Tout inquiet encor de son destin
Vers Orléans Charle était en chemin ,
Environné de sa troupe dorée ;
Et demandant à Dunois des conseils ,
Ainsi que font tous les Rois ses pareils ,
Dans le malheur dociles & traitables ,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charle croyait qu'Agnès & Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un espoir si doux
L'amant Royal souvent tourne la tête
Pour voir Agnès , & regarde , & s'arrête ;
Et quand Dunois préparant ses succès
Nomme *Orléans* , le Roi lui nomme *Agnès* .

L'heureux bâtard dont l'active prudence
 Ne s'occupait que du bien de la France,
 Le jour baissant découvre un petit Fort
 Que négligeait le bon Duc de Bedford.
 Ce Fort touchait à la ville investie :
 Dunois le prend , le Roi s'y fortifie.
 Des assiégeans c'était les magasins.
 Le Dieu sanglant qui donne la victoire ,
 Le Dieu joufflu qui préside aux festins ,
 D'emplir ces lieux se disputaient la gloire ,
 L'un de canons , & l'autre de bons vins :
 Tout l'appareil de la guerre effroyable ,
 Tous les apprêts des plaisirs de la table
 Se rencontraient dans ce petit château ;
 Quels vrais succès pour Dunois & Bonneau !

Tout Orléans à ces grandes nouvelles
 Rendit à DIEU des graces solennelles.
 Un *Te Deum* en *d*) faux-bourdon chanté
 Devant les chefs de la noble cité ,
 Un long dîner où le Juge & le Maire ,
 Chanoine , Evêque , & Guerrier invité
 Le verre en main tombèrent tous par terre ;
 Un feu sur l'eau dont les brillans éclairs
 Dans la nuit sombre illuminent les airs ,
 Les cris du peuple & le canon qui groade
 Avec fracas , annoncèrent au monde
 Que le Roi Charle à ses sujets rendu
 Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

Ces chants de gloire & ces bruits d'allégresse

Q iij

Furent suivis par des cris de détresse.
 On n'entend plus que le nom de Bedford,
 Alertes, aux murs, à la brèche, à la mort.
 L'Anglais usait de ces momens propices
 Où nos bourgeois en vidant les facons
 Louaient leur Prince, & dansaient aux chansons.
 Sous une porte on plaça deux saucisses,
 Non de boudin, non telles que Bonneau
 En inventa pour un ragout nouveau :
 Mais saucissons dont la poudre fatale
 Se dilatant, s'enflant avec éclair
 Renverse tout, confond la terre & l'air,
 Machine affreuse, homicide, infernale
 Qui contenait dans son ventre de fer
 Ce feu pétri des mains de Lucifer.
 Par une mèche artistement posée
 En un moment la matière embrasée,
 S'étend, s'élève ; & porte à mille pas
 Bois, gonds, battans & ferrure en éclats.
 Le fier Talbot entre & se précipite.
 Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
 On voit de loin briller sur son armet
 En or frisé le chiffre de Louvet :
 Car la Louvet était toujours la Dame
 De ses pensées, & piquait sa grande ame.
 Il prétendait caresser ses beautés
 Sur les débris des murs ensanglantés.

Ce beau Breton, cet enfant de la guerre
 Conduit sous lui les braves d'Angleterre...

Allons , dit - il , généreux conquérans
 Portons partout & le fer & les flammes ,
 Buons le vin des poltrons d'Orléans ,
 Prenons leur or , baifons toutes leurs femmes.
 Jamais Céfár dont les traits éloquens
 Portaient l'audace & l'honneur dans les ames ,
 Ne parla mieux à fes fiers combattans.

Sur ce terrain que la porte enflammée
 Couvre en fautant d'une épaisse fumée ,
 Est un rempart que la Hire & Poton
 Ont élevé de pierre & de gazon.
 Un parapet garni d'artillerie ,
 Peut repouffer la première furie ,
 Les premiers coups du terrible Bedford.

Poton , la Hire y paraiffent d'abord.
 Un peuple entier derrière eux s'évertue ,
 Le canon gronde , & l'horrible mot tue
 Est répété quand les bouches d'Enfer
 Sont en filence & ne troublent plus l'air.
 Vers le rempart les échelles dressées
 Portent déjà cent cohortes preffées ;
 Et le foldat le pié fur l'échelon ,
 Le fer en main pouffe fon compagnon.

Dans ce péril , ni Poton , ni la Hire
 N'ont oublié leur esprit qu'on admire.
 Avec prudence ils avaiént tout prévu ,
 Avec adresse à tout ils ont pourvu.
 L'huile bouillante & la poix embrasée ,
 D'épieux pointus une forêt croifée ,

De larges faux , que leur tranchant effort
Fait ressembler à la faux de la mort ;
Et des mousquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant sur les Bretonnes têtes ,
Tout ce que l'art & la nécessité ,
Et le malheur & l'intrépidité ,
Et la peur même ont pu mettre en usage ,
Est employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis , coupés , percés ,
Mourans en foule & par rangs entassés !
Ainsi qu'on voit sous cent mains diligentes
Choir les épis des moissons jaunissantes.

Mais cet affaut fièrement se maintient ,
Plus il en tombe , & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre , & toujours renaissantes
N'effrayaient point le fils de Jupiter ;
Ainsi l'Anglais dans les feux , sous le fer ,
Après sa chute encor plus formidable ,
Brave en montant le nombre qui l'accable.

Tu t'avançais sur ces remparts sanglans
Fier Richemont , digne espoir d'Orléans.
Cinq cent Bourgeois , gens de cœur & d'élite
En chancelant marchent sous sa conduite ,
Enlumines du gros vin qu'ils ont bû ;
Sa fève encor animait leur vertu :
Et Richemont criait d'une voix forte ,
Pauvres Bourgeois , vous n'avez plus de porte ;
Mais vous m'avez , il suffit , combattons.

Il dit, & vole au milieu des Bretons.
 Déjà Talbot s'était fait un passage
 Au haut du mur, & déjà dans sa rage
 D'un bras terrible il porte le trépas.
 Il fait de l'autre avancer ses soldats ;
 Criant Louvet d'une voix stentorée ; e)
 Louvet l'entend, & s'en tient honorée.
 Tous les Anglais criaient aussi Louvet,
 Mais sans savoir ce que Talbot voulait.
 O fots humains ! on fait trop vous apprendre
 A répéter ce qu'on ne peut comprendre.

Charle en son Fort tristement retiré,
 D'autres Anglais par malheur entouré,
 Ne peut marcher vers la ville attaquée.
 D'accablement son ame est suffoquée.
 Quoi, disait-il, ne pouvoir secourir
 Mes chers sujets que mon œil voit périr ?
 Ils ont chanté le retour de leur Maître.
 J'allais entrer, & combattre, & peut-être
 Les délivrer des Anglais inhumains.
 Le fort cruel enchaîne ici mes mains.
 Non, lui dit Jeanne, il est tems de paraître.
 Venez, mettez en signalant vos coups
 Ces durs Bretons entre Orléans & vous.
 Marchez mon Prince, & vous sauvez la ville ;
 Nous sommes peu, mais vous en valez mille.
 Charle lui dit ; quoi ! vous savez flatter !
 Je vaux bien peu, mais je vais mériter,
 Et votre estime, & celle de la France ;

Et des Anglais. Il dit , pique , & s'avance.
 Devant ses pas l'Oriflamme est porté ,
 Joanne & Dunois volent à son côté.
 Il est suivi de ses gens d'ordonnance ;
 Et l'on entend à travers mille cris ,
 Vive le Roi , Mont-joye & Saint Denis.

Charle , Dunois , & la Baroife altiére
 Sur les Bretons s'élancent par derrière :
 Tels que des monts qui tiennent dans leur sein
 Les reservoirs du Danube & du Rhin ,
 L'aigle superbe aux ailes étendues ,
 Aux yeux perçans , aux huit griffes pointues ;
 Planant dans l'air tombe sur des faucons
 Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.

Ce fut alors que l'audace Anglicane ,
 Semblable au fer sur l'enclume battu ,
 Qui de sa trempe augmente la vertu ,
 Repoussa bien la valeur Gallicane.
 Les voyez - vous ces enfans d'Albion.
 Et ces soldats des fils de Clodion ;
 Fiers, enflammés, de sang infatiables ,
 Ils ont volé comme un vent dans les airs.
 Dès qu'ils sont joints , ils sont inébranlables
 Comme un rocher sous l'écume des mers.
 Pied contre pied , aigrette contre aigrette ,
 Main contre main , œil contre œil , corps à corps
 En jurant Dieu l'un sur l'autre on se jette ,
 Et l'un sur l'autre on voit tomber les morts.

Oh , que ne puis-je en grands vers magnifiques

Ecrire au long tant de faits héroïques !
Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits , toutes les aventures ,
De les étendre & de les répéter ,
De supputer les coups & les blessures ,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector ,
De grands combats , & des combats encor.
C'est là , sans doute , un sûr moyen de plaire ;
Je ne l'ai point ; il convient de me taire.

N O T E S.

a) **N**ous avons déjà remarqué que l'abbé Tritème n'a jamais rien dit de la Pucelle & de la belle Agnès, c'est par pure modestie que l'auteur de ce poème attribue tout à un autre.

b) Dit-on pierre ponce ou de ponce ? C'est une grande question.

c) L'Archevêque Turpin à qui l'on attribue la vie de Charlemagne & de Roland, était Archevêque de Rheims sur la fin du huitième siècle : ce livre est d'un moine nommé Turpin qui vivait dans l'onzième ; & c'est de ce ro-

man que l'Arioste a tiré quelques-uns de ses contes. Le sage auteur feint ici qu'il a puisé son poème dans l'Abbé Tritème.

d) Le faux-bourdon est un plein-chant mesuré. Le serpent de la paroisse donne le ton, & toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'est une musique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

e) Stentor était le crieur d'Homère. Il est immortalisé pour ce beau talent, & le mérite bien.



Chant XVI.

CHANT SEIZIEME.

Comment St. Pierre appaisa St. George & St. Denis, & comment il promet un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore.

P Alais des Cieux ; ouvrez-vous à ma voix ,
Etres brillans , aux six ailes légères ,
Dieux emplumés dont les mains tutélaires ,
Font les destins des peuples & des Rois !
Vous qui cachez en étendant vos ailes ,
Des derniers Cieux les splendeurs éternelles ,
Daignez un peu vous ranger de côté :
Laissez-moi voir en cette horrible affaire ,
Ce qui se passe au fond du sanctuaire ;
Et pardonnez ma curiosité.

Cette prière est de l'Abbé Tritême , a)
Non pas de moi ; car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la Cour suprême ;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Le dur, Saint George, & Denis notre Apôtre
Etaient au Ciel enfermés l'un & l'autre ;
Ils voyaient tout ; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terrestres combats ;
Ils cabalaient ; c'est tout ce qu'on peut faire,

Et ce qu'on fait quand on est à la Cour.
 George & Denis s'adressent tour-à-tour
 Dans l'Empirée au bon Monsieur Saint Pierre.

Ce grand portier dont le Pape est vicaire ,
 Dans ses filets enveloppant le fort ,
 Sous ses deux clefs tient la vie & la mort.
 Pierre leur dit, vous avez pû connaître ,
 Mes chers amis , quel affront je reçus
 Quand je remis une oreille à Malcus.
 Je me souviens de l'ordre de mon maître ,
 Il fit rentrer mon fer dans son fourreau , *b*)
 Il m'a privé du droit brillant des armes ;
 Mais , j'imagine un moyen tout nouveau
 Pour décider de vos grandes allarmes.

Vous , Saint Denis , prenez dans ce canton
 Les plus grands Saints qu'ait vû naître la France ;
 Vous , Monsieur George , allez en diligence
 Prendre les Saints de l'Isle d'Albion.
 Que chaque troupe en ce moment compose
 Une hymne en vers , non pas une ode en prose. *c*)
 Houdart a tort ; il faut dans ces hauts lieux
 Parler toujours le langage des Dieux ;
 Qu'on fasse , dis-je , une ode pindarique
 Où le poëte exalte mes vertus ;
 Ma primauté , mes droits , mes attributs ,
 Et que le tout soit mis vite en musique ;
 Chez les mortels il faut toujours du tems
 Pour rimaitter des vers assez méchans :
 On va plus vite au séjour de la gloire.

Allez ,

Allez , vous dis-je , exercez vos talens ;
La meilleure ode obtiendra la victoire :
Et vous ferez le fort des combattans.

Ainsi parla du plus haut de son trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône ,
Cela fut dit en deux mots , tout au plus ;
Le laconisme est langue des élus.
En un clin d'œil , les deux rivaux célestes
Vont assembler les Saints de leurs pais ,
Qui sur la terre ont été beaux esprits.

Le bon patron qu'on révere à Paris ,
Fit aussi-tôt seoir à sa table ronde
Saint Fortunat *d*) peu connu dans le Monde ,
Et qui passait pour l'auteur du *Pangé* ;
Et Saint Prosper *e*) d'épithètes chargé ,
Quoi qu'un peu dur , & qu'un peu Janseniste,
Il mit aussi Grégoire dans sa liste ,
Le grand Grégoire *f*) Evêque Tourangeau ,
Cher au pais qui vit naître Bonneau.
Et Saint Bernard *g*) fameux par l'antithèse ,
Qui dans son tems n'avait pas son pareil ;
Et d'autres Saints pour servir de conseil.
Sans prendre avis , il est rare qu'on plaise,

George en voyant tous ces soins de Denis
Le regardait d'un dédaigneux souris ;
Il avisa dans le sacré pourpris
Un Saint Austin prêcheur de l'Angleterre , *h*)
Puis en ces mots il lui dit son avis.

R

Bon homme Austin, je suis né pour la guerre,
 Non pour les vers, dont je fais peu de cas ;
 Je fais brandir mon large cimenterre
 Pour fendre un buste, & casser tête & bras ;
 Tu fais rimer ; travaille, versifie,
 Soutiens en vers l'honneur de la patrie,
 Un seul Anglais dans les champs de la mort
 De trois Français triomphe sans effort ;
 Nous avons vû devers la Normandie,
 Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie
 Ces beaux Messieurs aisément mis à bas ;
 Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
 Crois en fait d'hymne, & d'ode, & d'œuvre telle,
 Quand il s'agit de penser, de rimer,
 Que nous avons non moins bonne cervelle.
 Travaille, Austin, cours en vers t'escrimer :
 Je veux que Londre ait à jamais l'Empire
 Dans les deux arts, de bien faire & bien dire ;
 Denis ameute un tas de rimailleurs,
 Qui tous ensemble ont très peu de génie ;
 Travaille seul : tu fais tes vieux auteurs ;
 Courage, allons, prends ta harpe bénie,
 Et moque-toi de son Académie.

Le bon Austin de cet emploi chargé
 Le remercie en auteur protégé.
 Denis & lui dans un réduit commode
 Vont se tapir ; & chacun fit son ode.
 Quand tout fut fait, les brûlans séraphins,
 Les gros jouffus, têtes de chérubins,

Près de Barjône en deux rangs se perchèrent ;
 Au deffous d'eux les Anges se nichèrent ;
 Et tous les Saints soigneux de s'arranger ,
 Sur des gradins s'affirent pour juger.

Austin commence : il chantait les prodiges
 Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs ;
 Ce grand Moïse , & ses imitateurs
 Qui l'égalaient dans ses divins prestiges ;
 Les flots du Nil jadis si bienfaifans
 D'un fang affreux dans leur courfe écumans ;
 Du noir limon les venimeux reptiles
 Changés en verge , & la verge en serpens ,
 Le jour en nuit ; les déserts & les villes ,
 De moucherons , de vermine couverts ,
 La rogne aux os , la foudre dans les airs ,
 Les premiers nés d'une race rebelle ,
 Tous égorgés par l'Ange du Seigneur ,
 L'Egypte en deuil , & le peuple fidèle
 De ses patrons emportant la vaiffelle , *i*)
 Et par le vol méritant son bonheur :
 Ce peuple errant pendant quarante années ;
 Vingt mille Juifs égorgés pour un veau , *k*)
 Vingt mille encor envoyés au tombeau
 Pour avoir eu des amours fortunées. *l*)
 Et puis Aod , ce Ravailac Hébreu , *m*)
 Affassinant son maître au nom de Dieu ;
 Et Samuël qui d'une main divine
 Prend sur l'autel un couteau de cuisine ,
 Et bravement met Agag en hachis , *n*)

R ij

Car cet Agag était incirconcis.
 Puis la beauté qui sauvant Béthulie, o)
 Si purement de son corps fit folie.
 Le bon Baza qui massacra Nadad ; p)
 Et puis Achab mourant comme un impie, q)
 Pour n'avoir pas égorgé Benhadad.
 Le Roi Jous meurtri par Josabad r)
 Fils d'Atrobad. Et la Reine Athalie
Si méchamment mise à mort par Joad. s)

Longuette fut la triste litanie ;
 Ces beaux récits étaient entrelassés
 De ces grands traits si chers aux tems passés.
 On y voyait le Soleil se dissoudre,
 La mer fuyant, la Lune mise en poudre,
 Le Monde en feu, qui toujours tressaillait,
 Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait ;
 Des flots de sang, des tombeaux, des ruines.
 Et cependant près des eaux argentines
 Le lait coulait sous de verts oliviers,
 Les monts sautaient tout comme des béliers,
 Et les béliers tout comme des collines.
 Le bon Austin célébrait le Seigneur
 Qui menaçait le Caldéen vainqueur,
 Et qui laissait son peuple en esclavage ;
 Mais des lions brifant toujours les dents ;
 Sous ses deux pieds écrasant les serpents,
 Parlant au Nil, & suspendant la rage
 Des basilics t) & des léviatans. u)
 Austin finit. — Sa pindarique yvresse

Fit élever parmi les bienheureux
 Un bruit confus, un murmure douteux ;
 Qui n'était pas en faveur de la pièce.

Denis se lève : & baissant ses doux yeux ;
 Puis les levant avec un air modeste ,
 Il falua l'auditoire céleste ,
 Parut surpris de leurs traits radieux ;
 Et finement sa pudeur semblait dire ,
 Encouragez celui qui vous admire.
 Il falua trois fois très humblement
 Les Conseillers , le premier Président ;
 Puis il chanta d'une voix douce & tendre
 Cet hymne adroit que vous allez entendre.

O Pierre ! ô Pierre ! ô vous sur qui Jesus
 Daigna fonder son Eglise immortelle ,
 Portier des Cieux , Pasteur de tout fidèle ,
 Maître des Rois à tes pieds confondus ,
 Docteur divin , Prêtre saint , tendre père ,
 Auguste appui de nos Rois très Chrétiens ,
 Etends sur eux ta faveur salutaire :
 Leurs droits sont purs , & ces droits sont les tiens.
 Le Pape à Rome est maître des Couronnes :
 Aucun n'en doute & si ton Lieutenant
 A qui lui plait fait ce petit présent ,
 C'est en ton nom , car c'est toi qui les donnes.
 Hélas ! hélas ! nos gens de Parlement
 Ont banni Charle : ils ont impudemment
 Mis sur le Trône une race étrangère.

R iij

On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier , oppose tes bienfaits
A cette audace , à dix ans de misère ;
Rends-nous les clefs de la Cour du Palais.

C'est sur ce ton que Saint Denis prélude ;
Puis il s'arrête : il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas ,
En affectant un secret embarras.
Céphas content , fit voir sur son visage
De l'amour-propre un secret témoignage :
Et rassurant les esprits interdits
Du chantre habile , il dit dans son langage ,
Cela va bien , continuez Denis.

L'humble Denis repart avec prudence ,
Mon adversaire a pu charmer les cieux ;
Il a chanté le Dieu de la vengeance ,
Je vais bénir le Dieu de la clémence :
Haïr est bon , mais aimer vaut bien mieux.

Denis alors , d'une voix assurée
En vers heureux chanta le bon berger ,
Qui va cherchant sa brebis égarée ,
Et sur son dos se plait à la charger ;
Le bon fermier dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard , afin que diligent
Il vienne ouvrir dès l'aube matinale ;
Le bon patron qui n'ayant que cinq pains
Et trois poissons , nourrit cinq mille humains ;

Le bon prophète , ençor plus doux qu'austère,
Qui donne grace à la femme adultère,
A Magdelaine : & permet que ses pieds
Soient gentiment par la belle essuiés.
(Par Magdelaine , Agnès est figurée.)
Denis a pris ce délicat détour ;
Il réussit : la grand' chambre Etherée
Sentit le trait , & pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;
Elle eut le prix , elle eut toutes les voix.
Du saint Anglais l'audace fut déçue ;
Austin rougit : il fuit en tapinois :
Chacun en rit , le Paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant sec à face de Therfite ,
Vil délateur , insolent hypocrite
Qui fut payé de haine & de mépris ,
Quand il osa dans ses phrases vulgaires
Flétrir les arts & condamner nos frères.

Pierre à Denis donna deux beaux agnus ,
Denis les baïse ; & soudain l'on ordonne
Par un arrêt signé de douze élus
Qu'en ce grand jour les Anglais soient vaincus
Par les Français , & par Charle en personne.

En ce moment la Baroïse Amazonne
Vit dans les airs , dans un nuage épais ,
De son grifon la figure & les traits.
Comme un Soleil , dont souvent un nuage ,

R iiij

Reçoit l'empreinte, & réfléchit l'image.
Elle cria, ce jour est glorieux ;
Tout est pour nous, mon âne est dans les cieux.
Bedfort surpris de ce prodige horrible
Déjà s'arrête, & n'est plus invincible.
Il lit au ciel d'un regard consterné
Que de Saint George il est abandonné.
L'Anglais surpris croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée ;
Tous les bourgeois devenus valeureux,
Les voyant fuir descendent après eux.
Charle plus loin entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeans à leur tour alliégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées ;
D'armes, de morts, & de mourans jonchées.

C'est en ces lieux, c'est dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance
O dur Anglais, ô Christophe Arondel ;
Ton maintien sec, ta froide indifférence
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot ce fourcilleux guerrier
Examinaît comme on se bat en France ;
Et l'on eût dit à son air d'importance,
Qu'il étoit là pour se désennuler.
Sa Rosamore à ses pas attachée
Est comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page, ou qu'un jeune écuyer :

Son casque est d'or, sa cuirasse est d'acier ;
D'un perroquet la plume panachée ,
Au gré des vents ombre son cimier.
Car dès ce jour où son bras meurtrier
A dans son lit décollé Martinguerre,
Elle se plait tout-à-fait à la guerre.
On croirait voir la superbe Pallas
Quittant Paiguille & marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime ,
Et lui montrait les plus grands sentimens ,
Lorsqu'un Démon trop funeste aux amans ,
Pour leur malheur vers Arondel attire
Le dur Poton, & le jeune la Hire ,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton voyant le grave & fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le caufeur ; & d'un grand coup de lance
Qui par le flanc fort au milieu du dos ,
D'un sang trop froid lui fait verser des flots ;
Il tombe & meurt : & la lance cassée
Roule avec lui dans son corps enfoncée.

A ce spectacle, à ce moment affreux ,
On ne vit point la belle Rosamore
Se renverser sur l'amant qu'elle adore ,
Ni s'arracher l'or de ses blonds cheveux ,
Ni remplir l'air de ses cris douloureux ,
Ni s'emporter contre la providence ;
Point de soupirs : elle cria vengeance ;

Et dans l'instant que Poton se baïssait
En ramassant son fer qui se cassait ,
Ce bras tout nud , ce bras dont la puissance
Avait d'un coup séparé dans un lit
Un chef grison du col d'un vieux bandit ,
Tranche à Poton la main trop redoutable ,
Cette main droite à ses yeux si coupable.
Les nerfs cachés sous la peau des cinq doigts
Les font mouvoir pour la dernière fois ;
Poton depuis ne fut jamais écrire.

Mais dans l'instant le brave & beau la Hire ,
Porte au guerrier du grand Poton vainqueur ,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son casque d'or que sa chute détache ,
Découvre un sein de roses & de lys ;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache ;
Ses longs cheveux tombent sur ses habits ;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis ,
Tout laisse voir une femme adorable ,
Et montre un corps formé pour les plaisirs.
Le beau la Hire en pousse des soupirs ,
Répand des pleurs ; & d'un ton lamentable ,
S'écrie , ô ciel , je suis un meurtrier ,
Un houzard noir plutôt qu'un chevalier ;
Mon cœur , mon bras , mon épée est infame :
Est-il permis de tuer une Dame !
Mais Richemont toujours mauvais plaisant
Et toujours dur , lui dit , Mon cher la Hire ,
Va , tes remords ont sur toi trop d'empire :

C'est une Anglaise , & le mal n'est pas grand.
Elle n'est pas pucelle comme Jeanne.

Tandis qu'il tient un discours si profane ,
D'un coup de flèche il se sentit blessé :
Et devenu plus fier , plus courroucé ,
Il rend cent coups à la troupe Bretonne ,
Qui comme un flot le presse & l'environne.
La Hire & lui , Nobles , Bourgeois , Soldats ,
Portent partout les efforts de leurs bras :
On tue , on tombe , on poursuit , on recule ,
De corps sanglans un monceau s'accumule ;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.

Dans cette horrible & sanglante mêlée ,
Le Roi difait à Dunois , Cher bâtard ,
Dis-moi , de grace , où donc est-elle allée ?
Qui ? dit Dunois : le bon Roi lui repart ,
Ne fais-tu pas ce qu'elle est devenue ?
Qui donc ? hélas ! elle était disparue ,
Hier au soir avant qu'un heureux sort
Nous eût conduit au château de Bedford :
Et dans la place on est entré sans elle.
Nous la trouverons bien , dit la Pucelle.
Ciel ; dit le Roi , qu'elle me soit fidelle ,
Gardez-la moi. Pendant ce beau discours
Il avançait , & combattait toujours.

Bientôt la nuit couvrant notre hémisphère ,
L'enveloppa d'un noir & long manteau ,

Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.

Comme il fortaît de cette grande affaire ,
Il entendit qu'on avait le matin
Vû cheminer vers la forêt voisine
Quelques tendrons du genre féminin ;
Une surtout , à la taille divine ,
Aux grands yeux bleus , au minois enfantin ,
Au fouris tendre , à la peau de satin ,
Que sermonnait un bon Bénédictin.
Des écuyers brillans , à mines fières ,
Couverts d'acier , & d'or & de rubans ,
Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté ses pas
Vers un palais qu'on ne connaissait pas ,
Et que jamais avant cette aventure
On n'avait vû dans ces lieux écartés ;
Rien n'égalait sa bizarre structure.

Le Roi surpris de tant de nouveautés ,
Dit à Bonneau , qui m'aime doit me suivre ;
Demain matin , je veux au point du jour
Revoir l'objet de mon fidèle amour ,
Reprendre Agnès , ou bien cesser de vivre.
Il resta peu dans les bras du sommeil.
Et quand Phosphore **)* au visage vermeil ,
Eut précédé les roses de l'aurore ,
Quand dans le Ciel on attelait encore
Les beaux courriers que conduit le Soleil ; *y)*

Le Roi , Bonneau , Dunois , & la Pucelle ,
Allégrement se remirent en selle ,
Pour découvrir ce' superbe palais.
Charle difait , Voyons d'aberd ma belle ,
Nous rejoindrons assez tôt les Anglais.
Le plus pressé , c'est de vivre avec elle.

N O T E S.

a) J'avoue que je ne l'ai point lû dans Tritême , mais il se peut que je n'aye pas lû tous les ouvrages de ce grand-homme.

b) *Remettez votre épée en son lieu , car qui prendra l'épée , périra par l'épée.* St. Pierre conseille ici avec une piété adroite aux Anglais, de ne pas faire la guerre.

c) La Motte-Houdart , poëte un peu sec , mais qui a fait d'assez bonnes choses , avait malheureusement fait des odes en prose en 1730. preuve nouvelle que ce poëme divin fut composé vers ce tems-là.

d) Fortunat , Evêque de Poitiers , poëte. Il n'est pas l'auteur du *Pangélingua* qu'on lui attribue.

e) St. Prosper , auteur d'un poëme fort sec sur la grace , au cinquième siècle.

f) Grégoire de Tours , le premier qui écrivit une Histoire de France , toute pleine de miracles.

g) St. Bernard , Bourguignon , né en 1091 , moine de Citeaux , puis Abbé de Clervaux ; il entra dans toutes les

affaires publiques de son tems , & agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèse dont notre auteur le glorifie , il est vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'Abelard , *Leonem invasimus incidimus in draconem.* Sa mère étant grosse de lui , songea qu'elle accouchait d'un chien blanc , & on lui prédit que son fils ferait moine , & aboyerait contre les mondains.

b) St. Austin , ou Augustin , moine qu'on regarde comme le fondateur de la Primatie de Cantorbéri, ou Kenterburi.

i) Les Juifs empruntèrent , comme on fait , les vases des Egyptiens , & s'enfuirent.

k) Les Lévités qui égorgèrent vingt mille de leurs frères.

l) Phinée qui fit massacrer vingt-quatre mille de ses frères , parce qu'un d'eux couchait avec une Madianite.

m) Aod , ou Eüd , assassina le Roi Eglon , mais de la main gauche.

n) Samuel coupa en morceaux le Roi Agag , que Saül avait mis à rançon.

o) Judith assez connue.

p) Baza, Roi d'Israël, assassiné par Nadad, ou Nabab, mais il lui succéda.

q) Achab avait eu une grosse rançon de Benhadad Roi Syrien : Saül en avait eu une

d'Agag, & fut tué pour avoir pardonné.

r) Joas assassiné par Jozabad.

s) Allusion à l'Épigramme de Racine.

*Je pleure hélas ! de ce pauvre Holopherne ,
Si méchamment mis à mort par Judith.*

t) Basilic, animal fort fâcheux, mais qui n'exista jamais.

u) Léviatan, autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine, les autres le crocodile.

x) Phosphore, ou Fosfore, porte-lumière qui précédait l'Aurore, laquelle précédait le char du Soleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne Mythologie. On ne peut trop en poésie, déplorer la perte de ces tems de génie, remplis de belles fictions, toutes allégoriques. Que nous sommes secs & arides en comparaison, nous autres *remués de barbares* !

y) Les Anciens donnèrent un char au Soleil. Cela était

fort commun. Zoroastre traversait les airs dans un char. Elie fut transporté au Ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du Soleil étaient blancs. Leurs noms étaient *Pirois, Eois, Eton, Phlégon*, selon Ovide ; c'est-à-dire, l'enflammé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais selon d'autres savans Antiquaires, ils s'appelaient *Erihrée, Actéon, Lamus & Philogée*, c'est-à-dire, le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terrestre. Je crois que ces savans se sont trompés, & qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux ; c'est une erreur grossière que je démontrerai dans le prochain Mercure, en attendant les deux dissertations in-folio que j'ai faites sur ce sujet.



CHANT



CHANT XVII.

CHANT DIX-SEPTIEME.

*Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois,
La Trimouille, &c. devinrent tous fous, &
comment ils revinrent en leur bon sens par
les exorcismes du R. P. Bonifoux, Confesseur
ordinaire du Roi.*

OH que ce monde est rempli d'enchanteurs !
Je ne dirai rien des enchanteresses.
Je t'ai passé, tems heureux de faiblesses,
Printems des fous, bel âge des erreurs ;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais forciers, tout puissans séducteurs,
Vêtus de pourpre & rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire ;
Et vous buvez l'amertume & la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous froter à de tels négromans :
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands Rois préférez vos griffettes.

Hermaphrodix a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès
Pour se venger des belles de la France,
Des Chevaliers, des ânes & des Saints

Dont la pudeur & les exploits divins
 Avaient bravé sa magique puissance.
 Quiconque entrait en ce maudit logis,
 Méconnaissait sur le champ ses amis,
 Perdait le sens, l'esprit & la mémoire.
 L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
 Les mauvais vins funestes aux vivans
 Ont des effets bien moins extravagans.

Sous les grands arcs d'un immense portique,
 Amas confus de moderne & d'antique,
 Se promenait un fantôme brillant
 Au pied léger, à l'œil étincelant,
 Au geste vif, à la marche égarée ;
 La tête haute, & de clinquans parée.
 On voit son corps toujours en action.
 Et son nom est *l'imagination*.
 Non, cette belle & charmante Déesse
 Qui présida dans Rome & dans la Grèce,
 Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
 Qui répandit l'éclat de ses couleurs,
 Ses diamans, ses immortelles fleurs
 Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille,
 Sur la Didon que célébra Virgile,
 Et qui d'Ovide anima les accens ;
 Mais celle-là qu'abjure le bon sens,
 Cette étourdie, effarée, insipide,
 Que tant d'auteurs approchent de si près,
 Qui les inspire, & qui servit de guide,
 Aux Scudéris, & le Moins, Desmarais.

Elle répand ses faveurs les plus chères
 Sur nos romans , nos nouveaux opéra ;
 Et son empire assez longtems dura ,
 Sur le théâtre , au barreau , dans les chaires ;
 Près d'elle était le *galimatbias* ,
 Monstre bavard caressé dans ses bras.
 Nommé jadis le Docteur Séraphique , *b*)
 Subtil , profond , énergique , angelique ,
 Commentateur d'imagination ,
 Et créateur de la confusion
 Qui depuis peu fit *Marie à la Coque*. *c*)
 Autour de lui voltigent l'équivoque ,
 La louche énigme , & les mauvais bons mots ,
 A double sens , qui font l'esprit des fots.
 Les préjugés , les méprises , les songes ,
 Les contre-sens , les absurdes menfonges ,
 Ainsi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
 Les chats-huans & les chauves-souris.
 Quoi qu'il en soit ce damnable édifice
 Fut fabriqué par un tel artifice ,
 Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
 Perdra l'esprit tant qu'il y restera.

A peine Agnès avec sa douce escorte ,
 De ce palais avait touché la porte ,
 Que Bonifoux ce grave Confesseur
 Devint l'objet de sa fidelle ardeur ;
 Elle le prend pour son cher Roi de France.
 O mon héros ! ô ma seule espérance !
 Le juste ciel vous rend à mes souhaits ,

S ij

Ces fiers Bretons font-ils par vous défaits ?
N'auriez-vous point reçu quelque blessure ?
Ah ! laissez - moi détacher votre armure.
Lors elle veut d'un effort tendre & doux
Oter le froc du père Bonifoux.
Et dans ses bras bientôt abandonnée ,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu ,
Cherche un baiser qui soit pris & rendu.
Charmante Agnès que tu fus consternée !
Lorsque cherchant un menton frais tondu ,
Tu ne sentis qu'une barbe tannée ,
Longue , piquante , & rude & mal peignée !
Le Confesseur tout effaré s'enfuit ,
Méconnaissant la belle qui le suit.
La tendre Agnès se voyant dédaignée ,
Court après lui de pleurs toute baignée.

Comme ils couraient dans ce vaste pourpris ,
L'un se signant & l'autre toute en larmes ,
Ils sont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet , touchant , rempli de charmes ,
Avec frayeur embrassait les genoux
D'un Chevalier , qui couvert de ses armes
L'allait bientôt immoler sous ses coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille & ce parfait amant ,
Qui de grand cœur en tout autre moment
Pour Dorothee aurait donné sa vie ?
Il la prenait pour le fier Tirconel :
Elle n'avait nul trait en son visage

Qui ressembloit à cet Anglais cruel ;
 Elle cherchait le héros qui l'engage ,
 Le cher objet d'un amour immortel :
 Et lui parlant sans pouvoir le connaître ,
 Elle lui dit , ne l'avez-vous point vu
 Ce Chevalier qui de mon cœur est maître ?
 Qui près de moi dans ces lieux est venu ?
 Moin la Trimouille hélas est disparu !
 Que fait-il donc ? de grace où peut-il être ?
 Le Poitevin à ses touchans discours
 Ne connut point ses fideles amours .
 Il croit entendre un Anglais implacable ,
 Qui vient sur lui prêt à trancher ses jours ;
 Le fer en main il se met en défense ,
 Vers Dorothee en mesure il avance :
 Je te ferai , dit-il , changer de ton ,
 Fier , dédaigneux , triste , arrogant Breton ;
 Dur insulaire ; yvre de biere forte ,
 C'est bien à toi de parler de la sorte ,
 De menacer un homme de mon nom !
 Moi petit-fils des Poitevins célèbres
 Dont les exploits , au séjour des ténèbres ,
 Ont fait passer tant d'Anglais valeureux ,
 Plus fiers que toi , plus grands , plus généreux .
 Eh quoi , ta main ne tire pas l'épée !
 De quel effroi ta vile ame est frappée !
 Fier en discours , & lâche en action ,
 Chevreuil Anglais , Terfite d'Albion ,
 Fait pour brâiller chez tes Parlementaires ,
 Vite , essayons tous deux nos cimetières ;

Ça, qu'on dégaine ; ou je vais de ma main
 Signer ton front , des fronts le plus vilain ,
 Et t'appliquer sur ton large derrière ,
 A mon plaisir deux cent coups d'étrivière.
 A ce discours qu'il prononce en fureur ;
 Pâle , éperdue ; & mourante de peur :
 Je ne suis point Anglais , dit Dorothée ;
 J'en suis bien loin : comment , pourquoi , par où ,
 Me vois-je ici par vous si maltraitée ?
 Dans quel danger je suis précipitée !
 Je cherche ici le héros du Poitou ;
 C'est une fille , hélas ! bien tourmentée ;
 Qui baise en pleurs votre noble genou.
 Elle parlait , mais sans être écoutée ;
 Et la Trimouille étant tout-à-fait fou ;
 Allait déjà la prendre par le cou.

Le Confesseur qui dans sa prompte fuite ,
 D'Agnès Sorel évitait la poursuite ;
 Bronche en courant & tombe au milieu d'eux ;
 Le Poitevin veut le prendre aux cheveux ,
 N'en trouve point , roulé avec lui par terre ;
 La belle Agnès qui le suit & le serre
 Sur lui trébuche , en poussant des clameurs ,
 Et des sanglots qu'int interrompent ses pleurs ;
 Et sous eux tous se débat Dorothée ,
 Très en désordre , & fort mal ajustée.

Tout au milieu de ce conflit nouveau ,
 Le bon Roi Chasle escorté de Bonneau ;

Avec Dunois & la fière Puçelle,
 Entre à la fois dans ce fatal château,
 Pour y chercher sa maîtresse fidelle,
 O grand pouvoir ! ô merveille nouvelle !
 A peine ils sont de cheval descendu,
 Sous le portique à peine ils sont rendus,
 Incontinent ils perdent la cervelle.
 Tels dans Paris tous ces Docteurs fourrés,
 Pleins d'argumens sous leurs bonnets quarrés,
 Vont gravement vers la Sorbonne antique,
 Séjour de noise, antre Théologique,
 Où la dispute & la confusion
 Ont établi leur sacré domicile,
 Et dont jamais n'approcha la raison.
 Nos Révérends arrivent à la file ;
 Ils avaient l'air d'être de sens rassis ;
 Chacun passait pour sage en son logis,
 On les prendrait pour des gens fort honnêtes ;
 Point querelleurs & point extravagans ;
 Quelques-uns même étaient de bonnes têtes.
 Ils sont tous fous quand ils sont sur les bancs.

Charle enyvré de joie & de tendresse,
 Les yeux mouillés, tout pétillans d'ardeur ;
 Et ressentant un battement de cœur,
 Difait d'un son d'amour & de langueur,
 » Ma chère Agnès, ma pudique maîtresse,
 » Mon paradis, précis de tous les biens,
 » Combien de fois, hélas fus-tu perdue.
 » A mes désirs te voilà donc rendue.

„ Parle d'amour, je te vois, je te tiens;
 „ Oh que tu fais une charmante mine!
 „ Mais tu n'as plus cette taille si fine,
 „ Que je pouvais embrasser autrefois
 „ En la serrant du bout de mes dix doigts.
 „ Quel embonpoint! quel ventre! quelles fesses!
 „ Voilà le fruit de nos tendres caresses:
 „ Agnès est grosse, Agnès me donnera
 „ Un beau bâtard qui pour nous combattra.
 „ Je veux greffer dans l'ardeur qui m'emporte,
 „ Ce fruit nouveau sur l'arbre qui le porte.
 „ Amour le veut; il faut que dans l'instant
 „ J'aille au devant de cet aimable enfant.

A qui le Roi se faisait-il entendre?
 A qui tient-il ce discours noble & tendre?
 Qui tenait-il dans ses bras amoureux?
 C'était Bonneau, soufflant, suant, poudreux;
 C'était Bonneau; jamais homme en sa vie
 Ne se sentit l'ame plus ébahie.
 Charles pressé d'un désir violent,
 D'un bras nerveux le pousse tendrement;
 Il le renverse; & Bonneau pesamment
 S'en va tomber sur la troupe mêlée;
 Qui de son poids se sentit accablée.
 Ciel! que de cris & que de hurlemens!
 Le Confesseur reprit un peu ses sens;
 Sa grosse pance était juste portée
 Dessus Agnès & dessous Dorothée;
 Il se relève, il marche, il court, il fuit;

Tout haletant le bon Bonneau le suit.
 Mais la Trimouille à l'instant s'imagine
 Que sa beauté, sa maîtresse divine,
 Sa Dorothée était entre les bras
 Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
 Il court après ; il le presse, il lui crie,
 Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie ;
 Attends, arrête : en prononçant ces mots,
 D'un large fabre il frappe son gros dos.
 Bonneau portait une épaisse cuirasse,
 Et ressembloit à la pesante masse,
 Qui dans la forge à grand bruit retentit,
 Sous le marteau qui frappe & rebondit.
 La peur hâta sa marche égarée.
 Jeanne voyant le Bonneau qui trottoit,
 Et les grands coups que l'autre lui portait,
 Jeanne casquée & de fer habillée,
 Suit à grands pas la Trimouille, & lui rend
 Tout ce qu'il donne au Royal confident.
 Dunois la fleur de la Chevalerie,
 Ne souffre pas qu'on attente à la vie
 De la Trimouille ; il est son cher appui ;
 C'est son destin de combattre pour lui :
 Il le connaît, mais il prend la Pucelle
 Pour un Anglais, il vous tombe sur elle ;
 Il vous l'étrille ainsi qu'elle étrillait
 Le Poitevin, qui toujours chatouillait
 L'ami Bonneau qui lourdement fuyait.

Le bon Roi Charle en ce désordre extrême,

Dans son Bonneau voit toujours ce qu'il aime.
 Il voit Agnès. Quel état pour un Roi !
 Pour un amant des amans le plus tendre !
 Contre une armée il voudrait la défendre.
 Tous ces guerriers après Bonneau courans,
 Sont à ses yeux des ravisseurs sanglans.
 L'épée au poing sur Dunois il s'élançe ;
 Le beau bâtard se retourne & lui rend,
 Sur la visière un énorme fendant.
 Ah s'il savait que c'est le Roi de France !
 Qu'il se verrait avec un œil d'horreur !
 Il périrait de honte & de douleur.
 En même tems Jeanne par lui frappée,
 Lui répondit de sa puissante épée ;
 Et le bâtard incapable d'effroi,
 Frappe à la fois sa maitresse & son Roi ;
 A droite, à gauche, il lance sur leurs têtes
 De mille coups les rapides tempêtes.
 Charmant Dunois, belle Jeanne arrêtez ;
 Ciel ! quels seront vos regrets & vos larmes,
 Quand vous saurez qui poursuivent vos armes,
 Et qui vous frotte, & qui vous combatte !

Le Poitevin dans l'horrible mêlée,
 De tems en tems appefantit son bras
 Sur la Pucelle & roffe ses appas.
 L'ami Bonneau ne les imite pas ;
 Sa grosse tête était la moins troublée.
 Il recevait, mais il ne rendait point.
 Il court toujours; Bonifoux le précède,

Aiguillonné de la peur qui le point,
 Le tourbillon que la rage possède,
 Tous contre tous, assaillans, assaillis,
 Battans, battus, dans ce grand chamailis,
 Crians, hurlans, parcourent le logis:
 Agnès en pleurs, Dorothee éperdue,
 Crie au secours, on m'égorge, on me tue.
 Le Confesseur, plein de contrition,
 Menait toujours cette procession.

Il apperçoit à certaine fenêtre,
 De ce logis le redoutable maître,
 Hermaphrodix qui contemplant gaiment
 Des bons Français le barbare tourment;
 Et se tenait les deux côtés de rire.
 Bonifoux vit que ce fatal empire,
 Était sans doute une œuvre du Démon.
 Il conservait un reste de raison;
 Son long capuce & sa large tonsure,
 A sa cervelle avaient servi d'armure.
 Il se souvint que notre ami Bonneau
 Suivait toujours l'usage antique & beau,
 Très sagement établi par nos pères,
 D'avoir sur soi les choses nécessaires;
 Muscade, chou, poivre, gerofle & sel. d)
 Pour Bonifoux il avait son Missel.
 Il aperçut une fontaine claire,
 Il y courut, sel & Missel en main,
 Bien résolu d'attraper le malin.
 Le voilà donc qui travaille au mystère;

Il dit tout bas , *Sanctam Catholicam ,
Papam Romanam , aquam benedictam .*
Puis de Bonneau prend la tasse & va vite ,
Adroitement asperger d'eau benite
Le farfadet né de la belle Alix .

Chez les Payens l'eau brûlante du Stix ,
Fut moins fatale aux ames criminelles ;
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles ;
Un gros nuage , enfumé , noir , épais ,
Enveloppa le maître & le palais .
Les combattans couverts d'une nuit sombre ,
Couraient encor & se cherchaient dans l'ombre .
Tout aussi - tôt le palais disparut ;
Plus de combat , d'erreur , ni de méprise ;
Chacun se vit , chacun se reconnut ;
Chaque cervelle en son lieu fut remise ;
A nos héros un seul moment sendit
Le peu de sens qu'un seul moment perdit :
Car la folie , hélas , ou la sagesse ,
Ne tient à rien dans notre pauvre espèce .
C'était alors un grand plaisir de voir
Ces paladins aux pieds du moine noir ,
Le bénissant , chantans des litanies ;
Se demandant pardon de leurs folies .
O la Trimouille ! ô vous Royal amant !
Qui me peindra votre ravissement !
On n'entendait que ces mots , Ah ma belle !
Mon tout , mon Roi , mon ange , ma fidelle ,
C'est vous ! c'est toi ! jour heureux , doux moments !

Et des baisers, & des embrassemens,
 Cent questions; cent réponses pressées,
 Leur voix ne peut suffire à leurs pensées.
 Le Confesseur d'un paternel regard,
 Les lorgnait tous, & priait à l'écart.
 Le grand bâtard & sa fière maîtresse,
 Modestement s'expliquaient leur tendresse.
 De leurs amours le rare compagnon
 Elève alors la tête avec le ton;
 Il entonna l'octave discordante,
 De son gosier de cornet à bouquin.
 A cette octave, à ce bruit tout divin,
 Tout fut ému. La nature tremblante,
 Frémit d'horreur; & Jeanne vit soudain
 Tomber les murs de ce palais magique,
 Cent tours d'acier, & cent portes d'airain,
 Comme autrefois la horde Mosaïque
 Fit voir au son de sa trompe Hébraïque,
 De Jérico le rempart écroulé, e)
 Réduit en poudre, à la terre égalé.
 Le tems n'est plus de semblable pratique.

Alors, alors, ce superbe palais
 Si brillant d'or, si noirci de forfaits,
 Devint un ample & sacré monastère.
 Le salon fut en chapelle changé,
 Le cabinet, où ce maître enragé
 Avait dormi dans le vice plongé,
 Transmué fut en un beau sanctuaire.
 L'ordre de Dieu qui préside aux destins

286 LA PUCELLE, CHANT DIX-SEPTIÈME.

Ne changea point la salle des festins,
Mais elle prit le nom de refectoire.
On y bénit le manger & le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les Saints,
Vers Orléans, vers le sacre de Rheims,
Dit à Dunois, tout nous est favorable
Dans nos amours & dans nos grands desseins ;
Espérons tout ; soyez sûr que le Diable
A contre nous fait son dernier effort :
Parlant ainsi Jeanne se trompait fort.

N O T E S.

a) **S** Cudéri , auteur d'Alaric , poëme épique. Le Moine Jésuite , auteur du St. Louis , ou Louisiade , poëme épique ; Desmarets St. Sorlin , auteur de Clovis , poëme épique ; ces trois ouvrages sont de terribles poëmes épiques.

b) Noms que prenaient autrefois les Théologiens.

c) L'histoire de Marie à la

Coque , ouvrage rare par l'excès du ridicule , composé par Languet alors Evêque de Soissons ; ce passage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730 , tems où il était beaucoup question de Marie à la Coque.

d) C'est ce qu'on appelait autrefois , *Cuisine de poche* , & ce que signifie ce vers d'une Comédie :

Porte cuisine en poche , Et poivre concassé.

e) Jérico , comme vous savez , tomba au son des cor-

nemuses : c'est un événement très-commun.

CHANT



Chant XVIII

CHANT DIX-HUITIEME.

Disgrace de Charles , & de sa troupe dorée.

J E ne connais dans l'histoire du monde
Aucun héros , aucun homme de bien ,
Aucun prophète , aucun parfait chrétien
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien ,
Ou des jaloux , ou de l'esprit immonde.

La providence en tout tems éprouva
Mon bon Roi Charle avec mainte détresse.
Dès son berceau fort mal on l'éleva ,
Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse ; a)
De tous ses droits son père le priva ;
Le Parlement de Paris près Gonesse , b)
Tuteur des Rois c) son pupille ajourna ;
De ses beaux lys un chef Anglais s'orna ;
Il fut errant , manqua souvent de Messe ,
Et de dîner ; rarement séjourna
En même lieu. Mère , d) oncle , ami , maitresse ,
Tout le trahit , ou tout l'abandonna.
Un page Anglais partagea la tendresse
De son Agnès ; & l'enfer déchaina
Hermaphrodix qui par magique adresse
Pour quelque tems la tête lui tourna.
Il essuya des traits de toute espèce ;
Il les souffrit ; & Dieu lui pardonna.

T

De nos amans la troupe fière & leste
S'acheminait loin du château funeste ,
Où Belzébut déranga le cerveau
Des Chevaliers , d'Agnès , & de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaste & sombre ,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouse de Titon
En se levant mêlait le jour à l'ombre.
On aperçut de loin des hoquetons.
Au rond bonnet aux écourtés jupons ,
Leur corselet paraissait mi - partie
De fleurs de lys & de trois Léopards. e)
Le Roi fit halte en fixant ses regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois & Jeanne avancement quelques pas.
La tendre Agnès étendant ses beaux bras ,
Dit à son Charle , Allons , fuyons mon maître.
Jeanne en courant s'approcha , vit paraître
Des malheureux deux à deux enchainés ,
Les yeux en terre , & les fronts consternés.
Hélas ! ce sont des Chevaliers , dit-elle ,
Qui sont captifs ; & c'est notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.
Allons , bâtard , allons & faisons voir
Ce qu'est Dunois , & ce qu'est la Pucelle.
Lance en arrêt ils fondent à ces mots
Sur les soldats qui gardaient ces héros.
Au fier aspect de la puissante Jeanne ,
Et de Dunois , & plus encor de l'âne ,
D'un pas léger ces prétendus guerriers

S'en vont au loin comme des lévriers.
 Jeanne aussi-tôt de plaisir transportée,
 Complimenta la troupe garrottée.
 Beaux Chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
 Remerciez le Roi qui vous délivre ;
 Baissez sa main , foyez prêts à le suivre ;
 Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
 Les Chevaliers à cette offre courtoise,
 Montraient encor une face sournoise,
 Baissaient les yeux. — Lecteurs impatients,
 Vous demandez qui sont ces personnages,
 Dont la Pucelle animait les courages,
 Ces Chevaliers étaient des garnemens
 Qui dans Paris payés pour leur mérite,
 Allaient ramer sur le dos d'Amphitrite ;
 On les connaît à leurs accoutremens.
 En les voyant le bon Charle soupire ;
 Hélas ! dit-il, ces objets dans mon cœur
 Ont enfoncé les traits de la douleur.
 Quoi ! les Anglais régnaient dans mon Empire !
 C'est en leur nom que l'on rend des arrêts !
 C'est pour eux seuls que l'on dit des prières !
 C'est de leur part hélas ! que mes sujets
 Sont de Paris envoyés aux galères !
 Puis le bon Prince avec compassion
 Daigne approcher du maître compagnon,
 Qui de la file était mis à la tête.
 Nul Malandrin n'eut l'air plus malhonnête ;
 Sa barbe torse ombre un long menton ;
 Ses yeux tournés plus menteurs que sa bouche,

Ses sourcils roux mélangés & retords
Semblent loger la fraude & l'imposture.
Sur son front large est l'audace & l'injure ,
L'oubli des loix , le mépris des remords ;
Sa bouche écume ; & sa dent toujours grince.

Le Sycophante à l'aspect de son Prince
Affecte un air humble , dévot , contrit ,
Baïsse les yeux , compose & radoucit
Les traits hagards de son affreux visage.
Tel est un dogue au regard impudent ,
Au gosier rauque affamé de carnage ;
Il voit son maître , il rampe doucement ,
Lèche ses mains , le flatte en son langage ;
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encor on nous peint le Démon
Qui s'échappant des gouffres du Tartare ,
Cache sa queue & sa griffe barbare ,
Vient parmi nous , prend la mine & le ton ,
Le front tondu d'un jeune Anacorete ,
Pour mieux tenter sœur Rose , ou sœur Discrète.

Le Roi des Francs trompé par le félon
Lui témoigna commiseration ,
L'encouragea par un discours affable.
Dis-moi , quel est ton métier , pauvre diable ,
Ton nom , ta place , & pour quelle action
Le Châtelet avec tant d'indulgence ,
Te fait ramer sur les mers de Provence ?
Le condamné d'un ton de doléance ,

Lui répondit, O Monarque trop bon !
 Je suis de Nante, & mon nom est Frélon. *f)*
 J'aime Jesu d'un feu pur & sincère,
 Dans un couvent je fus quelque tems frère,
 J'en ai les mœurs ; & j'eus dans tous les tems
 Un très grand soin du salut des enfans.
 A la vertu je consacrai ma vie.
 Sous les charniers qu'on dit des Innocens
 Paris m'a vû travailler de Génie ;
 J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert ;
 Je suis connu dans la place Maubert ;
 C'est là surtout qu'on m'a rendu justice.
 Des indévots quelquefois par malice
 M'ont reproché les faiblesses du froc,
 Celles du monde, & quelques tours d'escroc ;
 Mais j'ai pour moi ma bonne conscience.

Ce bon propos toucha le Roi de France.
 Console-toi, dit-il, & ne crains rien.
 Dis-moi, l'ami, si chaque camarade
 Qui vers Marseille allait en ambassade,
 Ainsi que toi fut un homme de bien ?
 Ah ! dit Frélon, sur ma foi de chrétien,
 Je répons d'eux ainsi que de moi-même ;
 Nous sommes tous en un moule jettés.
 L'Abbé Coyon *g)* qui marche à mes côtés,
 Quoi qu'on en dise, est bien digne qu'on l'aime ;
 Point étourdi, point brouillon, point menteur,
 Jamais méchant ni calomniateur.
 Maître Chaumé *b)* dessous sa mine basse,

Porte un cœur haut , plein d'une sainte audace ;
Pour sa doctrine il se ferait fesser.

Maitre Gauchat *i*) pourrait embarrasser
Tous les Rabins sur le texte & la glose.

Voyez plus loin cet Avocat sans cause,
Il a quitté le barreau pour le ciel.

Ce Sabotier *k*) est tout pétri de miel.

Ah ! l'esprit fin ! le bon cœur ! le saint prêtre !

Il est bien vrai qu'il a trahi son maître ,
Mais sans malice , & pour très peu d'argent.

Il s'est vendu , mais c'est au plus offrant.

Il trafiquait comme moi de libelles.

Est-ce un grand mal ? on vit de son talent.

Employez-nous ; nous vous serons fidèles.

En ce tems-ci la gloire & les lauriers

Sont dévolus aux auteurs des charniers.

Nos grands succès ont excité l'envie ,

Tel est le sort des auteurs , des héros ,

Des grands esprits , & surtout des dévots.

Car la vertu fut toujours poursuivie.

O mon bon Roi ! qui se fait mieux que vous ?

Comme il parlait sur ce ton tendre & doux ,

Charle aperçut deux tristes personnages ,

Qui des deux mains cachaient leurs gros visages.

Qui sont , dit-il , ces deux rameurs honteux ?

Vous voyez là , reprit l'homme aux semaines , *l*)

Les plus discrets & les plus vertueux

De ceux qui vont sur les liquides plaines.

L'un est Pantin , *m*) prédicateur des grands ,

Humble avec eux , aux petits débonnaire ;
 Sa piété ménagea les vivans :
 Et pour cacher le bien qu'il favait faire ,
 Il confessait & volait les mourans.
 L'autre est Brizet «) directeur de Nonnettes ,
 Peu foucieux de leurs faveurs secrettes ,
 Mais' s'appliquant sagement les dépotz ,
 Le tout pour Dieu. Son ame pure & sainte
 Méprisait l'or ; mais il était en crainte
 Qu'il ne tombât aux mains des indévots.

Pour le dernier de la noble sequelle
 C'est mon soutien , c'est mon cher La Beaumelle. o)
 De dix gredins qui m'ont vendu leur voix ,
 C'est le plus bas , mais c'est le plus fidèle ;
 Esprit diftrait , on prétend que par fois ,
 Tout occupé de ses œuvres chrétiennes ,
 Il prend d'autrui les poches pour les siennes.
 Il est d'ailleurs si sage en ses écrits ,
 Il fait combien pour les faibles esprits
 La vérité souvent est dangereuse ;
 Qu'aux yeux des fots sa lumière est trompeuse ,
 Qu'on en abuse ; & ce discret auteur ,
 Qui toujours d'elle eut une sage peur ,
 A résolu de ne la jamais dire.
 Moi , je la dis à votre Majesté ;
 Je vois en vous un héros que j'admire ,
 Et je l'apprends à la postérité.
 Favorisez ceux que la calomnie
 Voulut noircir de son souffle empesté.

Sauvez les bons des filets de l'impie.
 Délivrez-nous , vengez-nous , payez-nous ,
 Foi de Frélon nous écrivons pour vous.

Alors il fit un discours patétique
 Contre l'Anglais , & pour la loi Salique ;
 Et démontra que bientôt sans combat ,
 Avec sa plume il défendrait l'Etat.
 Charle admira sa profonde doctrine ;
 Il fit à tous une charmante mine ,
 Les assurant avec compassion
 Qu'il les prenait sous sa protection.

La belle Agnès présente à l'entrevue ,
 S'attendrissait , se sentait toute émue.
 Son cœur est bon. Femme qui fait l'amour
 A la douceur est toujours plus encline ;
 Que femme prude ou bien femme héroïne.
 Mon Roi , dit-elle , avouez que ce jour
 Est fortuné pour cette pauvre race.
 Puisque ces gens contemplant votre face
 Ils sont heureux , leurs fers seront brisés.
 Votre visage est visage de grace.
 Les gens de loi sont des gens bien osés
 D'instrumenter au nom d'un autre maître !
 C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître,
 Ce sont pédans en juges déguisés.
 Je les ai vus , ces héros d'écritoire ,
 De nos bons Rois ces tuteurs prétendus ,
 Bourgeois altiers , tyrans en robe noire ,
 A leur pupille ôter ses revenus ;

Par devant eux le citer en personne,
Et gravement confisquer la couronne,
Les gens de bien qui sont à vos genoux
Par leurs arrêts sont traités comme vous.
Protégez-les. Vos causes sont communes ;
Proscrit comme eux, vengez leurs infortunes.

De ce discours le Roi fut très touché,
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeanne, dont l'ame est d'espèce moins tendre,
Soutint au Roi qu'il les fallait tous pendre ;
Que les Frélons, & gens de ce métier
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois plus profond & plus sage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de soldats,
Il faut des dos, des jambes & des bras ;
Ces gens en ont ; & dans nos aventures,
Dans les assauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous passer d'écritures.
Enrôlons-les ; mettons-leur dès demain
Au-lieu de rame un mousquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes.
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles,
Du grand Dunois le Roi goûta l'avis.
A ses genoux ces bonnes gens tombèrent.
En soupirant, & de pleurs les baignèrent.
On les mena sous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès, & la troupe dorée,
Après dîner passèrent la soirée.

Agnès eut soin que l'intendant Bonneau
Fit bien manger la troupe délivrée ;
On leur donna les restes du cerdeau.

Charles & les siens assez gaiement soupèrent ,
Et puis Agnès & Charles se couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien surpris
De se trouver sans manteau , sans habits.
Agnès envain cherche ses engageantes ,
Son beau collier de perles jaunissantes ,
Et le portrait de son royal amant.
Le gros Bonneau qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourse mise ,
Ne trouve plus le trésor de son Prince.
Linge , vaisselle , habits , tout est trouffé ,
Tout est parti. La horde griffonnante
Sous le drapeau du gazetier de Nante ,
D'une main prompte , & d'un zèle empressé ,
Pendant la nuit avait débarrassé
Notre bon Roi de son lesté équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers ,
Selon Platon , le luxe est peu d'usage.
Puis s'esquivant par de petits sentiers ,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité bien moral , bien chrétien
Sur le mépris des plaisirs & du bien.
On y prouva que les hommes sont frères ,
Nés tous égaux , devant tous partager
Les dons de Dieu , les humaines misères ;

Vivre en commun pour se mieux soulager.
 Ce livre saint mis depuis en lumière
 Fut enrichi d'un docte commentaire
 Pour diriger *Et l'esprit Et le cœur* ,
 Avec préface , & l'avis au lecteur.

Du clément Roi la maison consternée
 Est cependant au trouble abandonnée ;
 On court en vain dans les champs , dans les bois.
 Ainsi jadis on vit le bon Phinée ,
 Prince de Thrace , & le pieux Enée p)
 Tout effarés , & de frayeur pantois ,
 Quand à leur nez les gloutonnes harpies
 Juste à midi de leurs antres forties
 Vinrent manger le dîner de ces Rois.

Agnès timide & Dorothée en larmes
 Ne savent plus comment couvrir leurs charmes.
 Le bon Bonneau fidèle trésorier
 Les faisait rire à force de crier.
 Ah ! disait-il , jamais pareille perte
 Dans nos combats ne fut par nous soufferte.
 Ah ! j'en mourrai ; les fripons m'ont tout pris ;
 Le Roi mon maître est trop bon quand j'y pense.
 Voilà le prix de son trop d'indulgence
 Et ce qu'on gagne avec les beaux esprits.
 La douce Agnès , Agnès compatissante ,
 Toujours accorte , & toujours bien disante ,
 Lui repliqua , Mon cher & gros Bonneau ,
 Pour Dieu , gardez qu'une telle aventure
 Ne vous inspire un dégoût tout nouveau

Pour les auteurs & la littérature.

Car j'ai connu de très bons écrivains
Ayant le cœur aussi pur que les mains ,
Sans le voler aimant le Roi leur maître ,
Faisant du bien sans chercher à paraître ,
Parlant en prose , en vers mélodieux ,
De la vertu , mais la pratiquant mieux ;
Le bien public est le fruit de leurs veilles ;
Le doux plaisir déguisant leurs leçons ,
Touche les cœurs en charmant les oreilles ;
On les chérit ; & s'il est des Frélons ,
Dans notre siècle , on trouve des abeilles.

Bonneau reprit , Eh que m'importe hélas !
Frélon , abeille , & tout ce vain fatras ?
Il faut dîner , & ma bourse est perdue.
On le console ; & chacun s'évertue
En vrais héros endurcis aux revers
A réparer les dommages soufferts.
On s'achemine aussi-tôt vers la ville ,
Vers ce château , le noble & sûr asile
Du grand Roi Charle & de ses paladins ,
Garni de tout , & fourni de bons vins.
Nos Chevaliers à moitié s'équipèrent ;
Fort simplement les Dames s'ajustèrent.
On arriva mal en point , harassé ,
Un pied tout nud , l'autre à demi chaussé.

N O T E S.

a) LE Duc de Bourgogne qui assassina le Duc d'Orléans. Mais le bon Charles le lui rendit bien au pont de Montereau.

b) Gonesse, village auprès de Paris, célèbre par ses boulangers & par plusieurs combats.

c) Charles VII ajourné à la table de marbre par l'Avocat-général Desmarets.

d) Sa propre mère Isabelle de Bavière fut celle qui le persécuta le plus. Elle pressa le traité de Troye, par lequel son gendre le Roi d'Angleterre Henri V eut la couronne de France.

e) Ce sont les armes d'Angleterre.

f) Selon les chroniques de ce tems-là il y avait un misérable de ce nom qui écrivait des feuilles sous les charniers Sts. Innocens. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au Châtelet, à Bissère & au Fort-l'Evêque. Il avait été quelque tems moine, & s'étant fait chasser du couvent il réussit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embras-

sa. Plusieurs célèbres écrivains lui ont rendu justice. Il était originaire de Nantes, & exerçait à Paris la profession de Gazetier satyrique. Jamais homme ne fut plus méprisé & plus détesté que lui, comme dit la chronique de Froissart.

g) Coyon, ou Guyon, auteur du tems de Charles VI. Il composa une Histoire Romaine, détestable, à la vérité, mais qui était passable pour le tems. Il fit aussi l'Oracle des philosophes. C'est un tissu ridicule de calomnies. Aussi il s'en repentit sur la fin de sa vie, comme le dit Monstrelet.

b) Autre calomniateur du tems.

i) Autre calomniateur.

k) L'Abbé Sabotier, ou Sabatier, natif de Castres, auteur de deux espèces de dictionnaires, où il dit le pour & le contre; calomniateur effronté, & le tout pour de l'argent. Il trahit son maître Mr. le Comte de L. . . c, & fut chassé d'une manière un peu rude, dont il s'est ressenti longtems.

l) Frélon donnait alors

toutes les semaines une feuille, dans laquelle il hazardait quelquefois de petits mensonges, de petites calomnies, de petites injures, pour lesquels il fut repris de justice comme on l'a déjà dit.

m) Il semble que ce chant de l'Abbé Tritème soit une prophétie. En effet, nous avons vu un Fantin, Docteur & Curé à Versailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confessait. Il fut chassé, mais il ne fut pas pendu.

n) Autre prophétie. Tout Paris a vu un Abbé Brizet fameux directeur de femmes de qualité, dissiper en débâches sourdes l'argent qu'il extorquait de ses dévotes, & qu'on lui remettait en dépôt pour le soulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme instruit de nos mœurs a inséré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poème de l'Abbé Tritème. Il aurait bien dû dire un mat de l'Abbé La Coste, condamné à être marqué d'un fer chaud, & aux galères perpétuelles, en l'an de grace 1759, pour plusieurs crimes de faux. Cet Abbé La Coste avait travaillé avec Frélon à l'Année Littéraire.

o) La Beaumelle, natif d'un village près de Castres, prêchant quelque fois à Ge-

nève, précepteur chez Mr. de Boify, puis réfugié à Copenhague. Chassé de ce pays il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une Dame & ses dentelles; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui est connu de toute la Cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, ensuite en a été banni; & ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'est lui qui est l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé, *Mes pensées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre presque tous les gens en place. C'est lui qui a falsifié les *Lettres de Madame de Maintenon*, & les a fait imprimer avec les notes les plus scandaleuses & les plus calomnieuses. Il fit imprimer à Francfort en quatre petits volumes, *Le Siècle de Louis XIV* qu'il falsifia, & qu'il chargea de remarques non-seulement rebutantes par la plus crasse ignorance, mais punissables pour les calomnies atroces répandues contre la Maison Royale, & contre les plus illustres maisons du Royaume.

Tous ceux dont il est ici question ont écrit des volumes d'ordure contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui sont bien aises de voir insulter, calomnier par des gredins les hommes célèbres dans les arts. Ils leur disent, n'y faites pas attention, laissez crier ces mi-

férables afin que nous ayons le plaisir de voir des gueux vous jeter de la boue. Nous ne pensons pas ainsi ; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils sont insolens & fripons, & surtout quand ils ennuyent. Ces anecdotes trop véritables se trouvent en vingt endroits, & doivent s'y trouver comme des sentences affichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognosci malos.*

p) Les harpies Céleno, O-

cipète, & Aello, filles de Neptune & de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on servait sur la table du Roi de Thrace Phinée, & infectaient toute la maison. Zetes & Calais fils de Borée, chassèrent ces harpies jusques vers les îles Strophades près de la Grèce. Elles traitèrent Enée comme Phinée ; mais Virgile en fait des prophétesses. Voilà de plaisantes créatures pour être inspirées de Dieu !

*Virginii volucrum vultus fœdissima ventris
Proluvies, unæque manus & pallida semper
Ora fame.*

Elles se plaignent à Enée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, & lui prédisent que pour sa peine il

sera contraint un jour de manger ses assiettes en Italie. Les amateurs des anciens disent que cette fiction est fort belle.

CHANT



Chant XIX

CHANT DIX-NEUVIEME.

*Mort du brave & tendre La Trimouille, & de
la charmante Dorothee. Le dur Tirconel se
fait Chartreux.*

S Oeur de la mort , impitoyable guerre ,
Droit des brigands que nous nommons héros ,
Montre sanglant né des flancs d'Acropos ,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre !
Tu la couvris & de sang & de pleurs ;
Mais quand l'amour joint encor ses malheurs
A ceux de Mars ; lorsque la main chérie
D'un tendre amant de faveurs enyvré ,
Répand un sang par lui-même adoré ,
Et qu'il voudrait racheter de sa vie ;
Lorsqu'il enfonce un poignard égaré
Au même sein , que ses lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes si touchantes ,
Qu'il voit fermer à la clarté du jour.
Ces yeux aimés qui respiraient l'amour ;
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet sur les cœurs nés sensibles ,
Que cent guerriers qui terminent leur fort ,
Payés d'un Roi pour courir à la mort.

Charle entouré de la troupe Royale ,
Avait repris cette raison fatale ,

Présent maudit dont on fait tant de cas ,
Et s'en servait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville ,
Vers ce château son noble & sûr asile ,
Où se gardaient ces magasins de Mars ,
Ce long amas de lances & de dards ,
Et les canons que l'Enfer en sa rage
Avait fondus pour notre affreux usage.
Déjà des tours le faite paraissait ;
La troupe en hâte au grand trot avançait ,
Pleine d'espoir ainsi que de courage :
Mais la Trimouille honneur des Poitevins
Et des amans , allant près de sa Dame
Au petit pas , & parlant de sa flamme ,
Manqua sa route & prit d'autres chemins.

Dans un vallon qu'arrose une onde pure ,
Il vit un bois de cyprès toujours verts ,
Qu'en pyramide a formés la nature ,
Et dont le faite a bravé cent hyvers.
Il est un antre où souvent les Naiades
Et les Silvains viennent prendre le frais.
Un clair ruisseau par des conduits secrets
Y tombe en nappe & forme vingt cascades ,
Un tapis verd est tendu tout auprès ,
Le serpolet , la mélisse naissante ,
Le blanc jasmin , la jonquille odorante ,
Y semblent dire aux bergers d'alentour ,
Reposez-vous sur ce lit de l'amour.
Le Poitevin entendit ce langage

Du fond du cœur. L'haleine des zéphirs,
 Le lieu, le tems, sa tendresse, son âge,
 Surtout sa Dame allument ses desirs.
 Les deux amans de cheval descendirent.
 Sur le gazon côte à côte se mirent,
 Et puis des fleurs, puis des baisers cueillirent :
 Mars & Vénus planant du haut des cieus,
 N'ont jamais vû d'objets plus dignes d'eux.
 Du fond des bois les Nymphes applaudirent ;
 Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
 Prirent exemple, & s'en aimèrent mieux.

Dans le bois même était une chapelle,
 Séjour funèbre à la mort consacré,
 Où l'avant-veille on avait enterré
 De Jean Chandos la dépouille mortelle.
 Deux desservans vêtus d'un blanc surplis,
 Y dépêchaient de longs *De profundis* ;
 Paul Tirconel assistait au service,
 Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
 Mais au défunt il était attaché.

Du preux Chandos il était frère d'armes,
 Fier comme lui, comme lui débauché,
 Ne connaissant ni l'amour ni les larmes.
 Il conservait un reste d'amitié
 Pour Jean Chandos ; & dans sa violence
 Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance,
 Plus par colère encor que par pitié.

Il apperçut du coin d'une fenêtre
 Les deux chevaux qui s'amusaient à paître ;

Il va vers eux : ils tournent en ruant
Vers la fontaine , où l'un & l'autre amant
A ses transports en secret s'abandonne,
Occupé d'eux & ne voyant personne.
Paul Tirconel dont l'esprit inhumain
Ne souffrait pas les plaisirs du prochain ,
Grinça des dents , & s'écria , Profanes ,
C'est donc ainsi dans votre indigne ardeur ,
Que d'un héros vous insultez les manes !
Rebut honteux d'une Cour fans pudeur ,
Vils ennemis : quand un Anglais succombe ,
Vous célébrez ce rare événement :
Vous l'outragez au sein du monument ,
Et vous venez vous baiser sur sa tombe !
Parle , est-ce toi , discourtois Chevalier
Fait pour la Cour & né pour la mollesse ,
Dont la main faible aurait par quelque adresse
Donné la mort à ce puissant guerrier ?
Quoi fans parler tu lorgnes ta maîtresse !
Tu sens ta honte , & ton cœur se confond.

A ce discours la Trimouille répond ,
Ce n'est point moi. Je n'ai point cette gloire.
Dieu qui conduit la valeur des héros ,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos.
Mais une main qui fut plus fortunée ,
Aux champs de Mars trancha sa destinée.
Et je pourrai peut-être dès ce jour
Punir aussi quelque Anglais à mon tour.

Comme un vent frais d'abord par son murmure
 Frise en siffant la surface des eaux ,
 S'élève, gronde, & brisant les vaisseaux
 Répand l'horreur sur toute la nature ;
 Tels la Trimouille & le dur Tirconel
 Se préparaient au terrible duel
 Par ces propos pleins d'ire & de menace.
 Ils sont tous deux sans casque & sans cuirasse.
 Le Poitevin sur les fleurs du gazon,
 Avait jetté près de sa Milanaise ,
 Cuirasse , lance , & sabre , & morion ,
 Tout son harnois pour être plus à l'aïse.
 Car de quoi sert un grand sabre en amours !
 Paul Tirconel marchait armé toujours ;
 Mais il laissa dans la chapelle ardente
 Son casque d'or , sa cuirasse brillante ,
 Ses beaux brassards aux mains d'un écuyer.
 Il ne garda qu'un large baudrier
 Qui soutenait sa lame étincelante.
 Il la tira. La Trimouille à l'instant ,
 D'un saut léger à son arme sautant ,
 La ramassa tout bouillant de colère ;
 Et s'écriant , Monstre cruel, attends ,
 Et tu verras bientôt ce que mérite
 Un scélérat qui faisant l'hypocrite ,
 S'en vient troubler un rendez-vous d'amans :
 Il dit , & poussa à l'Anglais formidable.
 Tels en Phrygie Hector & Ménélas
 Se menaçaient , se portaient le trépas
 Aux yeux d'Hélène affligée & coupable. a)

L'ancre, le bois, l'air, le ciel retentit
 Des cris perçans que jettait Dorothee :
 Jamais l'amour ne l'a plus transportée ,
 Son tendre cœur jamais ne ressentit
 Un trouble égal. Eh quoi, sur le pré même
 Où je goûtais les pures voluptés !
 Dieux tout-puissans, je perdrais ce que j'aime !
 Cher la Trimouille ! Ah barbare, arrêtez ;
 Barbare Anglais, percez mon sein timide.

Disant ces mots, courant d'un pas rapide,
 Les bras tendus, les yeux étincelans,
 Elle s'élançe entre les combattans.
 De son amant la poitrine d'albâtre,
 Ce doux sein, ce sein qu'elle idolâtre,
 Était déjà vivement effleuré
 D'un coup terrible à grand peine paré.
 Le beau Français que sa blessure irrite,
 Sur le Breton vole & se précipite.
 Mais Dorothee était entre les deux.
 O Dieu d'amour ! ô Ciel ! ô coup affreux !
 O quel amant pourra jamais apprendre,
 Sans arroser mes écrits de ses pleurs,
 Que des amans le plus beau, le plus tendre,
 Le plus comblé des plus douces faveurs,
 A pû frapper sa maîtresse charmante.
 Ce fer mortel, cette lame sanglante
 Perçait ce cœur, ce siège des amours,
 Qui pour lui seul fut embrasé toujours !
 Elle chancelle, elle tombe expirante,

Nommant encor la Trimouille . . . & la mort,
 L'affreuse mort déjà s'emparait d'elle ;
 Elle le sent , elle fait un effort,
 Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
 Allait fermer ; & de sa faible main ,
 De son amant touchant encor le sein ,
 Et lui jurant une ardeur immortelle,
 Elle exhalait son ame & ses sanglots : !
 Et j'aime . . . j'aime . . . étaient les derniers mots.
 Que prononça cette amante fidelle.
 C'était en vain. Son la Trimouille , hélas !
 N'entendait rien. Les ombres du trépas
 L'environnaient ; il est tombé près d'elle
 Sans connaissance : il était dans ses bras
 Teint de son sang , & ne le sentait pas.
 A ce spectacle épouvantable & tendre,
 Paul Tirconel demeura quelque tems
 Glacé d'horreur ; l'usage de ses sens
 Fut suspendu. Tel on nous fait entendre
 Que cet Atlas que rien ne put toucher , b)
 Prit autrefois la forme d'un rocher.

Mais la pitié que l'aimable nature
 Mit de sa main dans le fond de nos cœurs ,
 Pour adoucir les humaines fureurs ,
 Se fit sentir à cette ame si dure :
 Il secourut Dorothee , il trouva
 Deux beaux portraits , tous deux en mignature ,
 Que Dorothee avec soin conserva
 Dans tous les tems , & dans toute aventure.

On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus ,
 Aux cheveux blonds. Les traits de son visage
 Sont fiers & doux : la grace & le courage
 Y sont mêlés par un accord heureux.
 Tirconel dit , il est digne qu'on l'aime.
 Mais que dit-il , lorsqu'au second portrait
 Il s'apperçut qu'on l'avait peint lui-même.
 Il se contemple ; il se voit trait pour trait.
 Quelle surprise ! en son ame il rappelle
 Que vers Milan voyageant autrefois ,
 Il a connu *Carminetta* la belle ,
 Noble & galante , aux Anglais peu cruelle ;
 Et qu'en partant au bout de quelques mois ,
 La laissant grosse , il eut la complaisance
 De lui donner pour adoucir l'absence ,
 Ce beau portrait que du Lombard *Bélin b*)
 La main savante a mis sur le vélin.
 De Dorothee , hélas ! elle fut mère ;
 Tout est connu , Tirconel est son père.

Il était froid , indifférent , hautain ,
 Mais généreux & dans le fonds humain.
 Quand la douleur à de tels carctères
 Fait éprouver ses atteintes amères ,
 Ses traits sur eux font des impressions :
 Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires ,
 Trop aisément ouverts aux passions.
 L'acier , l'airain plus fortement s'allume
 Que les roseaux qu'un feu léger consume.
 Ce dur Anglais voit sa fille à ses pieds ,

De son beau sang la mort s'est affouvie ;
 Il la contemple , & ses yeux sont noïés
 Des premiers pleurs qu'il versa de sa vie.
 Il l'en arrose , il l'embrasse cent fois ,
 De hurlemens il étonne les bois ;
 Et maudissant la fortune , la guerre ,
 Tombe à la fin sans haleine & sans voix.

A ces accens tu r'ouvris la paupière ,
 Tu vis le jour , la Trimouille , & soudain
 Tu détestas ce reste de lumière :
 Il retira son arme meurtrière
 Qui traversait cet adorable sein ,
 Sur l'herbe rouge il pose la poignée ,
 Puis sur la pointe avec force élançé ,
 D'un coup mortel il est bientôt percé ;
 Et de son sang sa maîtresse est baignée.

Aux cris affreux que poussa Tirconel ,
 Les Ecuyers , les Prêtres accoururent ,
 Epouvantés du spectacle cruel ,
 Ces cœurs de glace ainsi que lui s'émurent ;
 Et Tirconel aurait suivi sans eux
 Les deux amans au séjour ténébreux.

Ayant enfin de ce désordre extrême
 Calmé l'horreur , & rentrant en lui-même ,
 Il fit poser ces amans malheureux
 Sur un brancard que des lances formèrent ,
 Au camp du Roi ses Prêtres le portèrent ;

Et de leurs pleurs les chemins arrosèrent.
 Paul Tirconel, homme en tout violent,
 Prenait toujours son parti sur le champ.
 Il détesta depuis cette aventure,
 Et femme & fille, & toute la nature.
 Il monte un Barbe; & courant sans valets,
 L'œil morne & sombre, & ne parlant jamais,
 Le cœur rongé, va dans son humeur noire
 Droit à Paris, loin des rives de Loire.
 En peu de jours il arrive à Calais,
 S'embarque, & passe à sa terre natale :
 C'est là qu'il prit la robe monacale
 De St. Bruno : d) c'est là qu'en son ennui
 Il mit le Ciel entre le Monde & lui,
 Fuyant ce Monde, & se fuyant lui-même ;
 C'est là qu'il fit un éternel carême ;
 Il y vécut sans jamais dire un mot,
 Mais sans pouvoir jamais être dévot.

Quand le Roi Charle, Agnès, & la Guerrière
 Virent passer ce convoi douloureux,
 Qu'on apperçut ces amans généreux,
 Jadis si beaux & si longtems heureux,
 Souillés de sang & couverts de poussière :
 Tous les esprits parurent effraïés,
 Et tous les yeux de pleurs furent noïés.
 On pleura moins dans la sanglante Troie,
 Quand de la mort Hector devint la proie;
 Et lorsqu'Achille en modeste vainqueur
 Le fit traîner avec tant de douceur, e)

Les pieds liés & la tête pendante
Après son char qui volait sur des morts ;
Car Andromaque au moins était vivante ,
Quand son époux passa les sombres bords.

La belle Agnès , Agnès toute tremblante ,
Pressait le Roi qui pleurait dans ses bras ;
Et lui disait : Mon cher amant , hélas !
Peut-être un jour nous ferons l'un & l'autre
Portés ainsi dans l'Empire des morts :
Ah ! que mon ame aussi-bien que mon corps
Soit à jamais unie avec la vôtre.

A ces propos qui portaient dans les cœurs
La triste crainte & les molles douleurs ,
Jeanne prenant ce ton mâle & terrible ,
Organe heureux d'un courage invincible ,
Dit , Ce n'est point par des gémissemens ,
Par des sanglots , par des cris , par des larmes
Qu'il faut venger ces deux nobles amans ;
C'est par le sang : prenons demain les armes.
Voyez , ô Roi ! ces remparts d'Orléans ,
Tristes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voisins sont encor tout fumans
Du sang versé , que vous-même en personne
Fites couler de vos royales mains.
Préparons-nous : suivez vos grands desseins ,
C'est ce qu'on doit à l'ombre ensanglantée
De la Trimouille & de sa Dorothee :
Un Roi doit vaincre ; & non pas soupirer.

316 LA PUCELLE, CHANT DIX-NEUVIÈME.

Charmante Agnès , cessez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce & bonne.
A son amant , Agnès doit inspirer
Des sentimens dignes de sa couronne.
Agnès reprit : Ah ! laissez - moi pleurer !

N O T E S.

a) Vous savez, mon cher lecteur, qu'Hector & Ménélas se battirent, & qu'Hélène les regardait faire tranquillement. Dorothee a bien plus de vertu : aussi notre nation est bien plus vertueuse que celle des Grecs. Nos femmes sont galantes, mais au fond elles sont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon *Philosophe Chrétien*. Tom. XII. pag. 169.

b) Je crois que notre auteur entend par ces mots *que rien ne put toucher*, la dureté de cœur que fit paraître Atlas quand il refusa l'hospitalité à

Perfée. Il le laissa coucher dehors, & Jupiter l'en punit, comme chacun fait, en le changeant en montagne.

c) Ce Bélin était en effet un contemporain, ce fut lui qui depuis peignit Mahomet second.

d) Vous savez que Bruno fonda les Chartreux après avoir vû ce Chanoine de Magdebourg qui parlait après sa mort.

e) Je soupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.



Chant XX.

CHANT VINGTIÈME.

*Comment Jeanne tomba dans une étrange tenta-
tion ; tendre témérité de son âme ; belle résis-
tance de la Pucelle.*

L'Homme & la femme est chose bien fragile.
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vase est beau, mais il est fait d'argile :
Un rien le casse : on peut le rajuster ;
Mais ce n'est pas entreprise facile.
Garder ce vase avec précaution ,
Sans le ternir ; croyez-moi, c'est un rêve ,
Nul n'y parvient ; témoin le mari d'Eve
Et le vieux Lot & l'aveugle Samson ,
David le saint, le sage Salomon ,
Et vous surtout, sexe doux, sexe aimable
Tant du nouveau que du vieux Testament ,
Et de l'histoire, & même de la fable.
Sexe dévot je pardonne aisément
Vos petits tours & vos petits caprices ,
Vos doux refus, vos charmans artifices ;
Mais j'avourai qu'il est de certains cas ,
De certains goûts que je n'excuse pas.
J'ai vu par fois une bamboche, un singe ,
Gros, court, tanné, tout velu sous le linge ,
Comme un blondin caressé dans vos bras.

Pen suis fâché pour vos tendres appas.
Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être ,
Qu'un fat en robe , & qu'un lourd petit-maitre.
Sexe adorable à qui j'ai consacré
Le don des vers dont je fus honoré ,
Pour vous instruire il est tems de connaître
L'erreur de Jeanne , & comme un beau grifon
Pour un moment égara sa raison ;
Ce n'est pas moi , c'est le sage Tritême ,
Ce digne Abbé qui vous parle lui-même.

Le gros damné de Père Grisbourdon ,
Terrible encor au fond de sa chaudière ,
En blasphémant cherchait l'occasion
De se venger de la Pucelle altiére ,
Par qui là-haut d'un coup d'estramaçon
Son chef tondu fut privé de son tronc.
Il s'écriait à Belzébuth ; mon père
Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeanne sévère ?
J'y crois pour moi ton honneur attaché.
Comme il parlait , arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage ,
Son eau bénite encor sur le visage.
Pour se venger l'amphibie animal
Vint s'adresser à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conspirent
Contre une femme. Hélas ! le plus souvent
Pour les séduire il n'en falut pas tant.
Depuis longtems tous les trois ils apprirent

Que

Que Jeanne d'Arc deffous son cotillon
 Gardait les clefs de la ville assiégée ;
 Et que le sort de la France affligée
 Ne dépendait que de sa mission.
 L'esprit du Diable a de l'invention :
 Il courut vite observer sur la Terre
 Ce que faisaient ses amis d'Angleterre ;
 En quel état & de corps & d'esprit
 Se trouvait Jeanne après le grand conflit.

Le Roi, Dunois, la Trimouille & la belle
 Agnès, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
 Etaient entrés vers la nuit dans le Fort,
 En attendant quelque nouveau renfort.
 Des assiégés la brèche réparée
 Aux assaillans ne permet plus l'entrée.
 Des ennemis la troupe est retirée.
 Les Citoyens, le Roi Charle & Bedford,
 Chacun chez soi soupe en hâte & s'endort.

Muses, tremblez de l'étrange aventure
 Qu'il faut apprendre à la race future ;
 Et vous, Lecteurs, en qui le Ciel a mis
 Les sages goûts d'une tendresse pure,
 Remerciez & Dunois & Denis,
 Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous souvient que je vous ai promis
 De vous conter les galantes merveilles
 De ce Pégase aux deux longues oreilles,
 Qui combattit sous Jeanne & sous Dunois

Les ennemis des filles & des Rois.
 Vous l'avez vu sur ses ailes dorées
 Porter Dunois aux Lombardes contrées :
 Il en revint : mais il revint jaloux :
 Vous savez bien qu'en portant la Pucelle ,
 Au fond du cœur il sentit l'étrincelle
 De ce beau feu plus vif encor que doux ,
 Ame , ressort , & principe des mondes ,
 Qui dans les airs , dans les bois , dans les ondes
 Produit les corps & les anime tous.
 Ce feu sacré dont il nous reste encore
 Quelques rayons dans ce monde épuisé ,
 Fut pris au Ciel pour animer Pandore.
 Depuis ce tems le flambeau s'est usé.
 Tout est flétri ; la force languissante
 De la nature en nos malheureux jours ,
 Ne produit plus que d'imparfaits amours.
 S'il est encor une flamme agissante ,
 Un germe heureux des principes divins ,
 Ne cherchez pas chez Vénus , Uranie ,
 Ne cherchez pas chez les faibles humains ,
 Adressez - vous aux Héros d'Arcadie .

Beaux céladons , que des objets vainqueurs
 Ont enchaînés par des liens de fleurs ;
 Tendres amans en cuirasse , en soutane ,
 Prélats , Abbés , Colonels , Conseillers ,
 Gens du bel air , & même Cordeliers ,
 En fait d'amour défiez - vous d'un âne .
 Chez les Latins le fameux âne d'or ,

Si renommé par sa métamorphose,
De celui-ci n'approchait pas encor,
Il n'était qu'homme, & c'est bien peu de chose.

L'Abbé Tritème, esprit sage & discret,
Et plus savant que le pédant Larchet, a)
Modeste auteur de cette noble histoire,
Fut effrayé plus qu'on ne saurait croire,
Quand il falut aux siècles à venir
De ces excès transmettre la mémoire.
De ses trois doigts il eut peine à tenir
Sur son papier sa plume épouvantée.
Elle tomba. Mais son ame agitée
Se rassura, faisant réflexion
Sur la malice & le pouvoir du Diable.

Du genre humain cet ennemi coupable
Est tentateur de sa profession;
Il prend les gens en sa possession.
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, séduisit autrefois
Ma chère mère un soir au coin d'un bois, b)
Dans son jardin. Ce serpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chassa de son beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes & nos filles.
Le bon Tritème en avait dans son tome
Vû de ses yeux des exemples touchans,
Voici comment ce grand homme raconte

Du saint baudet l'insolence & la honte.

La grosse Jeanne au visage vermeil ,
Qu'ont rafraîchi les pavots du sommeil ,
Entre ses draps doucement recueillie ,
Se rappelait les destins de sa vie.
De tant d'exploits son jeune cœur flatté ,
A Saint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché , comme on peut bien le croire ,
Pour la punir laissa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ses sens.
Denis voulut que sa Jeanne qu'il aime ,
Connût enfin ce qu'on est par soi-même ;
Et qu'une femme en toute occasion
Pour se conduire a besoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piège affreux que tendit le Démon.
On va bien loin sitôt qu'on se fourvoie.

Le tentateur qui ne néglige rien
Prénait son tems ; il le prend toujours bien.
Il est partout : il entra par adresse
Au corps de l'âne , il forma son esprit ,
De sa voix rauque adoucit la rudesse ,
Et l'instruisit aux finesse de l'Art
Approfondi par Ovide & Bernard. c)

L'âne éclairé surmonta toute honte ;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit où dans un doux repos ,

Jeanne en son cœur repassait ses travaux :
 Puis doucement s'accroupissant près d'elle ,
 Il la loua d'effacer les Héros ,
 D'être invincible , & surtout d'être belle.
 Ainsi jadis le serpent séducteur ,
 Quand il voulut subjuguier notre mère ,
 Lui fit d'abord un compliment flatteur.
 L'art de louer commença l'art de plaire.

Où suis-je, ô Ciel ! s'écria Jeanne d'Arc :
 Qu'ai-je entendu ? par St. Luc ! par St. Marc !
 Est-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !
 Mon âne parle , & même il parle bien.

L'âne à genoux composant son maintien ,
 Lui dit : ô d'Arc ! ce n'est point un prestige.
 J'avais parlé deux fois à Balaam.
 Voyez en moi l'âne de Canaan.
 Le juste Ciel récompensa mon zèle.
 Au vieil Enoc bientôt on me donna ,
 Enoc avait une vie immortelle ;
 J'en eus autant ; & le maître ordonna
 Que le ciseau de la Parque cruelle
 Respecterait le fil de mes beaux ans.
 Je jouis donc d'un éternel printemps.
 De notre pré le maître débonnaire
 Me permit tout , hors un cas seulement :
 Il m'ordonna de vivre chastement ;
 C'est pour un âne une terrible affaire.
 Jeune & sans frein dans ce charmant séjour ,
 Maître de tout , j'avais droit de tout faire ,

Le jour, la nuit, tout excepté l'amour.
 J'obéis mieux que ce premier sot homme
 Qui perdit tout pour manger une pomme.
 Je fus vainqueur de mon tempérament ;
 La chair se tut ; je n'eus point de faiblesses ;
 Je vécus vierge ; or savez-vous comment ?
 Dans le pays il n'était point d'anesses.
 Je vis couler, content de mon état,
 Plus de mille ans dans ce doux célibat.

Lorsque Bacchus vint du fond de la Grèce
 Porter le Thyse, & la gloire & l'yvresse
 Dans les pays par le Gange arrosés,
 A ce Héros je servis de trompette : d)
 Les Indiens par nous civilisés
 Chantent encor ma gloire & leur défaite.
 Silène & moi nous sommes plus connus
 Que tous les grands qui suivirent Bacchus :
 C'est mon nom seul, ma vertu signalée
 Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée.

Enfin là-haut dans ces plaines d'azur,
 Lorsque Saint George à vos Français si dur,
 Ce fier Saint George aimant toujours la guerre,
 Voulut avoir un coursier d'Angleterre,
 Quand Saint Martin fameux par son manteau f)
 Obtint encor un cheval assez beau,
 Monsieur Demis qui fait comme eux figure
 Voulut comme eux avoir une monture ;
 Il me choisit, près de lui m'appella.

Il me fit don de deux brillantes ailes.
 Je pris mon vol aux voûtes éternelles :
 Du grand Saint Roch le chien me fétoïa. g)
 J'eus pour ami le porc de Saint Antoine,
 Cèleste porc, emblème de tout moine :
 D'étrilles d'or mon maître m'étrilla :
 Je fus nourri de nectar, d'ambrosie.
 Mais, ô ma Jeanne, une si belle vie
 N'approche pas du plaisir que je sens,
 Au doux aspect de vos charmes puiffans.
 Le chien, le porc, & George & Denis même,
 Ne valent pas votre beauté suprême.
 Croyez surtout que de tous les emplois,
 Où m'éleva mon étoile bénigne,
 Le plus heureux, le plus selon mon choix,
 Et dont je suis peut-être le plus digne,
 Est de servir sous vos augustes loix.
 Quand j'ai quitté le Ciel & l'Empirée
 J'ai vu par vous ma fortune honorée.
 Non, je n'ai pas abandonné les Cieux,
 J'y suis encor ; le Ciel est dans vos yeux.

A ce discours peut-être téméraire,
 Jeanne sentit une juste colère :
 Aimer un âne & lui donner sa fleur !
 Souffrirait-elle un pareil deshonneur
 Après avoir sauvé son innocence
 Des muletiers & des héros de France ?
 Après avoir par la grace d'en-haut
 Dans le combat mis Chandos en défaut.

Mais que cet âne , ô Ciel ! a de mérite !
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un Calabrois qui la pare de fleurs ?
Non , disait -elle , écartons ces horreurs.
Tous ces penfers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne & confondaient sa tête.
Ainsi qu'on voit sur les profondes mers ,
Les fiers Tyrans des ondes & des airs ,
L'un accourant des cavernes Australes ,
L'autre sifflant des glaces Boréales ,
Battre un vaisseau cinglant sur l'Océan ,
Vers Sumatra , Bengale , ou Céilan.
Tantôt la nef aux Cieux semble portée ,
Près des rochers tantôt elle est jettée ;
Tantôt l'abîme est prêt à l'engloutir ,
Et des Enfers elle parait sortir.

L'enfant malin qui tient sous son empire
Le genre-humain , les ânes & les Dieux ,
Son arc en main planait au haut des Cieux ,
Et voyait Jeanne avec un doux sourire.
De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet
Était flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur le sens lourd d'une âme si grossière.
Vers son amant elle avança la main ,
Sans y songer ; puis la tira soudain.
Elle rougit , s'effraye & se condamne ;
Puis se rassure , & puis lui dit : Bel âne ,
Vous concevez un ohimérique espoir ,

Respectez plus ma gloire & mon devoir,
Trop de distance est entre nos espèces ;
Non, je ne puis approuver vos tendresses ;
Gardez-vous bien de me pousser à bout.

L'âne reprit ; l'amour égale tout.
Songez au cigne à qui Léda fit fête *b*)
Sans cesser d'être une personne homête.
Connaissez-vous la fille de Minos, *i*)
Pour un Taureau négligeant des Héros,
Et soupirant pour son beau quadrupède ?
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,
Et que Phillire avait favorisé
Le Dieu des mers en cheval déguisé.

Il poursuivait son discours ; & le Diable
Premier auteur des écrits de la Fable,
Lui fournissait ces exemples frappans ;
Et mettait l'âne au rang de nos savans.

Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le Héros qui parlait,
Et quel rival l'amour lui suscitait.
Il entre, il voit ; ô prodige ! ô merveille !
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

Jadis Vénus fut ainsi confondue,

Lorsqu'en un rets formé de fil d'airain ,
Aux yeux des Dieux le malheureux Vulcain
Sous le Dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne après tout n'a point été vaincue ;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas ;
Près de l'abîme il affermit ses pas ;
Il la soutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne & rentre en elle-même.
Comme un soldat dans son poste endormi ,
Qui se réveille aux premières allarmes ,
Frotte ses yeux , saute en pied , prend les armes ,
S'habille en hâte & fond sur l'ennemi .

De Débora la lance redoutable
Était chez Jeanne auprès de son chévet ;
Elle la prend ; la puissance du Diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne & Dunois fondent sur le malin ;
Le malin court , & sa voix effrayante
Font rétentir Blois , Orléans , & Nante ;
Et les baudets dans le Poitou nourris ,
Du même ton répondaient à ses cris.
Satan fuyait , mais dans sa course prompte
Il veut venger les Anglais & sa honte ;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du Président Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de Madame ;
Il était sûr de gouverner cette ame ;
C'était son bien ; le perfide est instruit
Du mal secret qui tient la Présidente ;

Il fait qu'elle aime & que Talbot l'enchanté ;
Le vieux serpent en secret la conduit ,
Il la dirige , il l'enflamme , il espère
Qu'elle pourra prêter son Ministère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot & ses fiers combattans :
En travaillant pour ses Anglais qu'il aime ,
Il fait assez qu'il combat pour lui-même.

N O T E S.

a) **L**E pédant Larchet, mazarinier ridicule, homme de collège qui dans un livre de critique assure, d'après Hérodote, qu'à Babilone toutes les dames se prostituaient dans le temple par dévotion, & que tous les jeunes Gaulois étaient sodomites.

b) Voilà comment il convient de parler du Diable, & de tous les Diables qui ont succédé aux Furies, & de toutes les impertinences qui ont succédé aux impertinences antiques. On fait assez que Satan, Belzébut, Astaroth, n'existent pas plus que Tisiphone, Aleçon & Mégère. Le sombre & fanatique Milton, de la secte des indépendans, détestable secrétaire en langue Latine du Parlement nommé le Groupion, & détestable apologiste de l'assassinat de Charles I, peut tant qu'il voudra célébrer l'enfer, & peindre le Diable déguisé en cormorant & en crapaud; & faire tenir tous les Diables en pygmées dans une grande salle. Ces imaginations dégoûtantes, affreuses, absurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties

abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

c) Bernard, auteur de l'Opéra de Castor & Pollux, & de quelques pièces fugitives, a fait un art d'aimer comme Ovide; mais cet ouvrage n'est pas encor imprimé.

d) C'est l'âne de Silène qui est assez connu; on tient qu'il servit de trompette.

e) L'âne d'Apulée ne parla point; il ne put jamais prononcer que *ob & non*, mais il eut une bonne fortune avec une Dame, comme on peut le voir dans l'Apuleius en deux volumes in-4^o. *cum notis ad usum Delphini*. Au reste on attribua de tout tems les mêmes sentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade & dans l'Odyssée; les bêtes parlent dans Pilpay, dans Lokman, & dans Élope, &c.

f) Les hérétiques doivent savoir que le Diable demandant l'aumône à Martin, ce Martin lui donna la moitié de son manteau.

g) St. Roch qui guérit de la peste est toujours peint

avec un chien, & St. Antoine est toujours suivi d'un cochon.

b) Lédæ ayant donné ses faveurs à son cigne, accoucha de deux œufs.

s) Pasiphaë amoureuse d'un Taureau, en eut le Mino-

taure. Phyllis eut d'un Cheval le Centaure Chiron Précepteur d'Achille : ce ne fut point Neptune, mais Saturne qui prit la forme d'un cheval; notre auteur se trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne soient de son avis.



Chant XXI.

CHANT VINGT ET UNIEME.

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du Diable.

*Rendez-vous donné par la Présidence Loubet
au grand Talbot. Services rendus par Frère
Lourdis. Belle conduite de la discrète Agnès.
Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle.
Triomphe du grand Roi Charles VII.*

M On cher lecteur fait par expérience
Que ce beau Dieu, qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens :
L'un a des traits, dont la douce piquûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le tems, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant
Dont le coup part & brûle au même instant.
Dans les cinq sens ils portent le ravage,
Un rouge vif allume le visage,
D'un nouvel être on se croit animé,
D'un nouveau sang le corps est enflammé,
On n'entend rien ; le regard étincelle.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'élève, échappe, & fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,

De ces désirs dont l'excès vous poursuit.

Profanateurs indignes de mémoire ,
 Vous qui de Jeanne avez souillé la gloire ,
 Vils écrivains qui du mensonge épris
 Falsifiez les plus sages écrits ,
 Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
 Pour son Grifon sentit ce feu profane ;
 Vous imprimez qu'elle a mal combattu , a)
 Vous insultez son sexe & sa vertu.
 D'écrits honteux compilateurs infames ,
 Sachez qu'on doit plus de respect aux Dames ;
 Ne dites point que Jeanne a succombé :
 Dans cette erreur nul savant n'est tombé ;
 Nul n'avança des faussetés pareilles ;
 Vous confondez & les faits & les tems ,
 Vous corrompez les plus rares merveilles ,
 Respectez l'âne & ses faits éclatans ;
 Vous n'avez pas ses fortunés talens ;
 Et vous avez de plus longues oreilles.
 Si la Pucelle en cette occasion
 Vit d'un regard de satisfaction
 Les feux nouveaux qu'inspirait sa personne ;
 C'est vanité qu'à son sexe on pardonne ,
 C'est amour-propre & non pas l'autre amour.

Pour achever de mettre en tout son jour
 De Jeanne d'Arc le lustre internissable ,
 Pour vous prouver qu'aux malices du Diable ,
 Aux fiers transports de cet âne éloquent ,
 Son noble cœur était inébranlable ,

Sachez

Sachez que Jeanne avait un autre amant,
 C'était Dunois comme aucun ne l'ignore ;
 C'est le bâtard que son grand cœur adore.
 On peut d'un âne écouter les discours ,
 On peut sentir un vain désir de plaire ;
 Cette passade , innocente & légère ,
 Ne trahit point de fidèles amours.

C'est dans l'histoire une chose avérée
 Que ce héros , ce sublime Dunois
 Était blessé d'une flèche dorée
 Qu'amour tira de son premier carquois.
 Il commanda toujours à sa tendresse ;
 Son cœur altier n'admit point de faiblesse ,
 Il aimait trop & l'Etat & le Roi ,
 Leur intérêt fut sa première loi.

O Jeanne ! il fait que ton beau pucelage
 De la victoire est le précieux gage ;
 Il respectait Denis & tes appas.
 Semblable au chien courageux & fidèle ,
 Qui résistant à la faim qui l'appelle ,
 Tient la perdrix & ne la mange pas.
 Mais quand il vit que le baudet céleste
 Avait parlé de sa flamme funeste ,
 Dunois voulut en parler à son tour.
 Il est des tems où le sage s'oublie.

C'était sans doute une grande folie
 Que d'immoler sa patrie à l'amour.

C'était tout perdre ; & Jeanne encor honteuse
D'avoir d'un âne écouté les propos ,
Résistait mal à ceux de son héros.
L'amour pressait son ame vertueuse :
C'en était fait , lorsque son doux patron
Du haut du Ciel détacha son rayon.
Ce rayon d'or , sa gloire & sa monture ,
Qui transporta sa béate figure
Quand il chercha par ses soins vigilans
Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce saint rayon frappant au sein de Jeanne ,
En écarta tout sentiment profane.
Elle cria , Cher bâtard , arrêtez ,
Il n'est pas tems , nos amours sont comptez :
Ne gâtons rien à notre destinée ;
C'est à vous seul que ma foi s'est donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur ,
Votre vertu sous qui le Breton tremble ,
Ait du pays chassé l'usurpateur.
Sur des lauriers nous coucherons ensemble.

A ce propos le bâtard s'adoucit ,
Il écouta l'oracle & se soumit.
Jeanne reçut son pur & doux hommage ,
Modestement ; & lui donna pour gage
Trente baisers chastes , pleins de pudeur ,
Et tels qu'un frère en reçoit de sa sœur.
Dans leurs désirs tous deux ils se continrent ,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.

Denis les voit , Denis très satisfait ,
De ses projets pressa le grand effet.

Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par stratagème.
Exploit nouveau pour ses Anglais hautains ,
Tous gens sensés ; mais plus hardis que fins.

O Dieu d'amour ! ô faiblesse ! ô puissance !
Amour fatal tu fus prêt de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'osait plus espérer ,
Ce que Bedford & son expérience ,
Ce que Talbot & sa rare vaillance
Ne purent faire , amour , tu l'entrepris !
Tu fais nos maux , cher enfant , & tu ris.

Si dans le cours de ses vastes conquêtes
Il effleura de ses flèches honnêtes
Le cœur de Jeanne , il lança d'autres coups
Dans les cinq sens de notre Présidente.
Il la frappa de sa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale escalade ,
L'assaut sanglant , l'horrible canonnade ,
Tous ces combats , tous ces hardis efforts ,
Au haut des murs , en dedans , en dehors ,
Lorsque Talbot & ses frères cohortes
Avaient brisé les remparts & les portes ,
Et que sur eux tombaient du haut des toits
Le fer , la flamme , & la mort à la fois.

L'ardent Talbot avait d'un pas agile
 Sur des mourans pénétré dans la ville,
 Reversant tout, criant à haute voix ;
 Anglois ! entrez ; bas les armes , bourgeois !
 Il ressemblait au grand Dieu de la guerre ,
 Qui sous ses pas fait rétentir la terre ,
 Quand la discorde , & Bellone , & le fort
 Arment son bras , ministre de la mort.

La Présidente avait une ouverture
 Dans son logis , auprès d'une masure ,
 Et par ce trou contemplait son amant.
 Ce casque d'or , ce panache ondoyant ,
 Ce bras armé ; ces vives étincelles
 Qui s'élançaient du rond de ses prunelles ,
 Ce port altier , cet air d'un demi-Dieu.
 La Présidente en était toute en feu ,
 Hors de ses sens , de honte dépouillée.
 Telle autrefois d'une loge grillée
 Madame Audou b) dont l'amour prit le cœur ,
 Lorgnait *Baron* cet immortel acteur ,
 D'un œil ardent dévorait sa figure ,
 Son beau maintien , ses gestes , sa parure ,
 Mêlait tout bas sa voix à ses accens ,
 Et recevait l'amour par tous les sens.

Chez la Louvet vous savez que le Diable
 Était entré sans se rendre importun ;
 Et que le Diable & l'amour , c'est tout un :
 L'Arcange noir , de mal infatiable ,

Prit la cornette & les traits de Suzon ,
 Qui dès longtems servait dans la maison ;
 Fille entendue , active , nécessaire ,
 Coëffant , frifant , portant des billets doux ,
 Savante en l'art de conduire une affaire ,
 Et ménageant souvent deux rendez-vous ,
 L'un pour sa Dame , & puis l'autre pour elle.
 Satan caché sous l'air de la donzelle
 Tint ce discours à notre grosse belle.

Vous connaissez mes talens & mon cœur ,
 Je veux servir votre innocente ardeur ;
 Votre intérêt d'assez près me concerne.
 Mon grand cousin est de garde ce soir
 En sentinelle à certaine poterne ;
 Là sans risquer que votre honneur soit terne ,
 Le beau Talbot peut en secret vous voir.
 Ecrivez-lui , mon grand cousin est sage ,
 Il vous fera très bien votre message.
 La Présidente écrit un beau billet ,
 Tendre , emporté : chaque mot porte à l'ame
 La volupté , les désirs & la flamme.
 On voyait bien que le Diable dictait.
 Le grand Talbot habile , ainsi que tendre ,
 Au rendez-vous fit serment de se rendre.
 Mais il jura que dans ce doux conflit ,
 Par les plaisirs il irait à la gloire ;
 Et tout fut prêt , afin qu'au saut du lit
 Il ne fit plus qu'un saut à la victoire.

Il vous souvient que le frère Lourdis

Fut envoyé par le grand Saint Denis ,
Chez les Anglais pour lui rendre service.
Il était libre & chantait son office ,
Difait la Messe , & même confessait.
Le preux Talbot sur sa foi le laissait ;
Ne jugeant pas qu'un rustre , un imbécille ;
Un moine épais , excrément de Couvent ,
Qu'il avait fait fesser publiquement ;
Pût traverser un Général habile.
Le juste Ciel en jugeait autrement.
Dans ses décrets il se complait souvent
A se moquer des plus grands personnages.
Il prend les sots pour confondre les sages.
Un trait d'esprit venant du Paradis
Illumina le crâne de Lourdis.
De son cerveau la matière épaissie
Devint légère , & fut moins obscurcie ;
Il s'étonna de son discernement.
Las ! nous pensons , le bon Dieu fait comment !
Connaissions-nous quel ressort invisible
Rend la cervelle ou plus ou moins sensible ?
Connaissions-nous quels atômes divers
Font l'esprit juste , ou l'esprit de travers ?
Dans quels recoins du tissu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère ;
Et quel levain chargé d'un froid poison
Forme un Tersite , un Zoïlé , un Fréron ?
Un Intendant de l'Empire de Flore
Près d'un ceillet voit la ciguë éclore ;
La cause en est au doigt du Créateur ;

Elle est cachée aux yeux de tout Docteur,
N'imitons pas leur babil inutile.

Lourdis d'abord devint très curieux,
Utilement il employa ses yeux.
Il vit marcher sur le soir vers la ville
Des cuisiniers qui portaient à la file
Tous les apprêts pour un repas exquis;
Truffes, jambons, gelinotes, perdrix;
De gros flacons à panse ciselée
Rafraichissaient dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Citeaux c) dans ses caveaux bénis.
Vers la poterne on marchait en silence,
Lourdis alors fut rempli de science,
Non de Latin, mais de cet art heureux
De se conduire en ce Monde scabreux.
Il fut doué d'une douce façon de,
Devint accord, attentif, avisé,
Regardant tout du coin d'un œil rusé,
Fin courtisan, plein d'astuce profonde,
Le Moine, enfin, le plus Moine du monde.
Ainsi l'on voit en tout tems ses pareils
De la cuisine entrer dans les conseils;
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le grossier bourgeois,
Puis se glissant au cabinet des Rois,
Et puis enfin troublant toute la terre;
Tantôt adroits & tantôt insolens,
Renards ou loups, ou finges, ou serpens :

Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.

Notre Lourdis gagne un petit sentier ;
Qui par un bois mène au royal quartier ;
En son esprit roulant ce grand mystère,
Il va trouver Bonifoux son confrère.
Don Bonifoux en ce même moment
Sur les destins rêvait profondément ;
Il mesurait cette chaîne invisible
Qui tient liés les destins & les tems ;
Les petits faits, les grands événemens,
Et l'autre monde, & le monde sensible.
Dans son esprit il les combine tous,
Dans les effets voit la cause & l'admire,
Il en suit l'ordre : il fait qu'un rendez-vous,
Peut renverser ou sauver un Empire.
Le Confesseur se souvenait encor
Qu'on avait vû les trois fleurs de lys d'oë
En champ d'albâtre à la fesse d'un Page ;
D'un Page Anglais : surtout il envisage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui surtout l'étonne davantage,
C'est le bon sens, c'est l'esprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin Saint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.

Lourdis se fait présenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie.
Sur sa beauté lui fait son compliment,
Et sur le Roi. Puis il lui dit comment

Du grand Talbot la prudence endormie
 A pour le soir un rendez-vous donné
 Vers la poterne, où ce déterminé
 Est attendu par la Louvet qui l'aime.
 On peut, dit-il, user d'un stratagème :
 Suivre Talbot, & le surprendre là ;
 Comme Samson le fut par Dalila.
 Divine Agnès, proposez cette affaire,
 Au grand Roi Charle. Ah ! mon révérend père,
 Lui dit Agnès, pensez-vous que le Roi
 Puisse toujours être amoureux de moi ?
 Je n'en fais rien ; je pense qu'il se damne,
 Répond Lourdis ; ma robe le condamne,
 Mon cœur l'absout. Ah ! qu'ils sont fortunés
 Ceux qui pour vous feront un jour damnés !
 Agnès reprit, Moine, votre réponse
 Est bien flatteuse, & de l'esprit annonce.
 Puis dans un coin le tirant à l'écart,
 Elle lui dit, auriez-vous par hazard
 Chez les Anglais vû le jeune Montrose ?
 Le Moine noir, l'entendit finement ;
 Oui, je l'ai vû, dit-il, il est charmant.
 Agnès rougit, baissa les yeux, compose
 Son beau visage ; & prenant par la main
 L'adroit Lourdis, le mène avant nuit close
 Au cabinet de son cher Suzerain.

Lourdis y fit un discours plus qu'humain.
 Le Roi Charlot qui ne le comprit guère,
 Fit assembler son Conseil souverain,

Ses Aumôniers , & son Conseil de guerre.
 Jeanne au milieu des héros ses pareils ,
 Comme au combat assistait aux conseils.
 La belle Agnès d'une façon gentille
 Discrettement travaillant à l'aiguille ,
 De tems en tems donnait de bons avis
 Qui du Roi Charle étaient toujours suivis.

On proposâ de prendre avec adresse
 Sous les remparts Talbot & sa maîtresse.
 Tels dans les Cieux le Soleil & Vulcain
 Surprirent Mars avec son Aphrodise: d)
 On prépara cette grande entreprise
 Qui demandait & la tête & la main.
 Dunois d'abord prit le plus long chemin ,
 Fit une marche & pénible & savante ,
 Effort de l'art que dans l'histoire on vante.
 Entre la ville & l'armée on passa.
 Vers la poterne enfin on arriva.
 Talbot goûtait avec sa Présidente
 Les premiers fruits d'une union naissanté ;
 Se promettant que du lit aux combats
 En vrai héros il ne ferait qu'un pas.
 Six régimens devaient suivre à la file.
 L'ordre est donné. C'était fait de la ville.
 Mais ses guerriers de la veille engourdis ,
 Pétrifiés d'un sermon de Lourdis ,
 Baillaient encor & se mouvaient à peine.
 L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
 O grand miracle ! ô pouvoir de Denis !

Jeanne & Dunois, & la brillante élite
 Des Chevaliers qui marchaient à leur fuite,
 Bordaient déjà sous les murs d'Orléans
 Les longs fossés du camp des assiégeans.
 Sur un cheval venu de Barbarie,
 Le seul que Charle eût dans son écurie,
 Jeanne avançait en tenant d'une main
 De Débera l'estramaçon divin ;
 A son côté pendait la noble épée
 Qui d'Holopherne a la tête coupée.
 Notre Pucelle avec dévotion,
 Fit à Denis tout bas cette oraison :

„ Toi qui daignas à ma faiblesse obscure
 „ Dans Dom Remi confier cette armure,
 „ Sois le soutien de ma fragilité,
 „ Pardonne-moi, si quelque vanité
 „ Flatta mes sens quand ton âne infidèle
 „ S'émancipa jusqu'à me trouver belle.
 „ Mon cher patron, daigne te souvenir
 „ Que c'est par moi que tu voulus punir
 „ De ces Anglais les ardeurs enragées
 „ Qui polluaient des Nonnes affligées.
 „ Un plus grand cas se présente aujourd'hui.
 „ Je ne puis rien sans ton divin appui.
 „ Prête ta force au bras de ta servante,
 „ Il faut sauver la patrie expirante,
 „ Il faut venger les lys de Charle sept
 „ Avec l'honneur du Président Louvet.
 „ Conduis à fin cette aventure honnête,

» Ainsi le Ciel te conserve la tête !

Du haut du Ciel Saint Denis l'entendit.
Et dans le camp son âne la fentit :
Il fentit Jeanne : & d'un battement d'aile ,
La tête haute il s'envole vers elle.
Il s'agenouillé , il demande pardon
Des attentats de fa tendresse impure.
Je fus , dit-il , possédé du Démon ;
Je m'en repens : il pleure , il la conjure
De le monter ; il ne saurait souffrir
Que sous sa Jeanne une autre ose courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile asine.
Au pénitent sa grace elle accorda :
Fessa son âne , & lui recommanda
D'être à jamais plus discret & plus sage.
L'âne le jure : & rempli de courage ,
Fier de sa charge , il la porte dans l'air.

Sur les Anglais il fond comme un éclair ,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne
De flots de sang , de membres dispersés ,
Coupe cent cous l'un sur l'autre entassés.

Dans son croissant de la nuit la courière
Lui fournissait sa douteuse lumière.
L'Anglais surpris , encor tout étourdi
Regarde en-haut d'où le coup est parti.
Il ne voit point la lance qui le tue ;
La troupe fuit égarée , éperdue ,

Et va tomber dans les mains de Dunois.
 Charle se voit le plus heureux des Rois.
 Ses ennemis à ses coups se présentent ;
 Tels que perdreaux en l'air éparpillés
 Tombant en foule & par le chien pillés,
 Sous le fusil la bruyère ensanglantent.
 La voix de l'âne inspire la terreur :
 Jeanne d'en-haut étend son bras vengeur,
 Pourfuit, pourfend, perce, coupe, déchire ;
 Dunois affomme : & le bon Charle tire
 A son plaisir tout ce qui fuit de peur.

Le beau Talbot tout enyvré des charmes
 De sa Louvet, & de plaisirs rendu
 Sur son beau sein mollement étendu,
 A sa poterne entend le bruit des armes :
 Il en triomphe ; il difait à part soi,
 Voilà mes gens, Orléans est à moi.
 Il s'applaudit de ses ruses habiles.
 Amour, dit-il, c'est toi qui prends les villes.
 Dans cet espoir Talbot encouragé
 Donne à sa belle un baiser de congé.
 Il sort du lit, il s'habille, il s'avance,
 Pour recevoir les vainqueurs de la France.

Après de lui le grand Talbot n'avait
 Qu'un Ecuyer qui toujours le suivait.
 Grand confident & rempli de vaillance,
 Digne vassal d'un si galant héros,
 Gardant sa lance ainsi que les manteaux.

Entrez, amis, saisissez votre proie,
 Criait Talbot; mais courte fut sa joie.
 Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
 Fondait vers lui sur son âne divin.
 Deux cent Français entrent par la poterne;
 Talbot frémit, la terreur le consterne.
 Ces bons Français criaient, *Vive le Roi,*
A boire, à boire, avançons, marche à moi.
A moi Gascons, Picards, qu'on s'évertue,
Point de quartier; les voilà, tire, tue.

Talbot remis du long faissement
 Que lui causa le premier mouvement,
 A sa poterne ose encor se défendre.
 Tel, tout sanglant, dans sa patrie en cendre,
 Le fils d'Anchise attaquait son vainqueur.
 Talbot combat avec plus de fureur;
 Il est Anglais; l'Écuyer le seconde:
 Talbot & lui combattraient tout un monde.
 Tantôt de front, & tantôt dos à dos,
 De leurs vainqueurs ils repoussent les flots;
 Mais à la fin leur vigueur épuisée
 Cède aux Français une victoire aisée.
 Talbot se rend, mais sans être abattu.
 Jeanne & Dunois prisèrent sa vertu.
 Ils vont tous deux de manière engageants
 Au Président rendre la Présidente.
 Sans nul soupçon il la reçoit très bien.
 Les bons maris ne savent jamais rien.
 Louvet toujours, ignora que la France

A sa Louvet devait sa délivrance, .

Du haut des cieux Denis applaudissait,
Sur son cheval Saint George frémissait ;
L'âne entonnait son octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le Roi qu'on mit au rang des Conquérens,
Avec Agnès soupa dans Orléans.
La même nuit, la fière & tendre Jeanne,
Ayant au Ciel renvoyé son bel âne,
De son serment accomplissant les loix,
Tint sa parole à son ami Dunois.
Lourdis mêlé dans la troupe fidelle,
Criaient encor : *Anglais ! elle est Pucelle !*

F I N.

N O T E S.


a) **L'**Auteur du Testament du Cardinal Albéroni, & de quelques autres livres pareils, s'avisa de faire imprimer la Pucelle avec des vers de la façon qui sont rapportés dans notre préface. Ce malheureux était un capucin défroqué qui se réfugia à Lausanne & en Hollande, où il fut correcteur d'Imprimerie.

b) On sent bien qu'ici le nom de Madame Audou, est substitué au nom d'une grande Dame de la Cour, qui en effet avait eu de la passion

pour Baron le Comédien.

c) Il y a dans Citeaux & dans Clervaux une grosse tonne, semblable à celle d'Heidelberg: c'est la plus belle relique du Couvent.

d) Aphrodise est le nom Grec de Vénus; cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms Grecs sont sonores! que cette écume est une belle allégorie! Voyez Hésiode. Vous ne douterez pas que les anciennes Fables ne soient souvent l'emblème de la vérité.

A decorative rectangular border with ornate, floral-like corner pieces and a repeating pattern along the sides.

L E
TEMPLE DU GOUT.

L E
 TEMPLE DU GOUT. a)

LE Cardinal , oracle de la France ,
 Non ce Mentor , qui gouverne aujourd'hui ,
 Mais ce Nestor , qui du Pindé est l'appui ,
 Qui des savans a passé l'espérance ,
 Qui les soutient , qui les anime tous ,
 Qui les éclaire , & qui règne sur nous ,
 Par les attraits de sa douce éloquence ;
 Ce Cardinal , qui sur un nouveau ton ,
 En vers Latins fait parler la sagesse ,
 Réunissant Virgile avec Platon ,
 Vengeur du ciel & vainqueur de Luçrèce. b)

Ce Cardinal enfin , que tout le monde doit recon-
 naître à ce portrait , me dit un jour , qu'il voulait
 que j'allasse avec lui au Temple du Gout. C'est un
 séjour , me dit-il , qui ressemble au Temple de l'A-
 mitié , dont tout le monde parle , où peu de gens
 vont , & que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont
 presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise ;
 Hélas ! je connais assez peu
 Les loix de cet aimable Dieu ;
 Mais je fais qu'il vous favorise.
 Entre vos mains il a remis
 Les clefs de son beau Paradis ;
 Et vous êtes , à mon avis ,

Le vrai Pape de cette Eglise.
 Mais de l'autre Pape & de vous
 (Dût Rome se mettre en courroux)
 La différence est bien visible ;
 Car la Sorbonne ose assurer ,
 Que le Saint Père peut errer ,
 Chose , à mon sens , assez possible :
 Mais pour moi , quand je vous entens ,
 D'un ton si doux & si plausible ,
 Débiter vos discours brillans ,
 Je vous croirais presque infallible.

Ah ! me dit - il , l'infailibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point , & dans le Temple du Gout pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. Mais , insistai-je encore , si vous me menez avec vous , je m'en vanterai à tout le monde,

Sur ce petit pèlerinage
 Aussi - tôt on demandera
 Que je compose un gros ouvrage :
 Voltaire simplement fera
 Un récit court , qui ne sera
 Qu'un très frivole badinage.
 Mais son récit on frondera ;
 A la Cour on murmurera ;
 Et dans Paris on me prendra
 Pour un vieux conteur de voyage ,
 Qui vous dit , d'un air ingénu ,
 Ce qu'il n'a ni vu ni connu ,
 Et qui nous ment à chaque page.

Cependant , comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête , dans la crainte de ce que les

autres en pourront penser , je suivis le guide , qui me faisait l'honneur de me conduire.

Cher Rotelin , c) vous fûtes du voyage ,
 Vous , que le goût ne cesse d'inspirer ,
 Vous dont l'esprit si délicat , si sage ,
 Vous , dont l'exemple a daigné me montrer
 Par quels chemins on peut , sans s'égarer ,
 Chercher ce goût , ce Dieu que dans cet âge
 Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrames en chemin bien des obstacles.
 D'abord nous trouvames Mrs. Baldus , Scioppius ,
 Lexicocrassus , Scriblerius ; une nuée de Commenta-
 teurs , qui restituient des passages , & qui compilaient
 de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'enten-
 daient pas.

Là j'aperçus les Daciers d) , les Saumaïses e) ,
 Gens hérissés de savantes fadaïses ,
 Le teint jauni , les yeux rouges & secs ,
 Le dos courbé sous un tas d'auteurs Grecs ,
 Tous noircis d'encre , & coëffés de poussière.
 Je leur criai de loin , par la portière :
 N'allez-vous pas dans le Temple du Goût ,
 Vous dégrasser ? Nous , Messieurs ? point-du-tout ;
 Ce n'est pas là , grace au Ciel , notre étude :
 Le goût n'est rien : nous avons l'habitude
 De rédiger au long , de point en point ,
 Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu , ces Messieurs voulurent
 absolument nous faire lire certains passages de Dictys
 de Crète , & de Métrodore de Lampsaque , que Sca-
 liger avait estropiés. Nous les remerciames de leur
 courtoisie , & nous continuames notre chemin. Nous

n'eumes pas fait cent pas , que nous trouvames un
 homme entouré de Peintres , d'Architectes , de Sculp-
 teurs , de Doreurs , de faux Connaisseurs , de Flatteurs.
 Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil se reposait ;
 Se pavanait sur son large visage :
 Et mon Crassus , tout en ronflant disait :
 J'ai beaucoup d'or , de l'esprit davantage :
 Du goût , Messieurs , j'en suis pourvu surtout ;
 Je n'appris rien , je me connais à tout :
 Je suis un aigle en conseil , en affaires :
 Malgré les vents , les rocs & les corsaires ,
 J'ai dans le port fait aborder ma nef :
 Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
 Un beau palais , fait pour moi , c'est tout dire ;
 Où tous les arts soient en foule entassés ,
 Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
 L'argent est prêt , je parle , obéissez.
 Il dit , & dort. Aussi - tôt la canaille
 Autour de lui s'évertue & travaille.
 Certain maçon en Vitruve érigé ,
 Lui trace un plan d'ornemens surchargé ;
 Nul vestibule , encor moins de façade ;
 Mais vous aurez une longue enfilade ;
 Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur ;
 Grands cabinets , fallon sans profondeur ;
 Petits trumeaux , fenêtres à ma guise ,
 Que l'on prendra pour des portes d'église ;
 Le tout boisé , verni , blanchi , doré ,
 Et des badauts à soup sûr admiré.
 Réveillez-vous , Monseigneur , je vous prie ;
 Criait un Peintre , admirez l'industrie
 De mes talens ; Raphaël n'a jamais

Entendu l'art d'embellir un palais.
 C'est moi qui fais annoblir la nature :
 J'y couvrirais plafonds , voûte , voussure ,
 Par cent magots travaillés avec soin ,
 D'un pouce ou deux , pour être vûs de loin.
 Crassus s'éveille ; il regarde , il rédige ;
 A tort , à droit , règle , approuve , corrige.
 A ses côtés , un petit curieux ,
 Lorgnette en main , difait : Tournez les yeux ;
 Voyez ceci , c'est pour votre chapelle :
 Sur ma parole achetez ce tableau ,
 C'est Dieu le Père , en sa gloire éternelle ,
 Peint galamment dans le goût du f) Vateau.
 Et cependant un fripon de libraire ,
 Des beaux - esprits écumeur mercenaire ,
 Tout Bellegarde à ses yeux étalait ,
 Gacon , le Noble , & jusqu'à Des-Fontaines ;
 Recueils nouveaux , & journaux à centaines :
 Et Monseigneur voulait lire , & bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement ,
 & que nous allions arriver au Temple , sans autre
 mauvaise fortune ; mais la route est plus dangereuse
 que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une nou-
 velle embuscade.

Tel un dévot infatigable ,
 Dans l'étroit chemin du salut ,
 Est cent fois tenté par le Diable ,
 Avant d'arriver à son but.

C'était un concert que donnait un homme de robe ,
 fou de la Musique qu'il n'avait jamais apprise , &
 encor plus fou de la Musique Italienne , qu'il ne con-
 naissait que par de mauvais airs inconnus à Rome ,
 & estropiés en France par quelques filles de l'Opéra.

Il faisoit exécuter alors un long récitatif Français, mis en Musique par un Italien, qui ne savoit pas notre Langue. En vain on lui remontra, que cette espèce de Musique, qui n'est qu'une déclamation notée, est nécessairement asservie au génie de la Langue, & qu'il n'y a rien de si ridicule que des Scènes Françaises chantées à l'Italienne, si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût Français.

La Nature féconde, ingénieuse & sage,
 Par ses dons partagés ornant cet Univers,
 Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
 Ainsi que son esprit, tout peuple a son langage,
 Ses sons & ses accens, à sa voix ajustés,
 Des mains de la Nature exactement notés :
 L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
 Sur le ton des Français il faut chanter en France.
 Aux loix de notre goût Lully fut se ranger ;
 Il embellit notre art, au-lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme répondit en secouant la tête : Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il falut entrer, & voilà son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
 Plus ennemis de l'art & du bon-sens,
 Désignaient, sur des tons glapissans,
 Des vers Français, en fredons Italiques.
 Une bégueule en lorgnant se pâmoit ;
 Et certain fat, yvre de sa parure,
 En se mirant chevrotait, fredonnait ;
 Et de l'index battant faux la mesure,
 Criait, *Bravo*, lorsque l'on détonnait.

Nous sortîmes au plus vite : ce ne fut qu'au tra-

vers de bien des aventures pareilles que nous arrivâmes enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en posa
 Le fondement ferme & durable :
 Puis jusqu'au Ciel on exhausça
 Le faite de ce Temple aimable.
 L'Univers entier l'encensa.
 Le Romain longtems intraitable,
 Dans ce séjour s'apprivoisa.
 Le Musulman, plus implacable,
 Conquit le Temple, & le rasa.
 En Italie on ramassa
 Tous les débris, que l'infidèle
 Avec fureur en dispersa.
 Bientôt FRANÇOIS PREMIER osa
 En bâtir un sur ce modèle.
 Sa postérité méprisa
 Cette Architecture si belle.
 Richelieu vint, qui répara
 Le Temple abandonné par elle.
 LOUIS LE GRAND le décora :
 Colbert, son Ministre fidèle,
 Dans ce Sanctuaire attira
 Des beaux-Arts la troupe immortelle.
 L'Europe jalouse admira
 Ce Temple en sa beauté nouvelle ;
 Mais je ne fais s'il durera.
 Je pourrais décrire ce Temple,
 Et détailler les ornemens
 Que le voyageur y contemple ;
 Mais n'abusons point de l'exemple
 De tant de faiseurs de romans.
 Surtout fuyons le verbiage

De Monsieur de Félibien ,
 Qui noye éloquement un rien
 Dans un fatras de beau langage.
 Cet édifice précieux
 N'est point chargé des antiquailles ,
 Que nos très Gothiques ayeux
 Entassaient autour des murailles
 De leurs Temples , grossiers comme eux.
 Il n'a point les défauts pompeux
 De la chapelle de Verfaille ,
 Ce solifichet fastueux ,
 Qui du peuple éblouit les yeux ,
 Et dont le connaisseur se raille.

Il est plus aisé de dire , ce que ce Temple n'est pas , que de faire connaître ce qu'il est. J'ajouterai seulement en général , pour éviter la difficulté :

Simple en était la noble architecture ;
 Chaque ornement , à sa place arrêté ,
 Y semblait mis par la nécessité :
 L'art s'y cachait sous l'air de la nature ;
 L'œil satisfait embrassait sa structure ,
 Jamais surpris , & toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de Virtuoses , d'Artistes & de Judges de toute espèce , qui s'efforçaient d'entrer , mais qui n'entraient point :

Car la Critique , à l'œil sévère & juste ,
 Gardant les clefs de cette porte auguste ,
 D'un bras d'airain fièrement repoussait
 Le peuple Goth , qui sans cesse avançait.

Oh ! que d'hommes considérables , que de gens du bel air , qui président si impérieusement à de petites

Sociétés, ne font point reçus dans ce Temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux-esprits, & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les Journaux!

On ne voit point dans ce pourpris,
 Les cabales toujours mutines
 De ces prétendus beaux-esprits,
 Qu'on vit soutenir dans Paris
 Les Pradons & les g) Scudéris,
 Contre les immortels écrits
 Des Corneilles & des Racines.

On repoussait aussi rudement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la Société, qui ne sont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand Condé, Denain à Villars, & Polyeucte à Corneille. Ils auraient exterminé le Brun, pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre le Moine à se tuer, pour avoir fait l'admirable Sallon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la cigue, que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
 L'intérêt, le soupçon, l'infame calomnie,
 Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
 Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
 Les portes des palais à leur cabale impie.
 C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
 Un fat leur applaudit, un méchant les appuie.
 Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
 Verse en secret des pleurs que le tems seul effuie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaissant; c'était une foule d'Écri-

vains de tout rang, de tout état & de tout âge, qui grattaient à la porte, & qui priaient la Critique de les laisser entrer. L'un apportait un Roman Mathématique; l'autre une Harangue à l'Académie; celui-ci venait de composer une Comédie Métaphysique; celui-là tenait un petit recueil de ses Poésies imprimé depuis longtems *incognito*, avec une longue Approbation *b)* & un Privilège. Cet autre venait présenter un Mandement en stile précieux, & était tout surpris, qu'on se mit à rire au lieu de lui demander sa bénédiction. „ Je suis le Révérend Père Albertus Garassus, disait un Moine noir; je prêche mieux que Bourdalouë; car jamais Bourdalouë ne fit brûler de livres; & moi j'ai déclamé avec tant d'éloquence contre Pierre Bayle, dans une petite Province toute pleine d'esprit, j'ai touché tellement les Auditeurs, qu'il y en eut six qui brûlèrent chacun leur Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint un si beau triomphe. „ Allez, frère Garassus, lui dit la Critique, allez, barbare; sortez du Temple du Gout; sortez de ma présence, Visigoth moderne, qui avez insulté celui que j'ai inspiré. „ J'apporte ici Marie à la Coque, disait un homme fort grave; „ Allez souper avec elle, répondit la Déesse.

Un raisonneur avec un fausset aigre,
 Criait, Messieurs, je suis ce Juge intègre,
 Qui toujours parle, argue & contredit;
 Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.
 Lors la Critique apparut, & lui dit:
 Ami Bardou, vous êtes un grand Maître,
 Mais n'entrerez en cet aimable lieu;
 Vous y venez pour fronder notre Dieu;
 Contentez-vous de ne le pas connaître.

Mr. Bardou se mit alors à crier: Tout le monde est trompé, & le fera. Il n'y a point de Dieu du Gout,

& voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma; personne ne l'écouta, & l'on s'empresait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,
 De ce parvis obstinément chassée,
 Tout doucement venait la Motte Hondard,
 Lequel disait d'un ton de papelard :
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Oedipe en prose i);
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose :
 De grace ouvrez; je veux à Despréaux,
 Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien & à la dureté de ses derniers vers, & elle le laissa quelque tems entre Perrault & Chapelain, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre Versificateur, soutenu par deux petits Satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

Je viens, dit-il k), pour rire & pour m'ébattre,
 Me rigolant, menant joyeux déduit,
 Et jusqu'au jour faisant le Diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entends-là? dit la Critique. C'est moi, reprit le Rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la saison du Printems :

Car les jeunes zéphyr, de leurs chaudes haleines
 Ont fondu l'écorce des eaux l).

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait.
 Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour *m*) une grenouille aquatique,
 Qui du fond d'un petit thorax,
 Va chantant pour toute musique,
 Brekeke, kake, koax, koax, koax ?

Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique, quel horrible jargon ! Elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était Rousseau, dont les Muses avaient changé la voix, en punition de ses méchancetés : elle ne pouvait le croire, & refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers ; mais elle s'écria :

O vous, Messieurs les beaux esprits,
 Si vous voulez être chéris
 Du Dieu de la double montagne,
 Et que toujours dans vos écrits,
 Le Dieu du Gout vous accompagne,
 Faites tous vos vers à Paris,
 Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher, elle me dit tout bas,
 Tu le connais : il fut ton ennemi, & tu lui rends justice.

Tu vis sa Muse indifférente,
 Entre l'autel & le fagot,
 Manier d'une main savante
 De David la harpe imposante,
 Et le flageolet de Marot.
 Mais n'imites pas la faiblesse
 Qu'il eut de rimer trop longtems.
 Les fruits des rives du Permesse
 Ne croissent que dans le printems ;

Et la froide & triste vieilleffe
N'est faite que pour le bon sens.

Après avoir donné cet avis , la Critique décida , que Rousseau passerait devant la Motte , en qualité de Versificateur , mais que la Motte aurait le pas , toutes les fois qu'il s'agirait d'esprit & de raison.

Ces deux hommes si différens n'avaient pas fait quatre pas , que l'un pâlit de colère , & l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme , qui était depuis longtems dans ce Temple , tantôt à une place , tantôt à une autre.

C'était le discret Fontenelle ,
Qui par les beaux-arts entouré ,
Répandait sur eux , à son gré ,
Une clarté douce & nouvelle.
D'une planète , à tire d'astie ,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Gout tenait
Le siège heureux de son empire.
Avec Quinault il badinait ,
Avec Mairan il raisonnait ;
D'une main légère il prenait
Le compas , la plume & la lire.

Eh quoi ! cria Rousseau , je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes ? Quoi ! le bon Gout souffrira dans son Temple l'Auteur des *Lettres du Ch. d'Her.* **, d'une *Passion d'Automne*, d'un *Clair de Lune*, d'un *Ruisseau Amant de la Prairie*, de la *Tragédie d'Aspar*, d'*Endymion*, &c. Eh non, dit la Critique ; ce n'est pas l'Auteur de tout cela que tu vois , c'est celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'instruire , de *Thétis* & de *Pélée*, Opéra qui excite inutilement ton envie ; de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme ; & Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne fait que rimer, & il alla prendre paisiblement sa place entre Lucrece & Leibnitz *»*). Je demandai, pourquoi Leibnitz était là ? On me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers Latins, quoiqu'il fût Métaphysicien & Géomètre ; & que la Critique le souffrait en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plupart de ses confrères.

Cependant la Critique se tournant vers l'Auteur des *Mondes*, lui dit : Je ne vous reprocherai pas certains Ouvrages de votre jeunesse, comme font ces Cyniques jaloux ; mais je suis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Gout ; & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du Public, & de la mienne ; car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord ;

Votre Muse sage & riante
Devrait aimer un peu moins l'art :
Ne la gêtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrece, il rougit d'abord en voyant le Cardinal son ennemi ; mais à peine l'eut-il entendu parler, qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très beaux vers Latins, ce que je traduis ici en assez mauvais vers Français.

Aveugle que j'étais, je crus voir la nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure,
J'adorai, comme un Dieu, ce mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au Ciel, & détrôna les Dieux,
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs,

Tu

Tu m'as vaincu , je cède , & l'ame est immortelle ,
Aussi-bien que ton nom , mes écrits , & tes vers.

Le Cardinal répondit à ce compliment très flatteur dans la langue de Lucrece. Tous les Poètes Latins qui étaient là , le prirent pour un ancien Romain , à son air & à son stile ; mais les Poètes Français sont fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on ne parle plus , & disent que puisque Lucrece , né à Rome , embellissait Epicure en Latin , son adversaire né à Paris , devait le combattre en Français. Enfin , après beaucoup de ces retardemens agréables , nous arrivâmes jusqu'à l'Autel , & jusqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore ,
Ce Dieu charmant que l'on ignore ,
Quand on cherche à le définir ;
Ce Dieu qu'on ne fait point servir ,
Quand avec scrupule on l'adore ,
Que la Fontaine fait sentir ,
Et que Vadius cherche encore.
Il se plaisait à consulter
Ces graces simples & naïves ,
Dont la France doit se vanter ;
Ces graces piquantes & vives ,
Que les Nations attentives
Voulurent souvent imiter ,
Qui de l'art ne sont point captives ,
Qui régnaient jadis à la Cour ,
Et que la nature & l'amour
Avaient fait naître sur nos rives :
Il est toujours environné
De leur troupe tendre & légère ;
C'est par leurs mains qu'il est orné ,
C'est par leurs charmes qu'il fait plaire ;

A a

Elles-mêmes l'ont couronné
 D'un diadème qu'au Parnasse
 Composâ jadis Apollon,
 Du laurier du divin Maron,
 Du lierre & du myrte d'Horace,
 Et des roses d'Anacréon.

Sur son front règne la sagesse ;
 Le sentiment & la finesse
 Brillent tendrement dans ses yeux ;
 Son air est vif, ingénieux ;
 Il vous ressemble enfin, Sylvie,
 A vous que je ne nomme pas,
 De peur des cris & des éclats
 De cent beautés que vos appas
 Font dessécher de jalousie.

Non loin de lui, Rollin dictait *s*)
 Quelques leçons à la jeunesse,
 Et, quoi qu'en robe, on l'écoutait,
 Chose assez rare à son espèce.
 Près de là, dans un cabinet,
 Que *o*) Girardon & le Puget
 Embellifiaient de leur sculpture,
 Le Pouffin sagement peignait ; *p*)
 Le Brun fièrement dessinait ; *q*)
 Le Sueur entr'eux se plaçait ; *r*)
 On l'y regardait sans murmure ;
 Et le Dieu, qui de l'œil suivait
 Les traits de leur main libre & sûre,
 En les admirant, se plaignait
 De voir qu'à leur docte peinture,
 Malgré leurs efforts il manquait
 Le coloris de la nature.
 Sous ses yeux, l'âge amoureux badin

Rahimaient ces touches savantes ,
 Avec un pinceau que leurs mains
 Trempaient dans les couleurs brillantes
 De la palette de Rubens. s)

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le Sanctuaire bien des gens qui passaient, il y a soixante ou quatre-vingt ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les Pavillons, les Benferades, les Pelissons, les Segrais t), les St. Evremonts, les Balzacs, les Voitures, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux jours des Belles-Lettres fussent arrivés; mais peu-à-peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guères que l'esprit de leur tems, & non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs faibles écrits
 Beaucoup de graces sont ternies ;
 Ils sont comptés encor au rang des beaux-esprits,
 Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le Sanctuaire,
 en récitant ce vers de Despréaux :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la Critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son *Eneïde* en vers Français, le renvoya assez durement, & laissa venir à sa place Madame u) de la Fayette, qui avait mis sous le nom de Segrais le Roman aimable de *Zaide*, & celui de la *Princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à Pelisson d'avoir dit grave-
 ment tant de puérités dans son Histoire de l'Acad-

démie Française, & d'avoir rapporté, comme des bons mots, des choses assez grossières. *x*) Le doux, mais faible Pavillon, fait sa cour humblement à Madame Deshoulières, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal *y*) Saint-Evremont n'ose parler de vers à personne. Balzac affomme de longues phrases hyperboliques *z*) Voiture & Benferade, qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux Comte de Buffy. Madame de Sévigné, qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit, que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réussir à donner au Dieu du Gout cet excès de bonne opinion que le Comte de Buffy avait de Messire Roger de Rabutin.

Buffy, qui s'estime & qui s'aime,
 Jusqu'au point d'en être ennuyeux,
 Est censuré dans ces beaux lieux,
 Pour avoir d'un ton glorieux
 Parlé trop souvent de lui-même. *aa*)
 Mais son fils, son aimable fils,
 Dans le Temple est toujours admis;
 Lui, qui sans flatter, sans médire,
 Toujours d'un aimable entretien,
 Sans le croire, parle aussi-bien
 Que son père croyait écrire.
 Je vis arriver en ce lieu
 Le brillant Abbé de Chaulieu,
 Qui chantait en sortant de table.
 Il osait desservir le Dieu,
 D'un air familier, mais aimable.
 Sa vive imagination
 Prodigait dans sa douce ivresse
 Des beautés sans correction, *bb*)

Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.

cc) La Fare, avec plus de mollesse,
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantait auprès de sa maîtresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir & la paresse
Dictaient sans l'aide d'Apollon.
Après d'eux, le vif Hamilton, dd)
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médifait de l'humaine espèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aisé, le tendre Saint Aulaire, ee)
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère ;
On voyait les fleurs de Cythère,
Et celles du sacré vallon,
Orner sa tête octogonaire.

Le Dieu aimait fort tous ces Messieurs, & surtout ceux qui ne se piquaient de rien ; il avertissait Chau lieu, de ne se croire que le premier des Poètes négligés, & non pas le premier des bons Poètes.

Ils faisaient conversation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'Hôtel de Rambouillet ff), ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y fait fuir également
Le précieux, le pédantisme,
L'air empesté du syllogisme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'est là qu'avec grâce on allie
Le vrai favoit à l'enjouement ;

Et la justesse à la faillie.
 L'esprit en cent façons se plie ;
 On fait lancer, rendre, essuyer
 Des traits d'aimable raillerie ;
 Le bon sens, de peur d'ennuyer,
 Se déguise en plaisanterie.

Là se trouvait Chapelles, ce génie plus débâché
 Encor que délicat, plus naturel que poli, facile dans
 ses vers, incorrect dans son stile, libre dans ses idées.
 Il parlait toujours au Dieu du Goût sur les mêmes
 rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Régalez mieux votre passion
 Pour ces syllabes enfilées,
 Qui chez Richelet étalées,
 Quelquefois sans invention,
 Disent avec profusion
 Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables, que je ren-
 contrai le Président de Maisons, homme très éloigné
 de dire des riens, homme aimable & solide, qui avait
 aimé tous les Arts.

O transports ! ô plaisirs ! ô moment pleins de charmes !
 Cher Maisons, m'écriai-je, en l'arroiant de larmes,
 C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,
 À la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
 La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
 Ah ! puisque le Destin nous voulait séparer,
 C'était à toi de vivre, à moi seul d'expirer.
 Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
 Le Ciel pour mon partage a choisi les douleurs ;
 Il fêta de chagrins ma pénible carrière ;
 Là tienne était brillante & couverte de fleurs.

Dans le sein des plaisirs, des arts & des honneurs,
 Tu cultivais en paix les fruits de ta sagesse ;
 Ta vertu n'était point l'effet de ta faiblesse ;
 Je ne te vis jamais offusquer ta raison
 Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
 L'homme est né pour l'erreur ; on voit la molle argile,
 Sous la main du potier, moins souple & moins docile,
 Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,
 Précepteurs ignorans de ce faible Univers.
 Tu bravas leur empire, & tu ne sus te rendre
 Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié ;
 Et dans toi la nature avait associé
 A l'esprit le plus ferme, un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'esprit nous trouvâmes quelques Jésuites. Un Janséniste dira, que les Jésuites se fourent partout ; mais le Dieu du Gout reçoit aussi leurs ennemis, & il est assez plaisant de voir dans ce Temple Bourdaloue qui s'entretient avec Pascal sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le P. Bouhours est derrière eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage, & toutes les négligences qui leur échappent.

Le Cardinal ne put s'empêcher de dire au P. Bouhours :

Quittez d'un censeur pointilleux
 La pédantesque diligence ;
 Aimons jusqu'aux défauts heureux
 De leur mâle & libre éloquence.
 J'aime mieux errer avec eux,
 Que d'aller, censeur scrupuleux,
 Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte ; mais nous autres Poètes, nous

A a iij

fommes. souvent très impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrétois pas dans ce Temple à voir les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs, exacte prose ;
 Je ne me borne point à vous.
 N'avoir qu'un goût est peu de chose !
 Beaux-Arts, je vous invoque tous !
 Musique, danse, architecture,
 Art de graver, docte peinture,
 Que vous m'inspiriez de desirs !
 Beaux-Arts, vous êtes des plaisirs ;
 Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les Muses présenter tour-à-tour sur l'autel du Dieu, des livres, des desseins, & des plans de toute espèce. On voit sur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'est point redevable au Cavalier Bernini, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, & qui fut construite par Perrault & par Louis le Vau, grands-Artistes trop peu connus. Là est le dessein de la porte St. Denis, dont la plupart des Parisiens ne connaissent pas plus la beauté, que le nom de François Blondel, qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine (gg), qu'on regarde si peu, & qui est ornée des précieuses sculptures de Jean Gougeon, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, & qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres. Le portail de Saint Gervais, chef-d'œuvre d'Architecture, auquel il manque une église, une place, & des admirateurs, & qui devrait immortaliser le nom de Desbrosses, encor plus que le Palais du Luxembourg, qu'il a aussi bâti. Tous ces monuments négligés par un vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du Dieu.

On nous fit voir ensuite la Bibliothèque de ce Palais enchanté; elle n'était pas ample. On croira bien; que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux & bizarre
 De vieux manuscrits vermoulus ,
 Et la suite inutile & rare
 D'Ecrivains qu'on n'a jamais lus.
 Le Dieu daigna de sa main même
 En leur rang placer ces Auteurs ,
 Qu'on lit, qu'on estime & qu'on aime ,
 Et dont la sagesse suprême
 N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés & retranchés de la main des Muses. On y voit entr'autres, l'ouvrage de Rabelais, réduit tout-au-plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un stile, & qui chante du même ton les Psaumes de David & les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture & Sarrazin n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux Philosophe, ce Juge éclairé de tant d'Auteurs & de tant de Sectes, disait souvent, qu'il n'aurait pas composé plus d'un *in-folio*, s'il n'avait écrit que pour lui, & non pour les Libraires. *ii*)

Enfin, on nous fit passer dans l'intérieur du Sanctuaire. Là les mystères du Dieu furent dévoilés: là je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité: un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable Auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions, & des détails inutiles dans son Roman moral, & rayait le titre de Poëme épique que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de poëme en prose.

L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux & facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses Oraisons funèbres; & il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,
 Qui plut bien moins à notre oreille,
 Qu'à notre esprit qu'il étonna :
 Ce Corneille qui crayonna *kk*)
 L'ame d'Auguste, de Cinna,
 De Pompée & de Cornélie,
 Jettait au feu sa Pulchérie,
 Agéfilas & Suréna,
 Et sacrifiait, sans faiblesse,
 Tous ses enfans infortunés,
 Fruits languissans de sa vieillesse,
 Trop indignes de leurs aînés.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
 Et parlant au cœur de plus près,
 Nous attachant sans nous surprendre,
 Et ne se démentant jamais,
 Racine observe les portraits
 De Bajazet, de Xipharès,
 De Britannicus, d'Hippolite.
 A peine il distingue leurs traits;
 Ils ont tous le même mérite;
 Tendres, galans, doux & discrets;

Et l'amour qui marche à leur suite ,
Les croit des courtisans Français.

Toi, favori de la Nature ,
Toi, la Fontaine, auteur charmant ,
Qui bravant & rime & mesure ,
Si négligé dans ta parure ,
N'en avais que plus d'agrément :
Sur tes écrits inimitables ,
Di-nous quel est ton sentiment ;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes & sur tes fables.

La Fontaine, qui avait conservé la naïveté de son caractère, & qui dans le Temple du Goût joignait un sentiment éclairé à cet heureux & singulier instinct, qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait quelques-unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes, & déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,
Qui, donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuses loix.
Il revoit ses enfans avec un œil sévère ;
De la triste *Equivoque* il rougit d'être père ;
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur ;
Lui-même il les efface, & semble encor nous dire,
Ou sachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût, se réconciliait avec Quinault, qui est le Poète des Graces, comme Despréaux est le Poète de la raison.

Mais le sévère Satyrique
Embrassait encor, en grondant,
Cet aimable & tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disait Despréaux, que vous ne conveniez, qu'il y a bien des fadeurs dans ces Opéra si agréables. Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez aussi, que vous n'eussiez jamais fait *Atys*, ni *Arnolphe*.

Dans vos scrupuleuses beautés
Soyez vrai, précis, raisonnable:
Que vos écrits soient respectés;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux, & embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, & j'osai lui dire:

Le sage, le discret Tércence,
Est le premier des traducteurs:
Jamais dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs:
Tu fus le Peintre de la France.
Nos bourgeois à fots préjugés
Nos petits Marquis rengorgés,
Nos Robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

Ah! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems! J'aurais trouvé des dénouemens plus heureux; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas Comique.

C'est ainsi que tous ces Maîtres de l'Art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise, & dont nul grand-homme n'est exempt.

Je connus alors que le Dieu du Goût est très difficile à satisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis, que les ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul Auteur avec lui n'a tort,
 Quand il a trouvé l'art de plaire;
 Il le critique sans colère,
 Il l'applaudit avec transport.
 Melpomène étalant ses charmes,
 Vient lui présenter ses héros,
 Et c'est en répandant des larmes
 Que ce Dieu connaît leurs défauts.
 Malheur à qui toujours raisonne,
 Et qui ne s'attendrit jamais!
 Dieu du Goût, ton divin palais
 Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla à-peu-près dans ce sens; car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
 Comblés des faveurs du Parnasse;
 Ne souffrez pas que dans Paris
 Mon rival usurpe ma place.

Je fais qu'à vos yeux éclairés
 Le faux-goût tremble de paraître;
 Si jamais vous le rencontrez,
 Il est aisé de le connaître.

Toujours accablé d'ornemens,

Composant sa voix , son visage ;
Affecté dans ses agrémens ,
Et précieux dans son langage.

Il prend mon nom , mon étendart ;
Mais on voit assez l'imposture ;
Car il n'est que le fils de l'Art ,
Moi , je le suis de la Nature.

N O T E S.

a) C Et ouvrage fut composé en 1731. Il en a été fait plusieurs éditions : celle-ci est incomparablement la meilleure, la plus ample & la plus correcte.

b) L'anti - Lucrèce n'avait point encor été imprimé, mais on en connaissait quelques morceaux , & cet ouvrage avait une très grande réputation.

c) L'Abbé de Rotelin de l'Académie Française.

d) Dacier avait une littérature fort grande; il connaissait tout des Anciens, hors la grace & la finesse : ses commentaires ont partout de l'érudition, & jamais de goûts; il traduit grossièrement les délicatesses d'Horace.

Si Horace dit à sa maltresse: *Miseri, quibus intentata nites:* Dacier dit: *Malheureux ceux qui se laissent attirer par cette bonace, sans vous connaître.* Il traduit: *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus: C'est à présent qu'il faut boire, & que sans rien craindre il faut danser de toute sa force. Mox juniores querit adulteros: Elles ne sont pas plutôt mariées, qu'elles cher-*

chent de nouveaux galans. Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ses notes soient d'un savant peu spirituel, son livre est plein de recherches utiles, & on loue son travail, en voyant son peu de génie.

e) Saumaïse est un Auteur savant qu'on ne lit plus guères. Il commence ainsi sa défense du Roi d'Angleterre Charles I. „ Anglais, qui „ vous renvoyez les têtes des „ Rois comme des balles de „ paume, qui jouez à la boule „ avec des couronnes, & qui „ vous servez de sceptres comme de marottes.

f) Vateau est un Peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées, & qu'il a très bien groupées; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

g) Scudéri était, comme de raison, ennemi déclaré de Corneille. Il avait une cabale qui le mettait fort au-dessus de ce père du Théâtre. Il y a encor un mauvais ouvrage de Sarrazin, fait pour prou-

ver que je ne fais quelle pièce de Scudéri, nommée *l'Amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la Scène Française. Ce Scudéri se vantait, qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de ses pièces, & il disait qu'il ne céderait à Corneille, qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers aux Cids & aux Horaces.

A l'égard de Pradon, on fait, que sa *Phèdre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, & qu'il falut du tems pour faire ceder la cabale au mérite.

b) Beaucoup de mauvais livres sont imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

i) Houdard de la Motte fit en 1728. un *Oedipe* en prose, & un *Oedipe* en vers. A l'égard de son *Oedipe* en prose, personne, que je sache, n'a pu le lire. Son *Oedipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques, & l'Auteur a eu soin de mettre dans un avertissement, que cette pièce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet Auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques Odes très belles, de jolis Opéra, & des Dissertations très bien écrites.

k) Vers de Rousseau.

l) Vers du même.

m) Vers du même.

n) Leibnitz, né à Leipfick le 23 Juin 1664, mort à Hanovre le 14 Novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la Physique, un grand goût pour les belles-lettres; il faisait même des vers Français. Il a paru s'égarer en Métaphysique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systèmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'Empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du Roi d'Angleterre, & de plusieurs autres Souverains.

o) Charles Rollin, ancien Recteur de l'Université & Professeur Royal, est le premier homme de l'Université, qui ait écrit purement en Français pour l'instruction de la jeunesse, & qui ait recommandé l'étude de notre langue, si nécessaire, & cependant si négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des Etudes* respire le bon goût, & la saine littérature presque partout. On lui reproche seulement de descendre dans des minuties. Il ne s'est guères éloigné du bon goût que quand

quand il a voulu plaifanter , *Tom. III. pag. 305. en parlant de Cyrus : Auffi-tôt , dit-il , on équipe le petit Cyrus en échanfon ; il s'avance gravement , la ferviette fur l'épaule , & tenant la coupe délicatement entre trois doigts : J'ai appréhendé , dit le petit Cyrus , que cette liqueur ne fût du poifon. Comment cela ? Oui , mon papa. Et en un autre endroit , en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans ; Une balle , un ballon , un sabot , font fort de leur goût. Depuis le toit jufqu'à la cave , tout parlait Latin chez Robert Etienne. Il ferait à fouhalter qu'on corrigeât ces mauvaiſes plaifanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre , fi eſtimable d'ailleurs.*

p) Girardon mettoit dans ſes ſtatues plus de grace , & le Puget plus d'exprefſion. Les bains d'Apollon ſont de Girardon ; mais il n'a pas fait les chevaux, ils ſont de Marſi, Sculpteur digne d'avoir mêlé ſes travaux avec Girardon. Le Milon & le gladiateur ſont du Puget,

q) Le Pouſſin , né aux Andelis en 1594 , n'eut de maître que ſon génie , & quelques eſtampes de Raphaël , qui lui tombèrent entre les mains. Le deſir de conſulter la belle nature dans les antiques , le fit aller à Rome , malgré les obſtacles qu'une extrême pauvreté mettoit à ce voyage. Il

y fit beaucoup de chefs-d'œuvre , qu'il ne vendait que ſept écus pièce. Appellé en France par le Secrétaire d'Etat Desnoyers , il y établit le bon goût de la peinture : mais perſécuté par ſes envieux , il ſ'en retourna à Rome , où il mourut avec une grande réputation , & ſans fortune. Il a ſacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses Sacremens ſont trop gris ; cependant il y a dans le cabinet de Mgr. le Duc d'Orléans un raviſſement de St. Paul , du Pouſſin , qui fait pendant avec la viſion d'Ezéchiél , de Raphaël , & qui eſt d'un coloris aſſez fort. Ce tableau n'eſt point déparé du tout par celui de Raphaël ; & on les voit tous deux avec un égal plaifir.

r) Le Brun , diſciple de Vouet , n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'Alexandre eſt beaucoup mieux coloré que ſes batailles. Ce Peintre n'a pas un ſi grand goût de l'antique , que le Pouſſin & Raphaël ; mais il a autant d'invention que Raphaël , & plus de vivacité que le Pouſſin. Les eſtampes des batailles d'Alexandre ſont plus recherchées que celles des batailles de Conſtantin par Raphaël & par Jules Romain.

s) Euftaſche le Sueur étoit un excellent Peintre , quoiqu'il n'eût point été en Ita-

B b

lie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût ; mais il manquait encor de beau coloris.

Ces trois Peintres font à la tête de l'école Française.

s) Rubens égale le Titien pour le coloris ; mais il est fort au - dessous de nos Peintres Français pour la correction du dessin.

u) Segrais est un Poète très faible ; on ne lit point ses églogues, quoique Boileau les ait vantées. Son *Enfide* est du stile de Chapelain. Il y a un Opéra de lui ; c'est Roland & Angelique , sous le titre de *l'Amour guéri par le tems*. On voit ces vers dans le prologue :

*Pour couronner leur tête
En cette fête,
Allons dans nos jardins,
Avec les lys de Charlemagne,
Assembler les jasmins,
Qui parfument l'Espagne.*

La *Zaïde* est un Roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

x) Voici ce que Mr. Huet, Evêque d'Avranches, rapporte, pag. 204. de ses Commentaires, édition d'Amsterdam :
„ Madame de la Fayette négligea si fort la gloire qu'elle méritait, qu'elle laissa sa *Zaïde* paraître sous le nom de Segrais : & lorsque j'eus

„ rapporté cette anecdote ,
„ quelques amis de Segrais ,
„ qui ne savaient pas la vérité , se plaignirent de ce
„ trait , comme d'un outrage
„ fait à sa mémoire. Mais
„ c'était un fait dont j'avais
„ été longtems témoin oculaire , & c'est ce que je suis
„ en état de prouver par plusieurs lettres de Madame de la Fayette , & par l'original du manuscrit de la *Zaïde*, dont elle m'envoyait
„ les feuilles à mesure qu'elle
„ les composait.

y) Voici ce que Pélisson rapporte comme des bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier Voiture, fils d'un Marchand de vin , à la fille d'un Pourvoyeur de chez le Roi :

*O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs délices seront grandes !
Ils seront toujours en festin ;
Car si la Prou fournit les viandes,
Voiture fournira le vin.*

Il ajoute que Madame Desloges jouant au jeu des Proverbes , dit à Voiture : „ Ce „ lui-ci ne vaut rien , percez „ nous en d'un autre. “ Son histoire de l'Académie est remplie de pareilles minuties , écrites languissamment : & ceux qui lisent ce livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

z) On fait à quel point St. Evremont était mauvais poète. Ses comédies sont encore plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cent louis pour imprimer sa comédie de *Sir Politik*.

aa) Voiture est celui de tous ces illustres du tems passé, qui eut le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites pièces de vers, & peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que Pline, & ses lettres ne valent guères mieux que celles de le Pays & de Bourfaut. Voici quelques-uns de ses traits : „ Lorsque vous „ me déchirez le cœur & que „ vous le mettez en mille pié- „ ces, il n'y en a pas une qui „ ne soit à vous, & un de vos „ fouris confit mes plus amè- „ res douleurs. Le regret de „ ne vous plus voir me coûte „ tant, sans mentir, plus de „ cent mille larmes. Sans „ mentir, je vous conseille „ de vous faire Roi de Ma- „ dére. Imaginez - vous le „ plaisir d'avoir un Royau- „ me tout de sucre. A dire le „ vrai nous y vivrions avec „ beaucoup de douceur. „ Il écrit à Chapelain : „ Et „ notez quand il me vient en „ la pensée, que c'est au plus „ judicieux homme de notre „ siècle, au père de la *Lionne* „ & de la *Pucelle* que j'écris,

„ les cheveux me dressent si „ fort à la tête qu'il semble „ d'un hérisson.

Souvent rien n'est si plat que sa poésie.

*Nous trouvâmes près Sercotté,
Cas étrange, & vrai pourtant,
Des bœufs; qu'on voyait brochant
Dessus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons;
Et bon nombre de montons.*

Cependant Voiture a été admiré, parce qu'il est venu dans un tems où l'on commençait à sortir de la barbarie, & où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai, que Despréaux l'a comparé à Horace; mais Despréaux était alors jeune. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe; & Despréaux a retracté depuis ces éloges.

bb) Il écrit au Roi; Si-
re, un homme comme moi,
qui a de la naissance, de l'es-
prit & du courage. . . J'ai de
la naissance, & l'on dit que
j'ai de l'esprit pour faire es-
timer ce que je dis.

cc) L'Abbé de Chauvieu
dans une épître au Marquis
de la Fare, connue dans le
public sous le titre du *Désiste*,
dit :

*J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les
Euménides;*

B b ij

*Déjà venaient frapper mes oreilles
timides*

*Les affreux cris du chien de l'em-
pire des morts.*

Le moment d'après il fait
le portrait d'un Confesseur,
& parle d'un Dieu d'Israël.

*Lorsqu'au bord de mon lit une voix
menaçante*

*Des volontés du Ciel interprète las-
fante.*

Voilà bien le Confesseur. Dans
une autre pièce sur la Divini-
té, il dit :

*D'un Dieu, moteur de tout, j'adore
l'existence :*

*Ainsi l'on doit passer avec tran-
quillité*

*Les ans que nous départ l'aveugle
destinée.*

Ces remarques sont exac-
tes, & Mr. de St. Marc s'est
trompé en disant dans son éli-
tion de Chaulieu qu'elles ne
l'étaient pas. On trouve dans
ses poésies beaucoup de con-
tradictions pareilles. Il n'y a
pas trois pièces écrites avec
une correction continue; mais
les beautés de sentiment &
d'imagination, qui y sont ré-
pandues, en rachètent les dé-
fauts.

L'Abbé de Chaulieu mou-
rut en 1720, âgé de près de
quatre-vingt ans, avec beau-
coup de courage d'esprit.

dd) Le Marquis de la Fa-
re, Auteur des Mémoires qui
portent son nom, & de quel-
ques pièces de poésie, qui
respirant la douceur de ses
mœurs, était plus aimable
homme, qu'aimable Poète. Il
est mort en 1718. Ses poésies
sont imprimées à la suite des
œuvres de l'Abbé de Chaulieu,
son intime ami, avec une pré-
face très partielle & pleine de
défauts.

ee) Le Comte Antoine Ha-
milton, né à Caën en Nor-
mandie, a fait des vers pleins
de feu & de légèreté. Il était
fort satyrique.

ff) Mr. de St. Aulaire, à
l'âge de plus de quatre-vingt-
dix ans, faisait encor des chan-
sons aimables.

gg) Despréaux alla réciter
ses ouvrages à l'Hôtel de Ram-
bouillet. Il y trouva Chape-
lain, Cottin, & quelques gens
de pareil goût, qui le reçurent
fort mal.

bb) La fontaine St. Inno-
cent; l'architecture est de Les-
cot, Abbé de Claigni, & les
sculptures de Jean Gougeon.

ii) C'est ce que Bayle lui-
même écrivit au sieur des Mal-
zeaux.

kk) Terme dont Corneille
se sert dans une de ses épitres.



L E T T R E

A M. D E C * * * ,

S U R

LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vû, & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçue & exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre; chacun fournissait ses idées; & je n'ai guères eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de * * disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son Dictionnaire de plus de deux cent articles de Ministres & de Professeurs Luthériens ou Calvinistes; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, Professeur à Cologne; & qu'au-lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De-là on conclut, à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul tome, dans la Bibliothèque du Temple du Goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'Académie Française; que vous vous intéressiez fort peu à tous les détails des ouvrages de *Balesdeus*, de *Porcbères*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet*, & d'autres pareils grands-hommes; & je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guères aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrivent de meilleures lettres que

B b iij

Voiture; on disoit que Saint-Evremont n'aurait jamais dû faire de vers, & qu'on ne devoit pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du public éclairé; & moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, & surtout les miens, je réduisois aussi - tôt tous ces volumes à très peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le Secrétaire du public: si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je fais que des politiques ont regardé cette innocente plaifanterie du *Temple du Goût* comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puisse avancer, que le Château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, & soutenir que le Brun, qui étoit premier Peintre du Roi, a manqué de coloris.

Des rigoristes disent, qu'il est impie de mettre des filles de l'Opéra, Lucrece & des Docteurs de Sorbonne, dans le *Temple du Goût*.

Des Auteurs, auxquels on n'a point pensé, crient à la satire, & se plaignent que leurs défauts sont désignés, & leurs grandes beautés passées sous silence; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie; & ils appellent le *Temple du Goût* un libelle diffamatoire.

On ajoute qu'il est d'une ame noire, de ne louer personne sans un petit correctif; & que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons caressés.

Je répondrai en deux mots à cette accusation. Qui loue tout, n'est qu'un flatteur. Celui-là seul sait louer, qui loue avec restriction.

Ensuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce siècle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu distinguer entre la *Critique*, la *Satyre* & le *Libelle*.

Dire que le *Traité des Etudes* est un livre à jamais utile, & que par cette raison même il en faut retrancher quelques plaisanteries, & quelques familiarités peu convenables à ce sérieux ouvrage : dire que les *Mondes* est un livre charmant & unique, & qu'on est fâché d'y trouver que *le jour est une beauté blonde*, & *la nuit une beauté brune*, & d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que Despréaux ait écrit :

. . . . Pour trouver un auteur sans défaut,
La raison dit Virgile, & la rime Quinaut.

C'est de la satyre, & de la satyre même assez injuste en tout sens, (avec le respect que je lui dois) ; car la rime de *défaut* n'est point assez belle pour rimer avec *Quinaut* ; & il est aussi peu vrai de dire que Virgile est sans défaut, que de dire que Quinaut est sans naturel & sans graces.

Les *Couplets* de Rousseau, le *Masque de Laverne*, & telle autre horreur, certains ouvrages de Gacon ; voilà ce qui s'appelle un *Libelle diffamatoire*.

Tous les honnêtes gens qui pensent, sont *critiques* ; les malins sont *satyriques* ; les pervers sont des *libelles* : & ceux qui ont fait, avec moi, le *Temple du Gout*, ne sont assurément ni malins, ni méchants.

Enfin, voilà ce qui nous amusa pendant plus de quinze jours. Les idées se succédaient les unes aux autres ; on changeait tous les soirs quelque chose, & cela a produit sept ou huit *Temples du Gout*, absolument différens.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Maffei, les Popes, les Bononcini ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne sont pas fort à regretter. Quoi qu'il en soit, cette plaisanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaises & des plus infidèles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée sans mon aveu; & celui qui l'a donnée, quel qu'il soit, a très grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition: il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ses amusemens; mais la sottise est faite, & c'est un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle; & le public aura cette petite esquisse (si cela même peut en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une société où l'on savait s'amuser sans la ressource du jeu; où l'on cultivait les belles-lettres sans esprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la satire, & où l'on savait louer sans flatterie.

S'il avait été question de faire un Traité du Goût, on aurait prié les *de Côtes* & les *Beaufrauds* de parler d'Architecture, les *Coyvels* de définir leur Art avec esprit, les *Destouches* de dire quelles sont les graces de la Musique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le Théâtre: pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il fait, cela aurait fait un gros *in-folio*; mais on s'est contenté de mettre en général les sentimens du public, dans un petit écrit sans conséquence, & je me suis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reste à dire un mot sur notre jeune No-

blesse qui employe l'heureux loisir de la paix à cultiver les Lettres & les Arts ; bien différente en cela des augustes Visigoths leurs ancêtres, qui ne savaient pas signer leurs noms. S'il y a encor dans notre Nation si polie, quelques barbares & quelques mauvais plaifans qui osent désapprouver des occupations si estimables, on peut assurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient, Je suis très persuadé que, quand un homme ne cultive point un talent, c'est qu'il ne l'a pas ; qu'il n'y a personne qui ne fit des vers, s'il était né Poète ; & de la Musique, s'il était né Musicien.

Il faut seulement que les graves Critiques, aux yeux desquels il n'y a d'amusement honorable dans le Monde que le Lansquenet & le Biribi, sachent que les Courtifans de Louis XIV, au retour de la conquête de Hollande en 1672, dansèrent à Paris sur le Théâtre de *Lully*, dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec les Danseurs de l'Opéra, & que l'on n'osa pas en murmurer. A plus forte raison doit-on, je crois, pardonner à la jeunesse d'avoir eu de l'esprit dans un âge où l'on ne connaissait que la débauche.

OMNE TULIT PUNCTUM QUI MISCUIT
UTILE DULCI.

Je suis, &c.

PRINCIPALES VARIANTES

D U

TEMPLE DU GOUT.

I *L est bon a) que vous observiez de près un Dieu
que vous voulez servir.*

Vous l'avez pris pour votre maître,
Il l'est, ou du moins le doit être;
Mais vous l'encensez de trop loin,
Et nous allons prendre le soin
De vous le faire mieux connaître.

*Je remerciai Son Eminence de sa bonté, & je lui
dis : Monseigneur, je suis extrêmement indiscret ; si
vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le
monde :*

Et, si dans son malin vouloir,
Quelque critique veut savoir
En quels lieux, en quel coin du monde,
Est bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde ?

*Le Cardinal me répliqua que le Temple était dans
le pays des beaux-Arts, qu'il voulait absolument que
je l'y suivisse, & que je fisse ma relation avec sin-
cérité ; que s'il arrivoit qu'on se moquât un peu de*

a) C'est le Cardinal de Polignac qui adresse la parole à
M. de Voltaire.

moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, & que je le rendrais bien, si je voulais. J'obéis, & nous partimes.



On repoussait plus fièrement ces hommes injustes & dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïssent sincèrement ce qui réussit, de quelque nature qu'il puisse être. Leurs bouches distillent la médisance & la calomnie b). Ils disent que Télémaque est un libelle contre Louis XIV, & Esther une satire contre le Ministère: ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère; ils infectent tout ce qu'ils touchent.



Ab! bon Dieu! s'écria la Critique c), quel horrible jargon! Elle fit ouvrir la porte pour voir l'animal qui avait un cri si singulier. Quel fut son étonnement, quand tout le monde lui dit que c'était Rousseau! Elle lui ferma la porte au plus vite. Le rimeur désespéré lui criait dans son stile Marotique:

Eh! montrez-vous un peu moins difficile:
 J'ai, près de vous, mérité d'être admis:
 Reconnaissez mon humeur & mon stile;
 Voici des vers contre tous mes amis.
 O vous, Critique! ô vous, Déesse utile!
 C'était par vous que j'étais inspiré.
 En tout pays, en tout tems abhorré,
 Je n'ai que vous désormais pour azile.

A ces paroles, la Critique fit ouvrir le Temple, parut d'un air de Juge, & parla ainsi au Cynique:

b) On a fait réellement ces reproches à Fénelon & à Racine, dans de misérables libelles que personne ne lit plus aujourd'hui, & auxquels

la malignité donna de la vogue dans leur tems.

c) Brekekeke, koax, koax, koax, koax. Vers de Rousseau.

Rouffeu, tu m'as trop méconnue :
 Jamais ma candeur ingénue
 A tes écrits n'a présidé.
 Ne préten pas qu'un Dieu t'inspire,
 Quand ton esprit n'est possédé
 Que du démon de la satire.



Enfin, après ces retardemens agréables, au milieu des beaux-Arts, des Muses, des Plaisirs mêmes, nous arrivâmes jusqu'à l'Autel & jusqu'au Trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
 Ce Dieu charmant que l'on ignore,
 Quand on cherche à le définir ;
 Ce Dieu qu'on ne fait point servir,
 Quand avec scrupule on l'adore.
 Il se plaisait à consulter
 Ces graces, simples & naïves,
 Dont la France doit se vanter ;
 Ces graces, piquantes & vives,
 Que les Nations attentives
 Voulurent souvent imiter ;
 Qui de l'art ne sont point captives,
 Qui régnaient jadis à la Cour,
 Et que la nature & l'amour

d) Mademoiselle Camargo, la première qui ait dansé comme un homme.

e) Adrienne le Couvreur, la meilleure Actrice qu'ait jamais eu, avant elle, la Comédie Française pour le tragique, & la première qui ait

introduit au Théâtre la déclamation naturelle.

f) M. de Polignac ayant conjecturé qu'un certain terrain de Rome avait été autrefois la maison de Marius, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à plusieurs pieds sous

Avaient fait naître sur nos rives.
 Il est toujours environné
 De leur troupe aimable & légère :
 C'est par leurs mains qu'il est orné,
 C'est avec elles qu'il veut plaire.

Sur son front règne la sagesse ;
 Son air est tendre, ingénieux :
 Les Amours ont mis dans ses yeux
 Le sentiment & la finesse.
 Le More à ces autels chantait,
 Pélissier près d'elle exprimait
 De Lully toute la tendresse ;
 Légère & forte en sa souplesse,
 La vive Camargo *d*) sautait,
 A ces sons brillans d'allégresse,
 Et de Rebel & de Mouret.
 Le Couvreur *e*), plus loin, récitait,
 Avec cette grace divine,
 Dont autrefois elle ajoutait
 De nouveaux charmes à Racine.

*Colbert, l'amateur & le protecteur de tous les Arts, rassemblait autour de lui les connaisseurs. Tous félicitaient le Cardinal de Polignac *f*) sur ce Salon de Marius, qu'il a déterré dans Rome, & dont il vient d'orner la France.*

Colbert attachait souvent sa vue sur cette belle façade du Louvre, dont Perrault & le Vau se dispu-

terre, un salon entier, avec plusieurs statues très bien conservées. Parmi ces statues, il y en a dix qui font une suite complète, & qui représentent Achille déguisé en fille à la Cour de Lycomède, & re-

connu par l'artifice d'Ulysse. Cette collection est unique dans l'Europe, par la rareté & la beauté. *A la mort du Cardinal de Polignac, le Roi de Prusse en fit l'acquisition.*

Des mains des Graces présentés,
 En Allemagne, en'Italie,
 Il charma l'Europe adoucie,
 Dont son oncle fut redouté.

Il est même encor mieux reçu dans le Temple du Gout, que cet oncle s'i vanté, qui rétablit les beaux-Arts en France de la même main dont il abaiſſa ouz perdit tous ſes ennemis. Ce terrible Miniſtre, craint, bai, envid, admiré à l'excès de toutes les Cours & de la ſienne, eſt redouté juſques dans le Temple du Gout, dont il eſt restaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaiſie d'y faire entrer Chapelain, Colletet, Faret & Desmarets, avec leſquels il faiſait autrefois de méchants vers.

Quand je vis que le Cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai : C'est donc ici comme ailleurs, & l'inclination l'emporte partout ſur les bienfaits ! Alors j'entendis quelqu'un qui me dit :

Etablir, conſerver, monvoir, arrêter tout,
 Donner la paix au Monde, ou fixer la victoire;
 C'eſt ce qui m'a conduit au Temple de la gloire,
 Bien plutôt qu'au Temple du Gout.







Brassac, ſois toujours mon ſoutien.
 Sous tes doigts j'accordai ta lire.
 De l'Amour tu chantes l'empire,
 Et tu composes dans le mien.
 Caylus, tous les Arts te chérissent;
 Je conduis tes brillans deſſeins;
 Et les Raphaëls s'applaudissent
 De ſe voir gravés par tes mains.

AUTRES

AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'Édition de 1733.



ET cependant un fripon de libraire,
 Des beaux esprits écumeur mercénaire,
 Vendeur adroit de sottise & de vent,
 En fouriant d'une mine matoise,
 Lui mesurait des livres à la toise;
 Car Monseigneur est surtout fort savant.



Là ne sont point reçus les petits maîtres, qui assistent à un spectacle sans l'entendre, ou qui n'écou- tent les meilleures choses que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites so- ciétés, qui ont régné chez certaines femmes, & qui se sont fait appeler grands-hommes, sont tout surpris d'être refusés : ils restent à la porte & adressent en vain leurs plaintes à quelques Seigneurs, ou soi-disant tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, & protecteurs ardens des esprits médiocres dont ils sont encensés. On repousse aussi très rudement tous ces petits satyriques obscurs, qui, dans la déman- geaison de se faire connaître, insultent les Auteurs connus ; qui font secrètement une mauvaise critique d'un bon ouvrage ; petits insectes dont on ne soupçonne l'existence, que par les efforts qu'ils font pour piquer, Heureux encor les véritables gens de lettres, s'ils n'a- vaient pour ennemis que cette engeance ! mais à la honte de la Littérature & de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tous

mérite qui réussit ; qui s'acharnent à le décrier & à le perdre ; qui vont dans les lieux publics , dans les maisons des particuliers , dans les Palais des Princes , semer les rumeurs les plus fausses avec l'air de vérité ; calomnieateurs de profession , monstres ennemis des Arts & de la Société. Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le Cardinal de Polignac & l'Abbé de Rothelin : ils n'ont jamais pu avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits & pour les esprits justes.



Rousseau parut en revenant d'Allemagne ; il avait été autrefois dans le Temple : mais quand il y voulut rentrer ,

Il eut beau tristement redire
Ses vers durement façonnés ,
Hérissés de traits de satire ,
On lui ferma la porte au nez.



Rousseau se fâcha d'autant plus que cette Déesse a) avait raison : elle lui disait des vérités ; il répondit par des injures , & lui cria :

Ah ! je connais votre cœur équivoque ;
Respect le cabre , amour ne l'adoucit ,
Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque ,
Plus on l'échauffe & plus il se durcit.

Il vomit plusieurs de ses nouvelles épigrammes qui sont toutes dans ce goût. La Motte les entendit , il en rit ; mais point trop fort & avec discrétion. Rous-

a) La Critique.

seau furieux lui reprocha à son tour tous les mauvais vers que cet Académicien avait faits en sa vie ; & cette dispute aurait duré longtems entr'eux , si la Critique ne leur avait imposé silence & ne leur avait dit : Ecoutez , vous la Motte , brûlez votre Iliade , vos Tragédies , & toutes vos dernières Odes , les trois quarts de vos Fables & de vos Opéra ; prenez à la main vos premières Odes , quelques morceaux de prose dans lesquels vous avez presque toujours raison , hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande surtout une demi-douzaine de vos Fables , l'Europe galante , avec cela entrez hardiment.

Vous , Rousseau , brûlez vos Opéra , vos Comédies , vos dernières Allégories , Odes , Epigrammes Germaniques , ballades , Sonnets ; semez de ne plus écrire , & venez vous mettre au-dessus de la Motte en qualité de versificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit & de raisonnement , vous vous placerez fort au-dessous de lui. La Motte fit la révérence ; Rousseau tourna la bouche ; & tous deux entrèrent à ces conditions,



A l'égard de Eschrée , il fut embarrassé en voyant son ennemi ; il le regarda d'un ail un peu fâché , surtout quand il vit combien il est aimable , & comme il paraît fait pour avoir raison.

Son rival charmant lui parla
Avec sa grace naturelle ,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
Çà , dit-il , puisque vous voilà ,
L'amé à bien faut d'être immortelle ;
Que répondez-vous à cela ?
Ah ! laissons ces disputes-là ,

Dit le vieux chantre d'Epicure ,
 J'ai fort mal connu la Nature :
 Mais ne me poussez point à bout ;
 Que votre Muse me pardonne ;
 Vous êtes chez le Dieu du Goût ,
 Non sur les bancs de la Sorbonne.

Ces Messieurs n'argumentèrent donc point ; & épargnèrent une dispute aux gens de goût , qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita seulement quelques-uns de ses beaux vers qui ne prouvent rien : le Cardinal dit aussi des siens ; ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occasion par les Grecs & les Latins qui étaient là & qui les entendaient , cela serait beaucoup trop long : il n'est ici question que des Français.



Mais malgré l'austère sagesse ,
 De la morale qu'il prêchait b) ,
 Pélissier en ces lieux chantait ;
 Et cependant avec mollesse ,
 Sallé le temple parcourait
 D'un pas guidé par la justesse.



C'est ce Dieu qu'implore & révère
 Toute la troupe des Acteurs
 Qui représentent sur la Terre ,
 Et ceux qui viennent dans la chaire
 Endormir leurs chers Auditeurs ,

b) ROLLIN.

Et ceux qui livrent les Auteurs
Aux fifflots bruyans du parterre.

C'est là que je vous vis , aimable le Couvreur ,
Vous , fille de l'amour , fille de Melpomène ,
Vous dont le souvenir règne encor sur la scène ,
Et dans tous les esprits , & surtout dans mon cœur .
Ah ! qu'en vous revoyant une volupté pure ,
Un bonheur sans mélange enyvra tous mes sens ,
Qu'à vos pieds , en ces lieux , je fis fumer d'encens !

Mes deux guides disaient qu'ils ne pouvaient en conscience donner à une Actrice le même encens que moi ; mais ils avaient trop de justice pour me désapprouver.



Quelquesfois même , on laisse parler longtems la même personne ; mais ce cas arrive très rarement : heureusement pour moi , on se rassemblait en ce moment autour de la fameuse Ninon Lenclos.

Ninon , cet objet si vanté ,
Qui si longtems fut faire usage
De son esprit , de sa beauté ,
Et du talent d'être volage ,
Faisait alors , avec gaité ,
A ce charmant Aréopage ,
Un discours sur la volupté .
Dans cet art , elle était maîtresse ;
L'auditoire était enchanté ,
Et tout respirait la tendresse .
Mes deux guides , en vérité ,
Auraient volontiers écouté :
Mais , hélas ! ils sont d'une espèce

Qui leur ôte la liberté ,
Et les condamne à la fageffe.

Ils me laiffèrent entendre le ferdmon de Nimon. Je courus enfuite vers la le Couvreur , & mes conducteurs s'amufèrent à parler de littérature avec quelques Jéfuites qu'ils rencontrèrent. Un Jaufeuifte dira que les Jéfuites fe foudrent partout : mais la vérité eft que , de tous les Religieux , les Jéfuites font ceux qui entendent le mieux les belles-lettres , & qu'ils ont toujours réuffi dans l'éloquence & dans la poëfie. Le Dieu voit de très bon ail beaucoup de ces Pères , mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de Despréaux , & qu'ils avoueront que les Lettres Provinciales font la plus ingénieufe , auffi-bien que la plus cruelle , & , en quelques endroits , la plus injufte fatyre qu'on ait jamais faite.

On fe doute affez que les bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable : mais croirait-on que Colbert y eft mieux traité que le Cardinal de Richelieu ? C'eft que Colbert protégea tous les beaux-Arts fans être jaloux des Artiftes , & qu'il ne favorifa que de grands-hommes ; car il fe dégoûta bien vite de Chapelain , & encouragea Despréaux. Le Cardinal de Richelieu au contraire fut jaloux du grand Corneille ;

Non-feulement le Cardinal de Richelieu fit quelque-fois travailler Chapelain à des ouvrages de théâtre ; mais il s'appropriâ un mauvais prologue de ce Chapelain : c'étoit le prologue d'un très ridicule poëme dramatique , intitulé : *Les Thuilleries*. Ce Cardinal fit bâtir la falle du Palais-Royal pour représenter la tragédie de *Mirame* , dont il avoit donné le fujet , & dans laquelle il avoit fait plus de

cinq cent vers. Il fe servait de Desmarêts , de Colletet , de Faret , pour composer des tragédies , dont il leur donnoit le plan Il admît quelque teins le grand Corneille dans cette troupe ; mais le mérite de Corneille fe trouva incompatible avec ces Poëtes , & il fut auffi-tôt exclus. Ce Cardinal avoit fi peu de goût , qu'il récompensa ces vers impertinens de Colletet :

Et au lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amusa à en faire de mauvais avec Chapelain, Desmarets, & Colletet c). Je n'aperçus même que ce grand Ministre était moins gracieusement accueilli par le Dieu du Gout qu'un certain Duc son neveu, qui vient très souvent dans le Temple. Les connaisseurs en belles-lettres disent pour raison :

Que dans ce charmant sanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux-arts qu'on chérit,
Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du Ministère,
L'éclat, l'intrigue & le crédit,
Ne sauraient égaler les charmes de l'esprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaisseurs en galanterie ajoutent que Son Eminence d) fit jadis l'amour en vrai pédant, & que son neveu s'y prend d'une manière assurément toute opposée. Il y a dans cette demeure bien des habitans qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage :

Qui sagement livrés aux douceurs du loisir,
Ont passé de leurs jours les momens délectables,

*La canne s'humectant de la bourse
de l'eau,*

D'une voix enrouée & d'un battement d'aile,

Animer le omelette qui languit auprès d'elle.

Il voulait seulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mit barboter au lieu d'humecter.

d) Le Cardinal de Richelieu fit soutenir des thèses sur

l'Amour chez sa nièce la Duchesse d'Aiguillon : il y avait un Président, un répondant & des argumentans. Il y a à Paris une copie de ces thèses chez un curieux : ces thèses sont divisées en plusieurs positions, comme les thèses de Collège ; la première position est, qu'il ne faut point parler d'un véritable amour après sa fin, parce qu'un véritable amour est sans fin.

A recevoir, à donner du plaisir.
 De chanter & d'écrire ils ont été capables ;
 Mais pour être en ce Temple, & pour y réussir ;
 Qu'ont-ils fait ? Ils étaient aimables.

C'est entre ces voluptueux & les Artistes qu'on trouve le facile, le sage, l'agréable la Faye : beureux qui pourrait, comme lui, passer les dernières années de sa vie, tantôt composant des vers aisés & pleins de grace, tantôt écoutant ceux des autres sans envie & sans mépris : ouvrant son cabinet à tous les Arts, & sa maison aux seuls hommes de bonne compagnie ! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui ressembler dans l'usage de leur fortune ! Mais le goût leur manque, ils jouissent inspidement, ils ne savent qu'être riches.

Devant le Dieu est un grand autel, où les Muses viennent présenter tour-à-tour des livres, des desseins, & des ornemens de toute espèce : on y voyait tous les Opéra de Lully, & plusieurs Opéra de Des Touches & de Campra. Le Dieu eût désiré quelquefois, dans Des Touches, une musique plus forte ; souvent, dans Campra, un récitatif mieux déclamé ; & de tems en tems, dans Lully, quelques airs moins froids. Tantôt les Muses, tantôt les Pelissiers & les le Mores chantent ces Opéra charmans. Le Temple résonne de leurs voix touchantes : tout ce qui est dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le seraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais Auteurs & leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques sons & sifflent pour se venger.

Le dessein de Versailles se trouve à la vérité sur l'Autel : mais il est accompagné d'un arrêt du Dieu, qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par

le même arrêt , le Dieu ordonne que les grands morceaux d'Architecture très déplacés & très cachés dans les bosquets de Versailles , soient transportés à Paris , pour orner des édifices publics.

Une des choses que le Dieu aime davantage , c'est un recueil d'estampes d'après les plus grands Maîtres ; entreprise utile au genre-humain , qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs Peintres , qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe , des beautés qui périraient sans le secours de la gravure , & qui peut faire connaître toutes les écoles à un homme qui n'aura jamais vu de tableaux.

Crozat préside à ce dessein :
 Il conduit le docte burin
 De la gravure scrupuleuse ,
 Qui , d'une main laborieuse ,
 Immortalise sur l'airain ,
 Du Carache la source heureuse ,
 Et la belle ame du Poussin.

Dans le tems que nous arrivâmes , le Dieu s'amusa à faire élever en relief le modèle d'un Palais par fait ; il joignait l'architecture extérieure du Château de Maisons avec les dedans de l'Hôtel de Lassay , lequel par sa situation , ses proportions & ses embellissemens , est digne du Maître aimable qui l'occupe , & qui lui-même a conduit l'ouvrage.



Ce qui me charmaît davantage dans cette demeure délicieuse , c'était de voir avec quelle heureuse agilité l'esprit se promène sur différens plaisirs , en parcourant de suite les Arts , & caressant tant de beautés diverses.

On y passe facilement
 De la Musique à la Peinture,
 De la Physique au sentiment,
 Du tragique au simple agrément,
 De la Danse à l'Architecture.
 Tel, Homère peignait ses Dieux,
 Flottant sur la terre & sur l'onde;
 Et, cent fois plus prompt que nos yeux,
 S'élançant du centre des Cieux
 Jusqu'au bout de l'axe du Monde.

Aussi serais-je trop long, si je disais tout ce que je vis dans ce Temple. Grace au siècle de Louis XIV, une foule de Grands-Hommes en tout genre, qui avaient honoré ce beau siècle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand Colbert. Je n'ai exécuté, disais ce Ministre, que la moindre partie de ce que je méditais; j'aurais voulu que Louis XIV eût employé aux embellissemens nécessaires de sa Capitale, les trésors ensevelis dans Versailles, & prodigués pour forcer la nature: si j'avais vécu plus longtems, Paris aurait pu surpasser Rome en magnificence & en bon goût, comme il le surpasse en grandeur: ceux qui viendront après moi, feront ce que j'ai seulement

e) Sur le chemin de Juvifi on a élevé deux fontaines, dont l'eau retombe dans de grands bassins; des deux côtés du chemin sont deux morceaux de sculpture; l'un est de Coustou, & est fort estimé: il est triste que son ouvrage ne soit pas de marbre, mais seulement de pierre.

f) Les salles de tous les spectacles de Paris sont sans magnificence, sans goût, sans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour

les Acteurs & pour les Spectateurs: ce n'est qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

g) C'était en effet le dessein de ce grand-homme: un de ses projets était de faire une grande place de l'Hôtel de Soissons: on aurait creusé au milieu de la place un vaste bassin, qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aque-

imaginé ; alors le Royaume sera rempli des monumens de tous les beaux-Arts : déjà les grands chemins qui conduisent à la Capitale sont des promenades délicieuses , ombragées de grands arbres , l'espace de plusieurs milles , & ornées même de e) fontaines & de statues. Un jour vous n'aurez plus de Temples Gothiques ; les salles f) de vos spectacles seront dignes des ouvrages immortels qu'on y représente ; de nouvelles places & des marchés publics construits sous des colonnades décoreront Paris comme l'ancienne Rome ; les eaux seront distribuées dans toutes les maisons comme à Londres ; les inscriptions de Santeuil ne seront plus la seule chose que l'on admirera dans vos fontaines , la sculpture étalera partout ses beautés g) durables ; & annoncera aux étrangers la gloire de la Nation , le bonheur du peuple , la sagesse & le goût de ses conducteurs : ainsi parlait ce grand Ministre.

Qui n'aurait applaudi ? quel cœur Français n'eût été ému à de tels discours ? On finit par donner de justes éloges , & par souhaiter un succès heureux aux grands desseins que le h) Magistrat de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette Capitale,

ducs : du milieu de ce bassin , entouré d'une balustrade de marbre, devait s'élever un rocher, sur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le bassin , & qui de-là se ferait distribuée dans les maisons des citoyens. Le marbre destiné à cet incomparable monument était acheté ; mais ce dessein fut oublié avec M. Colbert , qui mourut trop tôt pour la France.

b) M. Turgot , Président au Parlement , Prévôt des

Marchands , qui a déjà embellie cette Capitale , a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le Quai derrière le Palais, le continuer jusqu'au pont de l'Isle , & joindre l'Isle au reste de la ville par un beau pont de pierre : il n'y a point de citoyens dans Paris qui ne doive s'empressez à contribuer de tout son pouvoir à l'exécution de pareils desseins , qui servent à notre commodité , à nos plaisirs & à notre gloire.

Enfin , après une conversation utile , dans laquelle on louait avec justice ce que nous avons , & dans laquelle on regrettait , avec non moins de justice , ce que nous n'avons pas , il falut se séparer. J'entendis le Dieu qui disait à ses deux amis , en les embrassant :

Adieu , mes plus chers favoris ,
 Par qui ma gloire est établie.
 Tant que vous serez dans Paris ,
 Je n'ai pas peur que l'on m'oublie :
 Mais prêchez , je vous en supplie ,
 Certains prétendus beaux esprits ,
 Qui du faux goût toujours épris ,
 Et toujours me faisant insulte ,
 Ont tout l'air d'avoir entrepris
 De traiter mes loix & mon culte ,
 Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ses complimens à un jeune Prince qu'il aime tendrement ; & s'échauffant à son nom avec un peu d'entouffiasme , que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois , mais qu'il fait toujours modérer , il prononça ces vers avec vivacité :

Que toujours CLERMONT i) s'illumine
 Des vives clartés de ma loi ;
 Lui , sa sœur , les amours , & moi ,
 Nous sommes de même origine.

i) M. le Comte de Clermont , Prince du sang , a fondé , à l'âge de vingt ans , une Académie des Arts , composée de cent personnes , qui s'assembloient chez lui ; & il donne une protection marquée

aux gens de lettres. On n'eût saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes Princes.

k) Il y a plus de vingt maisons dans Paris dans lesquelles on représente des Tragédies & des Comédies ; on a

CONTI , sachez , à votre tour ,
 Que vous êtes né pour me plaire ,
 Aussi-bien qu'au Dieu de l'amour.
 J'aimai jadis votre grand - père ,
 Il fut le charme de ma Cour :
 De ce Héros suivez l'exemple ,
 Que vos beaux jours me soient soumis ;
 Croyez-moi , venez dans ce Temple ,
 Où peu de Princes sont admis.
 Vous , noble jeunesse de France ,
 Secondez les chants des beaux - Arts ,
 Tandis que les foudres de Mars
 Se reposent dans le silence :
 Que , dans ces fortunés loisirs ,
 L'esprit & la délicatesse ,
 Nouveaux guides de la jeunesse ,
 Soient l'ame de tous vos plaisirs.
 Je vois Thalie & Melpomène &)
 Vous suivre en secret quelquefois ,
 Et quitter Gauffin & du Fresne
 Pour venir entendre vos voix ,
 Et vous applaudir sur la scène.
 Que des Muses à vos genoux ,
 Les lauriers à jamais fleurissent ;
 Que ces arbres s'énorgueillissent
 De se voir cultivés par vous.
 Transportez le Pinde à Cythère ;

fait même beaucoup de pièces
 nouvelles pour ces sociétés
 particulières. On ne saurait
 croire combien est utile cet
 amusement , qui demande
 beaucoup de soin. & d'atten-
 tion : il forme le goût de la

jeunesse , il donne de la grace
 au corps & à l'esprit , il con-
 tribue au talent de la parole ,
 il retire les jeunes gens de la
 débauche , en les accoutu-
 mant aux plaisirs purs de l'es-
 prit.

Brassac *l*), chantez ; gravez , Cailus *m*) ;
 Ne craignez point , jeune Surgère *n*) ,
 D'employer des soins affidus
 Aux beaux vers que vous savez faire ;
 Et que tous les fots confondus ,
 A la Cour & sur la frontière ,
 Déformais ne prétendent plus
 Qu'on déroge & qu'on dégénère
 En suivant Minerve & Phébus.

l) M. le Chevalier de Brassac, non-seulement a le talent très rare de faire la musique d'un Opéra , mais il a le courage de le faire jouer , & de donner cet exemple à la jeune Noblesse Française. Il y a déjà longtems que les Italiens , qui ont été nos maîtres en tout , ne rougissent pas de donner leurs ouvrages au public. Le Marquis Maffei vient de rétablir la gloire du Théâtre Italien : le Baron d'Astorga , & le Prélat qui est aujourd'hui Archevêque de Pise , ont fait plusieurs Opéra fort estimés.

m) M. le Marquis de Cailus est célèbre par son goût pour les Arts & par la faveur

qu'il donne à tous les bons Artistes ; il grave lui-même , & met une expression singulière dans ses desseins. Les cabinets des curieux sont pleins de ses estampes. M. de Saint-Maurice , Officier des Gardes , grave aussi , & se sert avec avantage du burin : il a fait une estampe d'après Le Nain , qui est un chef-d'œuvre.

n) M. de la Rochefoucault, Marquis de Surgère , a fait une Comédie , intitulée : *l'Ecce du Monde*. Cette pièce est , sans contredit , bien écrite , & pleine de traits que le célèbre Duc de la Rochefoucault , Auteur des *Maximes* , aurait approuvés.

AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'Édition de 1745.

AH ! bon Dieu ! s'écria la Critique ; quel horrible jargon ! On lui dit que c'était Rousseau , dont les Dieux avaient changé la voix en ce cri ridicule , pour punition de ses méchancetés. Elle lui ferma la porte au nez au plus vite. Il fut fort étonné de ce procédé , & jura de s'en venger par quelque nouvelle allégorie contre le genre-humain , qu'il hait par représailles ; il s'écriait en rougissant :

Adoucissez cette rigueur extrême ;
 Je viens chercher Marot mon compagnon ;
 J'eus comme lui quelque peu de guignon ,
 Le Dieu qui rime , est le seul Dieu qui m'aime.
 Connaissez-moi , je suis toujours le même ;
 Voici des vers contre l'Abbé Bignon a).
 O vous , Critique ! ô vous , Déesse utile ,
 C'était par vous que j'étais inspiré !
 En tout pays , en tout tems abhorré ,
 Je n'ai que vous désormais pour asile.

La Critique entendit ses paroles , & ouvrit la porte , & parla ainsi.

Rousseau , connais mieux la critique ;
 Je suis juste , & ne fus jamais
 Semblable à ce monstre caustique ,
 Qui l'arma de ces lâches traits ,

a) Conseiller d'Etat , homme d'un mérite reconnu dans l'Europe , & protecteur des

Sciences. Rousseau avait fait contre lui quelques mauvais vers.

Trempés au poison satyrique
 Dont tu t'enyvres à longs traits.
 Autrefois de la félonie
 Thémis te donna le guerdon ;
 Par arrêt ta Muse est bannie *b*)
 Pour certains couplets de chanson,
 Et pour un fort mauvais facton
 Que te dicta la calomnie ;
 Mais par l'équitable Apollon
 Ta rage fut bientôt punie :
 Il t'ôta le peu de génie ,
 Dont tu dis qu'il t'avait fait don ;
 Il te priva de l'harmonie ;
 Et tu n'as plus rien aujourd'hui
 Que la faiblesse & la manie
 De rimer encor malgré lui
 Des vers Tudesques qu'il renie.

Après ce vers : De la palette de Rubens.

C'est ce Dieu qu'implore & révere
 Toute la troupe des Acteurs
 Qui représentent sur la Terre ,
 Et ceux qui viennent dans la chaire
 Endormir leurs chers Auditeurs ,
 Et ceux qui livrent les Auteurs
 Aux sifflets bruyans du parterre.

b) Rousseau fut condamné à l'amende honorable , & au bannissement perpétuel , pour des couplets infames faits contre ses amis ; & dont il accusa Mr. Saurin de l'Ac. des Sc. d'être l'auteur. Le factum de Rousseau passé pour être extrêmement mal écrit ; celui de Mr. Saurin est un chef-

d'œuvre d'esprit & d'éloquence. Rousseau banni de France, s'est brouillé avec tous ses protecteurs , & a continué de déclamer inutilement contre ceux qui faisaient honneur à la France par leurs Ouvrages, comme Messieurs de Fontenelle , Crébillon , Des Touches , Du Bos , &c. &c.

TABLE

T A B L E

des Pièces contenues dans ce Volume.

P Réface de Don Apuléius Riforius, *Bénédictin*. pag. i.

LA PUCELLE D'ORLÉANS, Poème, avec les notes
mises à la fin de chaque Chant.

CHANT I. Amours honnêtes de CHARLES VII, &
d'Agnès Sorel. Siège d'Orléans par les Anglais.
Apparition de St. Denis, &c. &c. &c. . . 7.

Notes. 21.

CHANT II. Jeanne armée par St. Denis, va trouver
CHARLES VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin ;
& comment elle eut son brevet de pucelle. . . 23.

Notes. 41.

CHANT III. Description du Palais de la Sottise.
Combat vers Orléans. Agnès se revolt de l'armure
de Jeanne pour aller trouver son amant : Elle est
prise par les Anglais, & sa pudeur souffre beau-
coup. 43.

Notes. 58.

CHANT IV. Jeanne & Dunois combattent les An-
glais. Ce qui leur arrive dans le château d'Herma-
phrodix. 63.

Notes. 84.

CHANT V. <i>Le Cordelier Grisbourdon , qui avait voulu violer Jeanne , est en Enfer très justement. Il raconte son aventure aux Diables.</i>	pag. 89.
Notes.	100.
CHANT VI. <i>Avanture d'Agnès & de Monrose. Temple de la Renommés. Avanture tragique de Dorothee.</i>	103.
Notes.	120.
CHANT VII. <i>Comment Dunois sauva Dorothee condamnée à la mort par l'Inquisition.</i>	121.
Notes.	134.
CHANT VIII. <i>Comment le charmant La Trimouille rencontra un Anglais à Notre - Dame de Lorette, & ce qui s'ensuivit avec sa Dorothee.</i>	135.
Notes.	150.
CHANT IX. <i>Comment La Trimouille & sire Arondel retrouvèrent leurs maîtresses en Provence, & du cas étrange advenu dans la Sainte-Beaume.</i>	151.
Notes.	163.
CHANT X. <i>Agnès Sorel poursuivie par l'Aumonier de Jean Chandos. Regrets de son amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un Couvent.</i>	165.
Notes.	180.
CHANT XI. <i>Les Anglais violent le Couvent: Combat de Saint George Patron d'Angleterre contre</i>	

Saint Denis <i>Patron de la France.</i>	pag. 181.
Notes.	196.
CHANT XII. <i>Monrose tue l'Aumônier. CHARLES retrouve Agnès qui se consolait avec Monrose dans le château de Cutendre.</i>	197.
Notes.	211.
CHANT XIII. <i>Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle & de Jean Chandos; étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise; vision du Père Bonifoux; miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.</i>	213.
Notes.	229.
CHANT XIV. <i>Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote Dorothee. Combat de La Trimouille & de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Dunois.</i>	231.
Notes.	244.
CHANT XV. <i>Grand repas à l'Hôtel-de-Ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. CHARLES attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès & à ses compagnons de voyage.</i>	245.
Notes.	254.
CHANT XVI. <i>Comment Saint Pierre appaisa Saint George & Saint Denis, & comme il promet un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode.</i>	255.
Notes.	270.

CHANT VII. <i>Comment CHARLES VII, Agnès, Jeanne Dunois, La Trimouille, &c. devinrent tous fous; & comment ils recouvrèrent en leur bon sens par les exorcismes du R. P. Bonifoux, Confesseur ordinaire du Roi.</i>	pag. 273.
<i>Notes.</i>	287.
CHANT XVIII. <i>Disgrace de CHARLES, & de sa troupe dorée.</i>	289.
<i>Notes.</i>	301.
CHANT XIX. <i>Mort du brave & tendre La Trimouille, & de la charmante Dorothee. Le duc Tirconel se fait Chartreux.</i>	305.
<i>Notes.</i>	317.
CHANT XX. <i>Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation; tendre témérité de son âme; belle résistance de la Pucelle.</i>	319.
<i>Notes.</i>	332.
CHANT XXI. <i>Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du Diable. Rendez-vous donné par la Présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par Frère Lourdis. Belle conduite de la discrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand Roi CHARLES VII.</i>	335.
<i>Notes.</i>	352.
LE TEMPLE DU GOUT.	355.
<i>Notes sur le TEMPLE DU GOUT.</i>	383.
<i>Lettre à M. de C***, sur le TEMPLE DU GOUT.</i>	389.
<i>Variantes du TEMPLE DU GOUT.</i>	394. 401. 415.





